

Une Passion

Roman

Patricia Crozel

L'homme pense.

Spinoza
Éthique, livre II, axiome 3

Dans les grandes crises, le cœur se brise ou se bronze.

Balzac
La Maison du Chat qui pelote

Je me suis soigneusement abstenu de tourner en dérision les actions humaines, de les prendre en pitié ou en haine ; je n'ai voulu que les comprendre.

Spinoza
Traité Politique
Introduction
(Trad. Émile Saisset)

Premier jour

Martine observait Paul, Paul regardait par la fenêtre : le lac, les montagnes. Surtout le lac.

Ailleurs, dans un train, un jeune homme se dirigeait à grande vitesse vers cet endroit du monde où la montagne est si belle, où l'eau du lac semble si pure.

Paul se retourna vers Martine et elle baissa la tête. Sans un mot, elle acheva de boutonner son manteau et quitta la pièce en prenant, sur la commode de l'entrée, les clés de la voiture.

Resté seul, Paul entreprit de faire un feu pour accueillir son hôte. Mais sur la cheminée, il y avait la photo d'une femme à la longue chevelure de neige. Sybille. Si belle, si pure, tellement morte. Une morte qui n'en finissait pas de mourir et le lac se refermait, encore et encore, sur ses yeux grands ouverts.

Et Paul restait figé, debout devant le foyer froid, le regard perdu dans celui d'un fantôme.

Son sac à l'épaule, Jonas Jonassaint marchait le long du quai. L'air était vif. Dans le hall de la gare, il vit une femme d'un certain âge qui tenait un carton avec un nom écrit dessus, le sien. Il s'approcha en souriant, elle se contenta de hâter le mouvement car, dit-elle, sa voiture était en double file.

Au sortir de la ville, le paysage se déploya.

C'était un automne splendide et Jonas en fit la remarque, sans obtenir de réaction. Jusque-là, il n'avait eu droit qu'au minimum civil. Sa conductrice s'appelait Martine Loiseau, le Professeur Vincent lui avait demandé de venir le chercher. Soit cette dame ne pouvait parler et conduire en même temps, soit elle s'était braquée : possible qu'elle soit raciste. Jonas garda donc son habituelle blague sur le nègre noir car l'ambiance n'était pas aux jeux de mots.

Mais il était venu ici pour travailler, c'est-à-dire jouer – précisément – avec les mots.

Deux mois plus tôt, chez son editrice, Jonas avait rencontré le Professeur Vincent. C'était un homme souriant, hirsute, sec comme un vieil arbre, mais un arbre chevelu. Il avait été célèbre, l'était encore, bien qu'à la retraite depuis plusieurs années. On l'appelait le Père Térésa de la psychiatrie infantile, un Saint Vincent de Paul moderne. D'ailleurs – et ça ne s'invente pas – il s'appelait Vincent de son nom de famille et Paul de son prénom.

Il voulait écrire un livre.

Une courte histoire, précisait-il, sur l'origine de sa vocation. Pas une biographie, plutôt un roman. Qui s'appellerait *La Petite Fille*. Un caprice de vieillard à ce qu'il prétendait car il ne se prenait pas au sérieux, du moins en apparence. Mais Jonas se méfiait toujours des apparences.

La voiture s'engagea dans une allée privée. Dominant un parc en pente douce qui descendait jusqu'au lac, la villa apparut au détour d'un virage. Le soleil se reflétait dans les fenêtres, le crépi blanc égayait les poutres apparentes, la cheminée fumait.

Jonas se dit qu'il n'était pas de lieu plus enchanteur pour écrire, fût-ce un livre qu'il ne signerait pas.

Précédé de madame Loiseau, il entra dans la maison et un petit chien roux vint renifler ses bas de pantalons. Aussitôt, la voix de Paul Vincent se fit entendre, chaude, généreuse, hilare : « Il ne mord pas, rassurez-vous, c'est Kiki le chien fou. » Et en effet, Kiki se mit à tourner puis rouler sur lui-même avec frénésie, c'était sa façon d'accueillir ses amis, parce que, disait Paul Vincent à Jonas, vous êtes déjà son ami.

Madame Loiseau s'éclipsa en grommelant quelque chose et Jonas suivit Paul dans le salon.

Les flammes s'élevaient, joyeuses, dans l'âtre ; il y avait des fleurs dans les vases, un canapé et des fauteuils recouverts de chintz, ça sentait bon le propre. On eût dit qu'à tout instant feu madame Vincent allait apparaître, souriante, un peu décoiffée, sans maquillage, avec de belles rides de bonheur. Elle se serait avancée vers Jonas, lui tendant sans façon ses deux mains – que je suis contente de vous voir ! – et toute la pièce aurait été illuminée de sa présence.

Paul Vincent s'oubliait et souriait dans la vague... peut-être la voyait-il encore. Peut-être aussi l'entendait-il car, comme s'il eut été gentiment rabroué par une voix intérieure, il se secoua, mais oui ! où avait-il la tête : Jonas bien sûr devait avoir envie de s'installer.

La chambre d'amis, au premier étage, donnait sur le lac. C'était une pièce spacieuse, avec deux fenêtres. Devant l'une d'elles, une table de travail semblait attendre ; tout était prêt, le fauteuil, la lampe, une ramette de papier, une poubelle et même une prise multiple. Le lit – édredon jaune, draps blancs bien tirés, oreillers gonflés – était fait. Était-ce madame Loiseau qui s'en était chargée ? Était-ce elle qui, dans la salle de bains attenante, avait disposé les serviettes sur le lavabo immaculé, le savon dans le porte-savon ? La trace circulaire d'un coup de chiffon se devinait encore en haut à gauche du miroir, le rideau de douche était neuf.

En sortant de sa chambre, Jonas tomba sur Paul qui sortait de la sienne, Paul qui lui demandait s'il était bien, s'il avait tout ce qu'il lui fallait, des couvertures, et si la pièce était assez chauffée. Jonas sourit, hésita à répondre qu'il avait emporté du Diamox et un passe montagnes, se contenta de remercier, tout était parfait, la maison était magnifique. Levant un doigt vers le plafond, Paul indiqua qu'il y avait un grenier mais qu'il n'avait jamais été aménagé. Jonas crut déceler la trace d'un regret dans sa voix : les Vincent n'avaient pas eu d'enfants. Comme si l'énergie de Paul avait appartenu à ceux des autres. Et celle de Sybille, à son mari peut-être.

Au rez-de-chaussée, la salle à manger était petite, intime et d'une certaine façon sans rapport avec la cuisine, laquelle était un univers en soi orchestré autour d'un magnifique piano de cuisson devant lequel madame Loiseau s'activait.

À leur entrée, elle ne détournait pas la tête.

Son dos était hostile et Paul n'insista pas. Il fit machine arrière et referma sans bruit la porte – un peu comme s'il eut craint de déranger un grand mystère. « Madame Loiseau est ma sauveuse, dit-il en affichant un sourire gêné qui se voulait espiègle. Sans elle, je serais déjà mort asphyxié, ou électrocuté, ou simplement mort de faim. Moi, je sais seulement bourrer ma pipe. »

Paul et Jonas dînèrent en tête à tête. Madame Loiseau était partie, du moins Jonas ne la vit plus et le chien Kiki avait disparu lui aussi. Au cours du repas, il fut question des spécialités de la région – vin, fromage, rôtis – de la beauté des paysages, de la sagesse des Suisses. On parla même de chocolat et de banques, mais point du livre à écrire. Lorsque Jonas tenta d'aborder le sujet, Paul éluda en posant des questions sur le métier de prête plume et c'est lui-même qui fit la blague du nègre noir.

Jonas sourit, c'était la première fois que quelqu'un d'autre osait.

Ils évoquèrent le racisme des mots, s'entretenaient de langage puisque c'était leur métier à tous deux, au fond, de faire parler les autres. Propos oiseux sous des allures érudites : parfois les mots sont là seulement pour faire du bruit et ceux qu'ils prononçaient – sémantique, linguistique, nature aussi bien que culture – n'étaient en cet instant qu'un paravent sonore.

Derrière, ils s'étudiaient.

C'est surtout Paul qui observait Jonas. Pouvait-il lui faire confiance ? Et que pouvait être la confiance, à ce stade, sinon une intuition douteuse fondée sur une vague impression. Certes, l'impression était bonne, mais était-ce suffisant pour se livrer à ce garçon des îles avec son sourire chaleureux et son regard direct ?

Paul savait trop combien trompeuses peuvent être les apparences. À commencer par la sienne. N'était-il pas en train de se montrer sous le jour fallacieux d'un aimable veuf à la tristesse discrète, un vieil original qui fumait des pipes d'écume et s'occupait à l'écriture de souvenirs anciens, un peu autobiographiques, probablement complaisants. Tel devait le voir Jonas : plus pathétique qu'impressionnant – mais sympathique à tout prendre – un client comme un autre, peut-être moins égocentrique qu'un autre, moins ennuyeux aussi peut-être.

Le titre, *La Petite Fille*, pouvait être intrigant.

Jonas devait s'imaginer une histoire d'enfance massacrée – et d'une certaine façon il n'avait pas tort – aussi attendait-il poliment que s'ouvrent des portes mémorielles et que surgisse... quoi donc ?

Paul lui-même l'ignorait.

Il avait choisi cette forme d'anamnèse qui se cachait sous des allures de caprice littéraire pour ne pas affronter seul, et à cœur nu, les dangers d'une errance intérieure. Il ignorait où il allait, n'avait même pas de direction précise, il savait juste qu'il quittait les rives d'une terre dévastée.

Troisième jour

Martine Loiseau posa sa main sur le battant de chêne, approcha son oreille. La voix de ce maudit écrivain lui parvenait mais ses propos restaient indistincts, ainsi que ceux de Paul.

Elle n'y croyait pas, elle, à l'écriture qui répare le passé, comme si l'encre pouvait laver la mémoire ; quelle bêtise ! Il fallait au contraire passer à autre chose et laisser au temps le soin de recouvrir les mauvais souvenirs avec des bons moments – bien sûr ! –, au lieu de remâcher sa douleur, d'en faire un livre et pourquoi pas un monument.

Un monument aux morts.

De l'autre côté de la porte, Martine perçut un bref éclat de rire qui se perdit dans une quinte de toux – saleté de pipe ! – et puis les mots revinrent, rocaillieux, capricants, sans doute des paroles d'excuses et elle devinait le geste qui chasse la fumée, le sourire pitoyable, la fausse gaîté. Jonas en était-il dupe ?

Il lui faisait peur, cet étranger – un noir en plus – dont elle ne parvenait à lire les intentions, et probablement n'en avait-il aucunes. Tout ce qu'elle savait, c'était que sa présence menaçait le fragile édifice que, depuis deux ans, elle tentait de construire, Paul d'un côté, Magali de l'autre et Juliette au milieu.

Le bonheur possible, après tant d'années.

Deux jours déjà que Paul empilait des mots devant leur avenir. Elle, que pouvait-elle faire sinon espérer qu'il se lasse et renonce – elle ne se faisait pas faute de le lui demander –, mais il était comme possédé par son idée.

Ou par Jonas.

Deux hommes, un vieux qui se souvient et un jeune qui écoute, qui note et qui rédige. L'après-midi Martine entend le crépitement régulier du clavier comme une pluie sur de la tôle – mais qu'écrit-il exactement ? Elle est tenue à l'écart, on ne lui montre rien. Mais le danger est là, Martine le sent, et il a pris le visage d'un nègre.

C'est le soir, Jonas est seul dans sa chambre et regarde ce qu'il vient d'intituler *Chapitre 1*. Les signes sur l'écran forment des mots, des phrases et ce qui semble être un début de récit. Mais Jonas ne voit que des paquets noirs sur fond blanc, un labyrinthe d'alinéas, d'espaces et de lignes au centre duquel, peut-être, se cache une autre histoire. Car sous la transparence des yeux rieurs de Paul, Jonas devine une ombre, la même qui respire sous le texte. C'est troublant, cette impression de palimpseste, comme si Paul parlait un langage équivoque. Pourtant, ce qu'il raconte n'a rien d'extraordinaire.

Remontée en surface : les figures reprennent un sens dont, pour le moment, il faut se contenter et après tout, il n'y en a sans doute aucun autre.

Jonas soupire, l'incipit le laisse perplexe. Mais Paul Vincent tient à cette description très balzacienne et c'est lui l'auteur officiel, après tout.

Donc, « C'était une ruelle du vieux Paris – ça débutait comme ça –, c'était une ruelle du vieux Paris entre deux murailles aveugles. En son milieu, une grille ouvrait sur une cour humide où se désolaient quelques fougères en pot ; accès arrière d'un immeuble qui donnait sur les quais. La petite fille se servait de sa clé, je poussais la porte, elle passait sous mon bras et nous montions en silence au premier, dans un grand appartement toujours vide.

Je la revois encore, si menue, avec son énorme cartable qu'elle refusait toujours que je prenne.

Elle était en sixième ; j'étais en terminale.

Je lui donnais deux fois par semaine des cours de maths, le mardi et le vendredi. À la fin du mois, je notais sur un carnet mes heures. La fois suivante, il y avait un chèque sur le bureau, dans une enveloppe à mon nom. Je n'ai jamais abusé de la situation. Pour être honnête, j'ai essayé. Lorsque j'avais une conquête en vue – à mon époque, on invitait les filles – je suggérais de prolonger les séances. Mais mon élève secouait la tête comme si je lui avais proposé quelque chose d'idiot, ce n'était pas la peine, elle avait tout compris.

Elle était très intelligente. En fait, elle n'avait pas besoin de cours particuliers.

À la fin de chaque cours, je l'observais qui rangeait uns à uns son crayon, ses feutres et son stylo dans sa trousse, refermait son cahier puis son livre. Tout était en ordre dans sa chambre. Il n'y avait pas cette collection de choses roses et inutiles qui encombraient d'habitude les bureaux d'adolescentes, mes sœurs étaient exemplaires dans cet art du fatras, pendouillages divers, peluches, bijoux, chaussettes, cassettes, photomaton, coquillages, petits cœurs, sans compter les inscriptions sur les portes avec des têtes de mort : défense d'entrer, interdit aux frères. Nous étions quatre, deux filles – des jumelles – deux garçons. Joyeux souvenirs d'une maison mal rangée.

Qu'il était impeccable l'appartement de la petite fille, à côté.

La porte de service donnait sur une cuisine chirurgicale. Elle me proposait un verre d'eau que je buvais sans soif, puis nous longions un couloir au bout duquel était sa chambre. La fenêtre donnait sur la ruelle, il fallait allumer la lumière toute l'année. Elle apportait une chaise près de son bureau, s'asseyait sur la sienne et sortait ses affaires de maths pour prendre une leçon dont elle n'avait aucun besoin ; nous en étions conscients tous deux. La première fois où je lui en fis la remarque, elle se contenta de hausser les épaules en murmurant : c'est mon père qui veut. Bon. Mais alors on peut s'avancer dans le programme, ou même sortir du programme et tu peux me poser des questions. Non. Non, ce n'était pas la peine, on n'avait qu'à suivre l'ordre des cours et faire les exercices demandés. Mais cela ne t'ennuie pas ? Si, cela l'ennuyait. Et elle avait ajouté : tout m'ennuie. Moi, j'ai ouvert de grands yeux. Tout, comment cela, tout ? Ce n'était pas possible. Les maths, je pouvais comprendre, mais il y avait le reste. Non ? Les copines ? Les garçons ?

Haussement d'épaules et regard méprisant.

Les jeux, la lecture, le cinéma, la peinture, la danse, la musique... Non ? Rien ne t'intéresse ?

Silence.

Je me souviens : c'est à cet instant, devant son regard buté, que j'ai basculé pour la première fois du côté des adultes. Là, c'était moi qui ressortais les arguments mille fois entendus dans la bouche de mes propres parents, qu'il y avait plein de

choses passionnantes dans la vie, qu'il fallait être ouvert, curieux, essayer de comprendre le monde, ne pas s'y soumettre en choisissant la facilité, etc. C'était hallucinant, je croyais entendre mon père et je fus pris d'un tel élan de tendresse pour lui que, s'il avait été là, je l'aurais embrassé en lui disant, mon pauvre ami, mais quelle tannée d'avoir des gosses !

Un tour d'horizon de la chambre : un lit, une table, une armoire, une étagère.

Sur l'étagère, des livres de classe. Les deux tableaux accrochés au mur ne pouvaient pas avoir été choisis par elle, c'étaient, je crois, des gravures représentant des ports. Il y avait une patère basse à laquelle étaient accrochés une robe de chambre, un pyjama et, en bas, deux chaussons de cuir rouge.

Ils étaient si petits, ces chaussons.

Lorsque je retournais la tête vers elle, elle avait repris son exercice et notait avec application des résultats de division avec virgule. Bien sûr, ils étaient justes. Je soupirais : elle voulait faire des divisions, je lui donnais des divisions à faire.

L'heure passait, les jours passèrent.

Le bulletin du premier trimestre fut excellent, et lorsque je tombais dessus car il traînait sur son bureau, je l'en félicitais. Alors, du même soufflé qui semblait sortir à regret de ses lèvres, elle murmura oui, ma mère est contente.

Et ton père ?

Elle n'a pas répondu. J'ai insisté, c'était lui qui voulait qu'elle prenne des cours, non ? Il était exigeant ? Il vivait à Paris, je pouvais le rencontrer ?

Une huître.

C'était fermé, serré, serré, soudé, rien ne pouvait sortir.

Alors cela m'a énervé, je ne sais pas ce qui m'a pris – mon extrême jeunesse sans doute –, j'ai pris un marteau et j'ai tapé sur la coquille.

Quand j'y repense, c'était de la folie.

Et cette folie, c'était mon premier acte thérapeutique. J'ai donné dans ma vie des dizaines d'heures de cours sur la psychologie de l'enfance, la relation d'aide, les techniques d'approches des jeunes en détresse et toujours, toujours j'ai préconisé la douceur, la patience. Tout geste, c'est-à-dire dans mon métier toute parole, peut déclencher des réactions imprévues et chaque mot, chaque syllabe même, doit être mûrement réfléchi, savamment émise. L'enfant blessé, c'est de la dentelle explosive. Et là, pilon : il dit quoi ton père, de ton bulletin ? Tu n'en parles jamais, de ton père. Tes parents sont divorcés, mais il habite où, ton père ? Tu passes tes vacances avec lui, il vient te voir de temps en temps ?

Et je tape, et je tape.

Mais rien ; la coquille résiste, elle ne se fêle même pas. Lorsque les deux lèvres enfin s'entrouvrirent, ce fut pour me dire de m'occuper de mes affaires.

Respect.

À la fin du premier trimestre, je considérais mon élève comme une sorte de sumo psychique dans un corps de petite fille. À trop m'y frotter, je risquais surtout de me faire renvoyer. »

Quatrième jour

Il s'était mis à faire froid d'un coup. Un matin, Jonas ouvrit ses volets sur un paysage de givre et de brume. Le lac scintillait doucement dans une lumière pâle, diffuse, filtrée par les voiles horizontaux du brouillard ; une gelée blanche recouvrait les pelouses et, au travers de cet univers vaporeux, émergeaient des taches de couleur, rouges, roses, orange : les dahlias.

Paul Vincent leur consacrait chaque jour un long moment. Il faisait le tour des massifs pour couper les têtes fanées qu'il rejetait dans un seau. Il choisissait ensuite quelques fleurs et revenait avec un bouquet pour que madame Loiseau regarnisse les vases.

Elle arrivait sur le coup de dix heures pour préparer le déjeuner qu'ils prenaient en sa compagnie. Elle parlait peu à table, n'ouvrait la bouche que pour faire écho aux propos de Paul, toujours sur la vie des montagnes, les saisons, les légumes et les fruits, la transhumance d'hiver qu'ils appelaient désalpe, les vignes, la pêche, la neige qui arrivait tôt cette année, elle serait là dès novembre, il fallait rentrer les dahlias.

L'après-midi même, tandis que Jonas dans sa chambre écoutait la voix enregistrée de Paul, ce dernier dans le jardin déterrait des rhizomes qu'il entassait par paquets dans une brouette. Madame Loiseau arrivait avec une veste de velours, la lui tendait. Jonas de sa fenêtre devinait ses paroles : vous transpirez, le fond de l'air est frais, c'est traître.

Les Dahlias.

C'était le nom de la maison. Ils étaient partout. Dehors bien sûr, mais à l'intérieur aussi, en bouquets, sur les tissus d'ameublement, le canapé, les fauteuils, les rideaux. Ce devait être une passion de Sybille Vincent. Sur une photo du salon, on la voyait qui posait, rayonnante, au milieu d'une explosion de fleurs blanches.

« Dahlias purissima, avait dit Paul en prenant le cadre argenté. Sybille avait gagné le prix du concours de Morges, c'était il y a six ans... elle était si heureuse.

Il regardait tendrement le cliché : elle était belle, n'est-ce pas ?

Jonas posa les yeux sur un visage parfait, auréolé de cheveux blancs.

- Très belle, dit-il. »

Un ange passe, désolé ; son ombre plane. Nostalgie d'amour ; les fleurs sont fanées.

Madame Loiseau entre, se plaint de la fumée de pipe et ouvre la fenêtre, puis la referme.

Paul repose la photo sur le manteau de la cheminée, Jonas détourne la tête pour ne pas voir la buée dans ses yeux.

Il pleut, dehors.

Il pleure, dedans, mais Paul se reprend. Faussement bourru : Martine est un dragon ! Et il éteint sa pipe en ébauchant une moue espiègle, un air de gamin pris en faute. Il bat des mains pour dissiper l'odeur du tabac. Jonas n'est pas dupe : le chagrin est palpable ; une béance que les mots cachent, mais ne remplissent pas.

L'absence est là, madame Vincent est morte.

La petite fille qu'ensemble ils évoquent ne remplacera jamais la femme perdue. Ce doit être une histoire pour oublier un drame, un mystère du passé pour se distraire d'une douleur trop présente.

L'écolière avait maintenant une vingtaine de pages et, en effet, tout en elle était mystérieux, figé dans un glacié intime d'où rien ne filtrait, pas un sourire, une émotion, pas un soupir, fût-ce d'ennui. Son regard n'était que l'expression d'une morne patience, le reflet d'un paysage intérieur qui ressemblait à une tourbière, un jour d'hiver.

Le jeune Paul, au contraire, c'étaient les Alpes en formation, ça devait fuser de partout et encore aujourd'hui, les cimes étaient érodées, mais la montagne restait belle. Jonas ne pouvait se défendre de tomber sous le charme de cet homme aux yeux bleus, aux cheveux blanchis par toute une vie de dévouement à la cause de l'enfance.

Sa face claire.

Mais comme il pouvait être sombre lorsqu'il s'abîmait, comme en cet instant, dans des profondeurs silencieuses qui voilaient son regard de tristesse.

« Savez-vous ce qu'est le mal ? demanda Paul à brûle-pourpoint et, sans attendre la réponse : je vais vous dire ce que c'est que le mal.

C'est un jour d'été.

Je dois avoir sept ou huit ans, pas plus. Je suis dans le jardin de mes grands-parents. Il y a un talus, et sur le talus, des coquelicots. Je suis assis dans l'herbe et je regarde les coquelicots. Je veux faire un bouquet pour ma grand-mère et j'en ai déjà cueilli trois ou quatre. Bien ouverts, bien rouges, ils pendent dans ma main. Et puis je remarque qu'il y en a en boutons. Je pose les autres et je prends un de ces boutons floraux entre mes doigts, sans le cueillir. Un coquelicot qui n'est pas encore éclot est replié dans une sorte d'étui oblong formé par les sépales. Lorsque la fleur est prête, ces boutons sont gonflés, lourds, ils font ployer la tige. Mais lorsqu'elle n'est pas prête, le bouton est encore droit, minuscule, bien fermé.

J'en ai pris un et, avec l'ongle, je l'ai fendu.

Dedans, c'était rose pâle, fragile comme une aile de papillon, ça tremblait. J'ai continué à déchirer l'enveloppe verte, complètement, la fleur prématurée s'est dépliée, toute nue, toute petite, à peine teintée, presque blanche. Foutue.

J'étais fasciné.

J'en ai cherché une autre, encore plus tendre, puis une autre, puis une autre. Je les laissais sur leurs tiges, dans cet état d'éclosion forcée, et les regardais pendre dans la lumière. À un moment, j'ai senti que ça n'allait pas, que je faisais quelque chose de tordu, que j'y prenais plaisir. Et c'était ce plaisir-là qui n'allait pas.

J'ai arrêté. J'ai quitté le talus et je suis allé jouer ailleurs. Mais je me souviens très bien que toute la journée j'ai traîné avec moi de la honte, comme si je venais de découvrir une sale petite pièce tout au fond de moi-même, à la cave ; des vieilles latrines pleines de miasmes infects. J'ai refermé la porte.

Oh ! On en a tous, de ces endroits secrets, bien cachés, plus ou moins dégueulasses. Vous aussi, j'en suis certain, vous avez votre petit cloaque privé ! Mais vous et moi, comme la plupart des gens, on n'y va pas. On a jeté la clé, on a muré la porte et si c'est trop tentant, on s'interdit tout simplement de descendre à la cave. Et puis il y a ceux qui y descendent, à la cave, parce qu'ils se souviennent d'une certaine porte verrouillée, ça les attire. Alors ils cherchent, ils trouvent, c'est là, ils entrent, ils s'installent...

Et sur le chemin de leur vie, il y a plein de petits coquelicots pâles qui pendent. »

Paul se tût, puis se leva pour aller vers la fenêtre.

Les mains dans les poches, il s'absorba dans la contemplation du lac. C'était sorti comme ça, d'un coup. Pourquoi, il l'ignorait. Mais c'est ainsi qu'il attendait les choses, ces morceaux de passé qui remontent quand ils veulent. Ils se détachent du fond sans prévenir, à la faveur d'un mouvement de pensée imprévu – ici, l'évocation des dahlias blancs, peut-être – et une bulle ancienne vient éclater à la surface du temps. L'image est là, les bruits, les textures, les parfums... Bien plus, il y a les battements du cœur, un état intérieur, intact, dont on refait l'expérience vingt ans, trente ans après, comme si chaque instant restait conservé quelque part dans sa vérité immuable. Mais le contact ne dure jamais, c'est fugace, ça s'estompe et puis ça disparaît. Insaisissables fragments d'éternité qu'il faudrait recueillir dans un état de conscience immobile car dans la mouvance des jours, ils s'évaporent et ne laissent à l'âme que la trace frustrante d'un oubli, le regret d'un rendez-vous manqué.

Alors, se demande Paul, les mots des souvenirs, fixés sur le papier, peuvent-ils retenir la vérité dans leurs mailles ? Écrire, essayer de tendre au moins ce filet-là, mais Dieu ! que c'est une pêche terrifiante.

Elle est pleine de monstres marins, la mer.

Il ne pleuvait plus, mais avec le soir un brouillard givrant était tombé des montagnes. Le monde flottait dans un halo douteux. Paul semblait y laisser ses pensées se dissoudre, et peut-être s'y fondait-il lui-même tant il restait lointain.

« Pardonnez-moi, dit-il soudain en se retournant vers Jonas, je dois vous paraître très étrange.

Et de fait, encore qu'il n'y eût pas vraiment de chemin balisé, Jonas était déconcerté par cette sortie de route.

- Au contraire, finit-il par répondre, c'est un souvenir qui éclaire les choses et si votre livre doit donner la clé de votre vocation, il pourrait aussi bien s'appeler *Le Petit Coquelicot*.
- Peut-être, répondit Paul. »

Le ton était lugubre et Jonas regretta son propos. Il lui vint à l'esprit que la petite fille était sans doute l'un de ces boutons massacrés. Avec ses airs d'elfe blessé, son silence de plomb, elle pouvait être, non la première victoire, mais le premier échec de Paul. Et alors, à travers tous ses jeunes patients, c'était encore elle, toujours elle qu'il avait essayé malgré tout de sauver.

Qu'il était maigre, ce grand homme, dévoré par sa lutte.

« Et vous, reprit Paul, l'écriture... cela vous est venu comment ?

- Moi ! répondit Jonas, j'ai dû tout petit avaler une cartouche d'encre. Ma mère disait que si je continuais comme ça, à ma mort, dans mon cercueil, je ne tomberais pas en poussière, mais en lettres, en virgules et en points ; qu'autour de ma tombe, il pousserait des poèmes au lieu d'herbe et que les asticots crieraient famine. »

Paul profita de cette plaisanterie pour remettre le masque au sourire débonnaire qu'il avait un instant déposé. Certes, il ne trompait plus personne désormais, ni Jonas ni lui-même, mais cela lui permettait de souffler quelque peu. On ne danse pas longtemps de suite avec son ombre – c'est épuisant – et Jonas, se disait Paul, avait l'intelligence de le comprendre.

Jonas de son côté, s'empressait de couper un fil de pensée que Paul, sans le vouloir, avait tiré. Mais il ressurgissait toujours – eh oui ! pourquoi j'écris ? –, mais il ne fallait pas qu'émerge toute entière la bobine d'angoisses qu'il y avait au bout.

Ainsi, la collaboration entre Jonas et Paul trouva son rythme de croisière.

Malgré les ondes hostiles de Martine, l'écriture avançait. Doucement, très doucement : Paul était lent. Il s'attardait aux souvenirs de ses jeunes années. Jonas écoutait, transcrivait, se demandait comment, à dix-sept ans, on pouvait se sentir concerné par la détresse d'une petite fille mutique. Sans doute n'importe quel événement – un amour de lycée, un accident de mobylette et même le battement, quelque part, d'une aile de papillon – eût pu détourner Paul de cette lubie de jeunesse. Et alors ils ne seraient pas là, aujourd'hui, tous les deux, occupés à faire ressurgir du passé les silhouettes d'un enfant solitaire et d'un adolescent curieux.

Enfin, de ce passé, un troisième personnage émergea : le père.

Parce que la petite fille refuse d'en parler, Paul s'interroge. Rien que ça, ce silence total, obstiné, hostile, massif, en dit long sur le mystère qu'il cache.

« Elle n'ouvre pas la bouche.

Elle est réfractaire aux mots, ils la paniquent. Elle ne supporte que les chiffres entre nous.

Des lignes parallèles apparaissent au revers de son bras gauche. Elle se les fait sans y penser, avec la pointe de son compas. Je lui dis d'arrêter, je lui prends le compas, elle recommence avec ses ongles. C'est un tic. Elle s'arrache aussi de petits cheveux sur ses tempes qu'elle pose délicatement sur ses cahiers.

Elle est malade.

Et cela m'intrigue.

Mais qu'est-ce qui est le plus pathologique, son mal-être ou ma curiosité ? Car c'est devenu une obsession chez moi : je veux comprendre.

À la fin des cours, je dis c'est grand chez toi et je prends possession des lieux. Elle me suit, plume silencieuse. Moi, sans gêne, bien certain de ne trouver personne, j'entre partout. Et, de fait, il n'y a que nous deux. Elle pose sur moi ses yeux clairs et, pour y faire enfin jaillir une expression, je n'hésite pas à me montrer grossier : c'est la chambre de tes parents, là ?

J'ouvre la porte.

Un grand lit, deux tables de chevet aussi muettes que la petite fille qui se glisse derrière moi, s'adosse au chambranle et me regarde sans rien dire. Je me sent ridicule, n'ose pas traverser la pièce jusqu'à la salle de bain, recule, sors, et elle referme derrière moi.

Il n'y a pas d'albums de photos dans la bibliothèque du salon, que quelques livres d'art ; il n'y a pas de cadres sur le manteau de la cheminée, d'ailleurs il n'y a pas de cheminée.

La petite fille me regarde, elle ne dit rien.

Je peux ouvrir les placards, vider les bouteilles, allumer la télévision, sauter sur le canapé : elle s'en fiche. Elle retourne dans sa chambre – pour le coup, c'est moi qui la suis – et s'assoit à son bureau. Elle sort très ostensiblement un livre qui n'est pas celui de maths et que puis-je faire, sinon prendre ma besace et dire, bon, ben à mardi ou vendredi, prochain ?

Au cours suivant, je change de tactique.

Ma méthode est simple : donner de longs exercices à mon élève et, pendant qu'elle les résout, au prétexte de me dégourdir les jambes, fouiller l'appartement.

Les résultats sont décevants.

Tout est parfaitement ordonné, rien ne traîne. Je m'enhardis, ouvre les placards, les tiroirs. Je trouve des factures au nom de Madame, aucune trace du père. Et si c'était un espion ?

Son nom enfin apparaît sur une carte de visite dans un vide-poche. Il s'avère que c'est un fonctionnaire européen. Il habiterait Bruxelles pour son travail, ne viendrait à Paris qu'en week-end. C'est possible.

Sursaut. La petite fille est là qui me regarde, moi qui suis assis devant le secrétaire du bureau où je n'ai rien à faire. Elle ne se fend même pas d'une remarque, fait demi-tour. Je sais qu'elle sait que je sais qu'elle sait que je cherche. C'est presque un jeu.

Une nuit, je rêve de son visage qui, sous une couche de glace, s'enfonce dans l'eau. Sans pouvoir agir, je vois disparaître ses yeux tristes, grands ouverts.

À toutes mes questions elle répond par son silence, elle hausse les épaules et fixe le vide. J'essaye de la traiter en petite sœur, de la faire rire avec des histoires drôles, de feindre d'être fâché, de la menacer de partir... Rien n'y fait, elle se tait.

" C'est ça ! Ne me parle pas, ignore-moi, excuse-moi d'exister ! J'avais oublié que je n'étais qu'une machine à te donner des cours... "

Comme toujours elle n'a pas répondu, mais à la séance suivante il y avait sur le bureau un paquet de Petits Écoliers. J'étais énervé, je les ai mangés tous sans lui en laisser un. Dès lors, à chaque leçon, elle remettait un paquet neuf que j'avalais en entier. C'était une distraction, car les leçons étaient soporifiques.

Elle me regardait manger les Petits Écoliers.

Et puis un jour – c'était juste avant les vacances de Pâques – il y eut des bruits dans la cuisine.

Quelqu'un ouvrait et refermait les placards ; on entendait des pas sur le carrelage. Elle, elle ne bougeait pas, s'appliquait avec indifférence à aligner ses chiffres et, lorsque n'y tenant plus je lui posais la question – quelqu'un est là ? – elle me répondit oui, mon père.

Et me tendit son exercice.

La porte s'entrouvre. La petite ne se retourne pas. Moi si, et je vois une tête d'homme, puis un corps entier, grand, plutôt massif. Imposant. Je me lève. Il dit ne vous dérangez pas je ne fais que passer, il me tend la main, mon élève reste le nez collé à son cahier, moi je bafouille qu'on a presque fini, et c'est vrai. « Très bien, répond-il, terminez tranquillement, je vais dans le salon. »

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Je vais dans le salon, je vous attends, ou je vais dans le salon, au revoir.

Il avait disparu et elle rangeait calmement ses affaires. La leçon était achevée et l'apparition de son père semblait être pour elle un non-événement, comme s'il eut été une mouche posée sur le plafond, on ne parle pas des mouches. Cette fausse indifférence m'exaspérait, mais je connaissais assez ma petite fille pour savoir que tout questionnement serait vain. Aussi je repris en silence mes affaires et, sans lui demander son avis, sortis de la pièce.

Mais je ne parlais pas, au contraire.

J'empruntai l'immense couloir qui menait côté réception. Elle s'était levée, elle me suivait des yeux, je sentais son regard dans mon dos. Pas besoin de me retourner pour deviner son petit visage dans l'ombre. Moi, très viril, je frappai à la porte vitrée du salon avec la ferme intention d'aborder entre adultes des sujets graves, du genre votre fille m'inquiète, il faut faire quelque chose.

Le père se leva, souriant, me fit signe d'entrer et de m'asseoir. « Alors ça va, les maths ? Elle progresse ?

- Oui.

- Elle semble beaucoup vous apprécier. »

J'écarquillai les yeux.

Il ne se soucia pas de mon étonnement et continua à dire des choses et d'autres, propos convenus s'il en fut, c'est important l'école, un bon départ dans la vie, les études, et vous, vous en êtes où ? Si bien qu'au lieu d'en apprendre davantage sur mon élève, c'est moi qui révélais tout de ma vie, que j'envisageais de faire une prépa pour tenter l'Agro, que je m'intéressais à la biologie végétale. Dans ma tête, je cherchais une manière subtile d'aborder d'autres sujets, mais il ne me laissa pas le temps d'en trouver : il frappa soudain dans ses mains en disant qu'il ne me retenait pas plus longtemps, qu'il avait un coup de fil à passer.

Ce jour-là, je sortis par l'entrée principale. Ce fut ma seule victoire.

La vérité est que j'avais été traité comme un gamin insignifiant.

Était-ce pour me venger de cette humiliation que je suspectais des choses sordides, ou avais-je réellement détecté dans l'attitude du père la marque d'une ambiguïté inquiétante ?

Dans la rue, je retrouvai la pluie, le bruit de la circulation.

Une voiture en roulant dans le trop-plein du caniveau, m'aspergea. Je l'insultai, un vieux me jeta un regard mauvais.

Je hais les adultes.

Je marche le long de la Seine. Plus j'y pense, et plus je suis certain qu'il se passe quelque chose de louche dans cet appartement trop rangé. Des morceaux de puzzle se mettent en place : l'appartement vide, la chambre sombre, la mère invisible, le père qui apparaît et disparaît, comme cela, sans raison. Et la petite fille, perdue au fond de toute sa solitude, vulnérable, menacée, muette...

La petite fille qui n'a peut-être que moi, pour la sauver. »

Plus un mot.

Le dictaphone enregistrait le crissement régulier du silence que Jonas n'osait pas l'interrompre. Ce fut Paul qui appuya sur la touche d'arrêt – clac – et c'est seulement alors qu'il ajouta, si bas que Jonas l'entendit à peine : « Il devrait y avoir des barrières autour de certains êtres. Ne vous penchez pas : ce sont des puits. »

Dehors, tout était fondu, le ciel, la terre, les montagnes, le lac. Ce n'était plus qu'une absence dans laquelle tombaient des milliards de flocons.

À table, pendant le déjeuner, Paul : « C'est merveilleux tout ce blanc ! »

Madame Loiseau marmonne que ce n'est pas normal, que la neige vient trop tôt cette année.

Comme cela, tout à coup, la neige.

Paul se lance dans des descriptions enthousiastes du paysage, du jardin, de cette maison merveilleuse achetée pour les vacances et la retraite. Il parle des saisons – printemps clairs, étés frais, automnes somptueux, hivers blancs. Pourtant, malgré ses propos enjoués, l'ambiance est lourde. Difficile de ne pas remarquer le visage fermé de madame Loiseau et les regards chargés de reproches qu'elle pose sur Paul.

Aimable, Jonas la félicite pour ses rösti, mais elle répond à peine, hostilité ouverte que Paul tente de masquer par des paroles précipitées, ce plat a donné son nom à la frontière symbolique séparant la Suisse romande de la Suisse alémanique : le Röstigraben.

Le bruit des couverts sur la faïence ; une toux ; une chaise qui grince sur le plancher, madame Loiseau se lève pour desservir et, maladroit, Paul l'aide.

La neige a cessé de tomber.

Jonas propose d'aller marcher après le café et Paul l'y encourage en s'excusant de ne pouvoir l'accompagner : il a froid et se sent fatigué. Il dit en riant que c'est l'âge, le grand âge, mais ce n'est pas drôle du tout, et d'ailleurs ce n'est pas ça du tout.

C'est autre chose. Peut-être du découragement.

Déjà ?

Il n'a pourtant pas quitté la rive depuis si longtemps.

De la cuisine, des bruits de vaisselle lui parviennent. Au tintement des chocs, à leur rythme, il sait que Martine lui montre sa colère. Elle n'essaye plus de lui parler, elle a compris que c'était inutile. Alors elle se venge sur les placards dont les portes claquent, sur les pieds des meubles qui reçoivent des coups furieux de balais. Chaque matin, l'aspirateur mugit de rage et de douleur.

Paul regarde par la baie.

Bientôt, il verra Jonas marcher dans la neige, descendre vers le lac et prendre sur la gauche, là où le petit chemin longe les berges, devant la roselière.

Cinquième jour

Il y a quelques jours encore, dans le bleu du ciel, les dernières oies cendrées rejoignaient leurs sites d'hivernage ; la terre était brune et dorée, les contrastes forts. Maintenant, tout se fond dans un doux camaïeu qui va du blanc de la neige, au noir des sarments. Le lac est gris perle et les nuages, au-dessus des montagnes pâles, gris de fer. Les vignobles s'étagent en terrasses courbes striées de lignes sombres, telles des partitions folles. Tout est calme, cotonneux, atténué : les sons, les contours et même le froid qui n'est pas si vif.

Le crissement des pas dans la neige.

Jonas porte de grosses chaussures qui laissent des traces zébrées. Il se retourne pour voir la silhouette de la maison aux dahlias. La cheminée fume : ils ont fait du feu dans le salon. Paul doit être assis dans son fauteuil, sans doute lit-il. Une femme rentre, mais ce n'est pas celle qu'il attend, celle-là est morte. Ce n'est que madame Loiseau, modeste fourmi qui entretient une illusion de vie ; odeurs de cuisine, fleurs dans les vases, le chien Kiki. Certes, s'il n'avait tenu qu'à elle, Jonas ne serait pas ici : à certains moments, elle semble à deux doigts de l'insulter, mais à d'autres, au contraire, il jurerait qu'elle désire lui parler. Rien n'est clair.

Jonas accélère le pas.

Un village, des rues en pentes, des maisons vaudoises vêtues d'hermine et une auberge où il entre. Le patron est sympathique et la conversation s'engage.

Premier verre d'absinthe.

Jonas s'émervaille du magnifique coucou qui trône au-dessus du comptoir. Un vrai de vrai, dit l'aubergiste et, comme pour faire honneur à sa réputation, il est quatre heures, coucou, coucou, des couples sortent sur le balcon et dansent en rond au son d'une valse viennoise.

Jonas répond à des questions : il vient de Paris, invité dans la région. Lorsque sans réfléchir il décrit la maison, si jolie, sur le lac, avec tous ses dahlias qui maintenant sont rentrés, l'homme s'écrie, ah ! mais vous êtes chez le docteur Vincent !

Le docteur Vincent, bien sûr, il le connaît. Tout le monde ici le connaît. Sa gentillesse, sa disponibilité depuis qu'il est à la retraite. Ne rechigne jamais à donner un conseil, une recommandation. « Mais quel malheur, quel malheur, ajoutait l'aubergiste, une femme si belle. Le pauvre homme a pris dix ans d'un coup. Vous connaissez l'histoire ?

Second verre d'absinthe...

« Elle s'est noyée, figurez-vous. Un matin, elle est allée marcher toute seule au bord du lac, elle a dû glisser le long des berges et s'assommer en tombant. Toujours est-il qu'on a retrouvé son corps dans une roselière et bien sûr, c'était trop tard. On a cru que le docteur n'allait jamais s'en remettre ; je vous jure, il n'était plus le même. Il va mieux maintenant, madame Loiseau prend soin de lui... »

Sur ce, l'homme leva un sourcil prudent et comme Jonas, par son silence actif, l'encourageait à continuer, il continua : « Madame Loiseau était infirmière. Elle exerçait dans la région. Pour autant on ne savait pas trop d'où elle venait ; peut-être de Genève. Elle avait une petite fille, mais il n'y a jamais eu de mari. La gamine n'arrivait pas du tout à l'école – dyslexique comme on dit –, et c'est le docteur Vincent qui l'a tirée d'affaire. Plusieurs années de suite, il l'a reçue pour lui apprendre à lire et à écrire. Et vous savez ce qu'elle est devenue, la fille de madame Loiseau ? Hôtesse ! Et pas n'importe quelle hôtesse, je vous prie de le croire. Elle a fait l'école de Lausanne et maintenant elle tient l'établissement que vous voyez là-bas, au bord de l'eau. »

L'aubergiste montrait du doigt une élégante bâtisse blanche qui donnait sur le lac. Il y avait de la fierté dans son geste, comme si tout ce qui était prospère dans la région participait à sa réussite personnelle – attitude ô ! combien réaliste. Très vite, Jonas comprit qu'il n'obtiendrait pas d'autres informations en dehors de celles concernant le tourisme, son augmentation régulière et la diversification de la clientèle en fonction des saisons.

Il paya et sortit. L'air frais, dehors, lui fit du bien.

Par curiosité, il prit la route qui allait vers l'hôtel, ce n'était pas très loin.

Sans être un palace, c'était un endroit cossu, une adresse sans doute prisee pour des week-ends de charme. La table devait être bonne.

L'Hôtel Beaurivage.

De là où il était, Jonas pouvait voir l'entrée et, justement, une femme en sortait accompagnée d'une petite fille en anorak qu'elle tenait par la main. La femme était grande, mince, brune, vêtue d'un tailleur noir et d'un chemisier blanc. Une silhouette de cigogne. Une voiture était garée devant, l'enfant s'y engouffra et la femme rentra frileusement à l'intérieur.

La fille de madame Loiseau ?

La porte vitrée laissait voir un lobby spacieux, fortement éclairé. La décoration semblait moderne et coûteuse. Jonas attendit que la voiture s'en aille pour s'approcher, histoire de voir peut-être quelle tête elle avait, l'hôtesse dyslexique, si c'était elle. Mais dans le hall, il n'y avait plus à l'accueil qu'une jeune réceptionniste blonde.

Sur le chemin du retour, Jonas calculait quel âge pouvait avoir la fille de madame Loiseau. Sans doute une trentaine d'années, pas plus. Pour une ancienne enfant en échec scolaire, c'était en somme une belle réussite. Qu'aurait-elle fait sans Paul Vincent ?

Madame Loiseau devait vouer au sauveur de sa fille une reconnaissance éternelle.

Et à présent qu'il est veuf, elle le couve comme un œuf...

Elle règne sur les placards et Kiki dort sur les beaux canapés.

Combien de temps faudra-t-il pour que s'estompe dans le cœur de Paul le souvenir de sa femme tant aimée ?

Mais morte.

Donc incapable de faire cuire un gigot, tourner une machine de linge, entre autres compétences appréciables.

La nuit tombait et Jonas marchait sur la route. La maison n'était plus très loin. Ses lumières allumées évoquaient tout l'attrait d'un foyer dans le soir d'hiver. Jonas anticipait le coin du feu, il avait froid aux pieds.

Tout neigeux qu'il était, il passa par l'entrée de service et une odeur de chocolat lui sauta aux narines. Madame Loiseau était dans la cuisine. Il la voyait de dos. Son tablier croisé sur ses maigres hanches, elle s'affairait à une dernière vaisselle, une casserole, un saladier. Au bruit qu'il fit, elle se retourna, surprise, et n'eut pas le temps de cacher son dépit. Le large sourire de Jonas, ses paroles gourmandes, ne parvinrent pas à atténuer son évidente contrariété, c'en était gênant, et pour elle et pour lui.

Mais que vous ai-je donc fait, madame Loiseau ?

La question n'était pas formulée par des mots, mais par le regard droit qu'il plongea un instant dans le sien, si pointu qu'elle en baissa les yeux. Elle ne dit rien.

Un gâteau était sur la table, largement entamé. Ce n'était donc pas pour le repas du soir et, de fait, lorsque Jonas se dirigea vers le salon, il vit que Paul n'était pas seul.

Une petite fille était là.

Elle était assise, ou plutôt nichée sur les genoux de Paul qui, dans son grand fauteuil, lui lisait une histoire au coin du feu. Scène ô combien charmante, les cheveux blancs contre les boucles blondes, les petits pieds en chaussettes qui gigotent sur l'accoudoir, une vieille main qui essaye de les tenir prisonniers pendant que l'autre tourne les pages du livre, Peau d'Âne. Le regard joyeux de Paul au-dessus de ses lunettes : bonne promenade ?

La petite fille fixait Jonas avec de grands yeux – c'est qui celui-là ? – et sans doute le visage de Jonas devait-il refléter le même étonnement, car Paul se fit un devoir de dire que Juliette était la petite fille de madame Loiseau. Bien sûr : la voiture devant l'hôtel Beaurivage, c'était la sienne.

Madame Loiseau entra pour remettre une bûche dans la cheminée. Elle ferma ensuite les rideaux, débarrassa un plateau avec des restes de gâteau. En sortant elle frôla Jonas et il crut bien l'entendre qui disait : laissez-les donc tranquilles. Or Paul ne lui proposait pas de rester – au contraire, il se replongeait dans sa lecture – et certes, dans ce tableau familial, scène de genre, aucun peintre n'aurait souhaité introduire la présence d'un grand type noir avec des chaussures trempées. Un point pour madame Loiseau. Jonas se retira et des mots l'accompagnèrent jusque dans l'escalier : « Couverte de la peau d'âne, elle alla garder les moutons pour cacher sa beauté et échapper aux poursuites de son père... »

Dans sa chambre, à son bureau, Jonas appuie machinalement sur le dictaphone et la même voix de Paul s'élève dans le silence. Jonas l'écoute sans y penser. La silhouette sombre d'un sapin se balance dans la lumière déclinante. Jonas tend la main pour allumer sa lampe et puis renonce : il y a dans cette atmosphère atone quelque chose qui convient à son humeur. Non qu'il se sente triste, ce n'est pas ça. C'est plutôt la sensation d'une absence que seules traversent les phrases enregistrées de Paul, comme un écho dans le vide.

Jonas se concentre, quelque chose émerge du modulé des mots, de leur timbre.

Il revient en arrière pour remonter des échantillons de paroles par sondages espacés. Il cherche à saisir, pas tant leur sens que ce qui derrière se cache. Tout est trouble, ambigu. Il y a en bas un Paul qui, au coin du feu, raconte une histoire à une petite fille ; il y a, ici, un autre Paul qui raconte l'autre histoire d'une autre petite fille.

Et cette histoire s'accélère.

La bande tourne, les phrases s'enchaînent mais leur matière se dissipe, l'émotion s'évapore. La voix devient distante, comme si Paul était pressé d'en finir et ne faisait plus que résumer la suite.

Dernier enregistrement, le matin même : La petite fille est revenue d'un week-end chez son père – il habite réellement Bruxelles – et malgré les manches longues de son chemisier, Paul croit deviner de nouvelles scarifications.

Il songe à alerter les professeurs du collège mais, à la leçon suivante, pour la première fois, la petite fille n'est pas là. Il rentre chez lui et appelle la mère, laquelle l'informe d'un ton neutre que sa fille est hospitalisée : rapport factuel d'une crise d'appendicite.

La fin de l'année approche, la petite fille sera longtemps absente : les leçons s'arrêtent là, elles ne reprendront pas.

Que faire ?

Rien. Paul ne fait rien car la veille, très précisément, il a reçu des réponses négatives des classes préparatoires où il comptait entrer. Son père l'avait prévenu : tu ne fiches plus rien ces derniers temps, tu ne vas pas être pris. Et voilà, il n'est pas pris. Vent de panique sur l'avenir à moyen et court terme et le court terme s'appelle le bac. C'est l'occasion pour Paul de revenir à la réalité, en l'occurrence son retard pris sur le programme de terminale. Révisions, bachotage, examens... Mention bien, quand-même.

Au début de l'été, arrivera chez Paul une lettre de son élève.

Mais il est déjà parti en vacances et il ne l'ouvrira qu'en rentrant. Un moment d'hésitation, un haussement d'épaules et puis la feuille ira à la poubelle. Paul a d'autres préoccupations en tête : finalement, il a choisi de faire médecine, l'année préparatoire va débuter. Le souvenir de la petite fille, en amont de l'été, est déjà bien lointain. Paul lui-même n'est plus le lycéen qui se montait la tête avec des soupçons qu'il préfère oublier, l'épisode lui fait un peu honte.

Il se convainc qu'il a changé, mûri, qu'il est passé à autre chose.

Est-ce la fin d'une histoire qui pourrait s'appeler *Un début dans la vie* ? Et au bout il n'y aurait qu'un pédopsychiatre à la retraite, veuf, courtisé par une ancienne infirmière dont il a soigné la fille dyslexique ?

Ce serait ça ? Ce serait tout ?

Jonas tend l'oreille et coupe le dictaphone.

Il ne fait pas de doute qu'il entend des cris et ça vient d'en bas.

Des voix de femmes. Lorsqu'il ouvre la porte et s'approche du haut de l'escalier, il reconnaît celle de Martine, suppliante, qui dit s'il te plaît, s'il te plaît...

Jonas se recule pour qu'on ne le voie pas.

La fille de madame Loiseau – la cigogne de l'hôtel, c'était bien elle – émerge du salon avec Juliette qu'elle tire par la main. « Tu devais la prendre chez toi, dit-elle à sa mère, je t'interdis de l'amener ici. Tu fais ce que tu veux de ta vie, mais je ne veux pas que ma fille mette un pied dans cette maison, c'est compris ? Viens Juliette. »

Jonas regagne sa chambre sur la pointe des pieds et referme très doucement la porte. Tout à l'heure, en descendant, il fera comme si de rien n'était.

Les rideaux sont ouverts, la pièce baigne dans la lumière de la lune qui, dehors, rend la neige presque bleue. Paul ne dort pas. Il est allongé dans ce lit où il a toujours dormi seul ; la chambre de sa femme est de l'autre côté de la salle-de-bain. Du temps de Sybille, il régnait là un léger parfum frais, une odeur délicate comme elle, une odeur de coton. À présent, ça sent le vieillard. C'est triste, un lavabo où il n'y a plus qu'une seule brosse à dent dans le verre et, sur le côté, une trousse avachie d'où dépasse un vieux peigne. Autrefois, il y avait des flacons précieux et des tubes de crème, des épingles, des bijoux, tout plein de jolies choses auxquelles Paul n'osait toucher.

La lune se cache derrière un nuage, tout devient noir.

Paul se demande si Jonas a entendu la scène, tout à l'heure, lorsque Magali est revenue chercher Juliette.

Pendant le dîner, Jonas n'y a fait aucune allusion, et lui bien sûr s'est abstenu de toute explication. Qu'aurait-il pu dire ? Ils ont fait l'un et l'autre comme s'il ne s'était rien passé et sans doute que pour Jonas, il ne s'est rien passé. Il n'a parlé que de sa promenade, du village, de l'auberge, du coucou Suisse et de l'absinthe. Il semblait naturel.

Ce serait si facile d'arrêter là et faire demi-tour ; payer Jonas et puis qu'il s'en aille. Lui dire l'histoire est terminée : je n'ai jamais revu la petite fille. Jamais. C'était juste une histoire comme ça, pour oublier.

Elle était si belle.

Paul la revoit, ce jour-là. Il attendait avec les autres, dans la salle des mariages.

Ce fut comme une apparition.

Elle marchait en contre-jour, le soleil d'une verrière l'éclairait par-derrière, son visage rayonnait dans un halo de lumière blonde, une auréole. Ses cheveux, irréels, faisaient une mousse d'or dans laquelle de minuscules fleurs blanches semblaient flotter. Les mêmes fleurs, ou leurs pétales, parsemaient des nuages qui s'agençaient par miracle autour de son corps, voile, mousseline, organdi, tulle, mais ce devait être encore autre chose, un tissu qui n'avait été créé que pour elle. Elle avançait en suspension dans l'air, avec l'allure d'une vierge de Fra Angelico tombée d'une fresque. Il était anéanti par tant de blancheur, par le bleu de son regard qui flottait sous l'or doux de sa chevelure. En tremblant il a glissé l'anneau à son doigt, si fin. Le reste du monde s'est éloigné. Il se passait en contrebas des choses, dans l'univers ordinaire, mais ça ne le concernait pas. Il était transporté dans une sphère céleste.

Il n'a jamais pu redescendre.

Même maintenant, il n'y parvient pas. Malgré les sacrifices d'hier, le martyr d'aujourd'hui. Malgré ce besoin qu'il a de savoir si son paradis n'était pas en réalité un enfer car c'est pour cela, et pour rien d'autre, qu'il s'est mis en route.

Impossible de dormir.

Où trouver la force de continuer en résistant aux regards suppliants de Martine, aux menaces de Magali ? Comment supporter la culpabilité qui le déchire, et aussi la crainte que Jonas ne le démasque, ne le juge, mais après tout, qu'est-ce que cela changerait ? Il s'est déjà lui-même condamné.

Pourtant, dans cette histoire sans nom, qui donc est la victime et qui est le bourreau, il ne le sait même pas. Il est otage d'une question et otage de la réponse. Quelle qu'elle soit, ce sera toujours une impasse, fruit d'une erreur. Ce livre est son dernier espoir, son fil d'Ariane pour sortir d'un labyrinthe aux murs duquel il se cogne depuis deux ans. Le Minotaure, au fond, l'attend. Il redoute de découvrir son propre visage.

Paul se lève et va à la fenêtre, l'ouvre.

Le lac l'appelle.

On avait retrouvé le corps de Sybille le lendemain matin, dans une roselière ; on retrouverait le sien au même endroit sans doute.

Quelque part un chien se mit à aboyer, puis le silence revint. Paul referma la fenêtre.

Est-ce un fantôme qui, en passant fait frissonner les palmes des roseaux, plisse un instant la surface de l'eau ? Un grèbe immobile ouvre son œil rond et rouge ; la lune réapparaît, ourlant d'un filet argenté le contour d'un nuage.

Paul s'est endormi dans sa souffrance, son visage en garde les stigmates. Sommeil agité d'un vieil homme.

Dans la même maison, au même étage mais de l'autre côté du palier, Jonas s'est réveillé au milieu d'un rêve où deux petites filles jouaient au bord d'une eau sombre. Il pense à madame Loiseau qui protège Paul Vincent, mais contre quoi, contre qui ? À une mère en noir et blanc qui ne veut pas que sa fille aille chez papi Paul, mais pourquoi ?

Pourquoi ?

Qui punit-elle ? Sa mère, sa fille, ou Paul Vincent ? Le gentil docteur qui l'a aidée à apprendre à lire et à écrire, lorsqu'elle n'était elle-même qu'une petite fille.

Avec Juliette, ça fait beaucoup de petites filles. Mais quoi de plus normal, Paul Vincent était pédopsychiatre. Rendors-toi, Jonas, rendors-toi.

À nouveau la lune disparaît. Brusquement la neige perd de sa phosphorescence et le lac de son éclat laiteux.

Plus tard :

Une aube grise est à peine levée. À la fenêtre d'une maison proche de l'hôtel Beaurivage, la lumière brille. C'est là que Magali habite. Elle est déjà habillée. Elle pousse tout doucement une porte et passe la tête pour regarder un instant, dans le petit lit, sa fille qui dort encore d'un sommeil d'ange.

Sixième jour

Jonas regarde Paul assis à son bureau. Ce n'est plus le même homme. Son enthousiasme des débuts s'est transformé en pesanteur. Comme si c'était lourd de parler et pour Jonas l'écriture aussi devient pesante, l'encre épaissie recèle une vérité qui ne se donne pas, il faudrait aller la chercher aux forceps.

La lettre de la petite fille, celle reçue au retour des vacances, que disait-elle ?

Paul l'a-t-il seulement lue ?

On ne sait pas.

Il n'y a fait aucune allusion et depuis cinq minutes il marmonne des platitudes qui ne méritent pas d'être enregistrées, encore moins d'être écrites. Revenant aux leçons desquelles il a déjà tout dit, il s'y engluie. Il lutte contre lui-même – c'est visible – mais est-ce le désir d'avouer ou la tentation de mentir qui le taraude ? Ce qu'il dit sonne faux. Bientôt, si Jonas n'intervient pas, le récit va s'enliser puis disparaître dans des banalités affligeantes, alors qu'il y a une suite qui ne demande qu'à s'écouler.

Mais voilà, Paul la retient et c'est lui le patron.

S'il ne veut pas parler qu'il se taise, et reste avec ses secrets macérés dans le non-dit. Après tout, c'est son roman et c'est sa vie. Jonas n'écoute plus que d'une oreille distraite une voix monocorde qui bientôt, c'est à craindre, va dire voilà, c'est fini, c'était l'histoire mystérieuse d'une mystérieuse petite fille.

La voix s'est faite encore plus basse, un filet voix, au point que Jonas se demande si l'enregistrement sera audible. Il approche l'appareil de Paul et lui demande sans conviction de bien vouloir parler plus fort.

Alors Paul se tait.

Plusieurs secondes passent ainsi. Jonas hésite à arrêter la machine, il avance la main pour le faire, mais d'un geste très doux Paul l'en empêche. Il a posé ses vieux doigts sur la peau sombre de Jonas, c'est presque une caresse, il y a de la confiance dans ce geste. Jonas le sent.

Il attend.

« Elle n'avait écrit que deux mots : au secours. J'ai à peine regardé. Sans doute ai-je haussé les épaules et j'ai jeté la lettre.

Mais il faut croire que ce n'est pas si simple d'être égoïste.

En tous cas, pour moi, ce ne le fut pas. La boule de papier, disparue un moment, est remontée à la surface. Entrouverte, elle a flotté entre deux eaux, entre deux âges, l'année préparatoire, les années d'externat, les cours, les révisions, les examens et les premières gardes, les copains, les filles, les questions qu'on se pose, l'amour, la politique, la carrière et puis un jour l'internat, le choix d'une spécialité. Psychiatrie. Un hasard ? En vérité j'y repensais de plus en plus souvent, à ma petite élève, avec un vague sentiment de culpabilité que chaque stage effectué en PEA – Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent – ravivait.

Et puis un jour, j'étais interne à l'époque, je la retrouvai, c'était fatal.

TS : Tentative de Suicide.

En voyant son nom sur le registre des entrées, avec ces initiales à côté, me revint avec une acuité confondante le souvenir d'une lettre jetée à la poubelle, le bruit mat et doux du papier sur la tôle.

Je consultai son dossier.

La petite fille était suivie en ville par une consœur.

L'historique clinique faisait état de deux hospitalisations pour intoxication médicamenteuse et d'un début d'anorexie. Était mentionné un trouble de la personnalité, sans précision – diagnostic le plus fréquent dans la pratique. On parlait de stress post-traumatique, mais si les effets pouvaient en être observés, la cause restait inconnue. Les parents s'étaient séparés peu après la naissance.

Un couple divorcé parmi tant d'autres.

La mère présentait un léger syndrome d'Asperger, aucune raison ne permettait cependant de penser qu'elle fût incompétente. Au contraire, elle se montrait soucieuse de sa fille, ses réactions étaient intelligentes et adaptées et il ne faisait aucun doute qu'elle aimait son enfant. Le père restait investi, bien que remarié et habitant l'étranger.

Qu'avais-je été m'imaginer autrefois ?

Je refermai le dossier, pensif.

J'entrai dans une chambre plongée dans la pénombre. Le corps ne soulevait qu'à peine les draps blancs. Une figure pâle sur l'oreiller. Toujours ce profil pur, ces cheveux presque blancs à force d'être blonds – elle aurait pu être une jeune suédoise. Ou un ange. Un ange malade.

Elle avait peu changé, à peine grandi. Elle tourna la tête, posa sur moi un regard vide, reprit sa position, lèvres serrées, exsangues, figées dans le silence.

Je me suis approché et j'ai posé ma main sur la sienne, toute fragile, perfusée. Ses doigts ont frémi, son poing s'est fermé comme ces feuilles qui se replient lorsqu'on les frôle – comment les appelle-t-on ? – des sensitives. Aux Antilles, on dit la Marie-Honte. Je ne savais pas comment lui demander pardon, peut-être, d'avoir tant tardé à venir.

Je meublais le silence par quelques paroles banales, comme si elle ne m'avait jamais écrit, ne m'avait jamais appelé au secours. Une larme glissa du coin extérieur de son œil vers son cou, j'en suivais le lent parcours sur la peau diaphane, jusqu'au le lobe nacré de sa petite oreille. »

Jonas voyait presque le dessin de cette oreille gracieuse comme un coquillage et Paul sans doute la voyait-il vraiment, car il semblait perdu en lui-même. Il éteignit le dictaphone et puis, avec des gestes lents, il alluma sa pipe.

Silence.

Jonas attendait qu'il émerge de ce lointain où, dans une chambre d'hôpital, il tenait la main d'une enfant suicidaire. Cette main, il ne l'avait jamais lâchée.

Ce fut soudain une évidence. Si forte que Jonas se demanda comment il ne l'avait pas deviné tout de suite : la petite fille, bien sûr, elle s'appelait Sybille.

Au travers de la fumée, le regard de Paul est moitié amusé, moitié triste : ça y est, vous avez compris ?

Jonas bafouille et Paul sourit de sa surprise, un peu comme s'il lui avait joué un bon tour, comme si tout ceci n'était qu'une plaisanterie. Pourtant il y a au début une enfant qui veut mourir et à la fin une femme morte. Alors non, ce n'est pas drôle et les yeux de Paul qui plongent dans ceux de Jonas le confirment, ce n'est pas drôle du tout.

Qu'est-ce que cela signifie, se demande Jonas ; que cherche Paul entre les lignes de ce livre, derrière ces mots qui le déchirent, au point qu'il ne peut les écrire lui-même, juste les prononcer et à chacun d'entre eux, sa mémoire lui saigne.

La plaie n'est pas ancienne, c'est une blessure ouverte : l'action est au présent, ça se passe aujourd'hui, mais quoi, que se passe-t-il, exactement ?

Il suffit à Jonas de regarder Paul pour mesurer combien il est vulnérable, perdu dans la forêt primaire de ses souvenirs, émotions et affects. Il y avance en aveugle, il boite et Jonas lui sert de bâton. C'est à nouveau Œdipe sur la route : quel crime a-t-il commis, cette fois ?

Paul détourne la tête et se lève, se dérobe aux regards insistants de Jonas : c'est assez pour cette fois. Il n'en dira pas plus, il tremble, il est blême. Il a besoin de reprendre des forces au contact rassurant du quotidien, alors c'est l'heure de déjeuner, n'est-ce pas ? Ça sent bon. À table, ils ne parleront que de choses anodines, en l'occurrence d'économie ménagère car l'après-midi même, Paul doit aller faire des courses avec madame Loiseau, ce qui semble être leur grande expédition mensuelle.

Jonas assistera aux préparatifs, orchestrés par une madame Loiseau déployant une activité fiévreuse dont la brusquerie est destinée à l'exclure, à lui montrer qu'il gêne, qu'il est de trop, qu'il n'a rien à faire là.

Elle charge dans le coffre une multitude de grands sacs vides – mon Dieu, mais elle prévoit un siège ? – tandis que Paul prend vis-à-vis de Jonas un air entendu : ne la contrarions pas. Il y va même d'un clin d'œil juste avant de refermer la porte de l'entrée.

Jonas est seul dans la maison, il ne l'a encore jamais été.

Autrefois, le jeune Paul fouillait un appartement mystérieux à la recherche d'indices sur un père inquiétant, aujourd'hui, c'est lui, Jonas, qui ouvre des penderies, des placards, mais il ne sait pas ce qu'il cherche. Rien d'extraordinaire, sans doute. Il erre...

Des photos de Sybille : il y en a dans le salon, dans l'entrée, dans le bureau.

Dans la chambre de Paul.

Jonas n'ose pas entrer, il passe la tête par l'embrasure de la porte : ordre monacal, décoration minimaliste, juste un grand lit, une armoire, deux fauteuils. L'autre chambre est celle de Sybille – ils faisaient donc chambre à part – et là c'est luxueux au contraire. Toujours ce chintz anglais aux motifs fleuris, sur les rideaux, la méridienne près de la fenêtre avec son plaid plié qui attend depuis deux ans que l'on s'y installe pour lire. Tiens ! Une télévision. C'est vrai qu'il n'y en a pas en bas. Sybille Vincent devait la regarder ici. Au-dessus du lit, deux gravures encadrées représentent des ports. Jonas s'avance dans la pièce, ses pas sont étouffés par une moquette épaisse. Il ouvre les tiroirs d'une commode, ils sont vides. Vide également le dressing, il n'y a rien, à part des cintres nus.

Comme la pièce est silencieuse, tout à coup. Jonas tousse, ça résonne, il sort et le grincement de la porte qu'il referme est étrange, comme le bruit qu'il fait en descendant l'escalier.

Au rez-de-chaussée, dans le bureau de Paul, il flotte une odeur de pipe froide, mélangée à une pointe de lavande : le dépoussiérant de madame Loiseau. Elle doit passer quotidiennement par-là, car la bibliothèque est impeccable.

Beaucoup de littérature professionnelle ; plusieurs livres du Professeur Vincent – comme quoi il est capable d'écrire seul –, dont un : *L'Enfant psychotique*.

Les étagères du bas contiennent des boîtes d'archives. C'est écrit au feutre noir : banque, caisse de retraite, assurances... Il y a d'autres cartons, manifestement des dossiers d'anciens patients. Posé au-dessus, Jonas trouve un magazine de psychologie grand public avec, en couverture, un portrait du Professeur. L'article est élogieux, écrit par un de ses anciens élèves à l'occasion de sa retraite. Le visage de Paul revient, sa silhouette longiligne un peu voûtée, son sourire malicieux. Ses petits patients devaient l'adorer. Il faut être de pierre ou de glace pour ne pas tomber sous le charme.

La petite fille n'était ni de pierre ni de glace, puisqu'elle l'a épousé.

Un grand amour au milieu des dahlias, une femme si belle comme disait l'autre jour l'aubergiste. Paul l'a sauvée d'elle-même, mais le couple est resté sans d'enfants. Ceux des autres leur ont suffi peut-être, à lui en tout cas. Et à elle ? Que faisait-elle de ses journées, à part s'occuper de la maison, des dahlias, de son mari ? Jonas l'imagine en train de lire dans sa chambre, sur la méridienne. Le soleil inonde la pièce, la vue est splendide. Par la fenêtre ouverte, le souffle doux d'une bise de printemps caresse ses cheveux blonds, ou blancs. Elle tourne une page.

Sybille Vincent, qui êtes-vous ?

Un ange, une déesse ?

Que la petite madame Loiseau fait piètre figure à vos côtés. Une poule d'eau dans le sillage d'un cygne.

Comment peut-elle s'imaginer vous remplacer ? Paul vous appartient et sa propre mémoire monte la garde. Mais est-ce pour vous adorer qu'il écrit, ou pour vous oublier au contraire, vous recouvrir de fleurs comme on recouvre de terre ? Hommage, ou exorcisme ? Paul souffre, c'est un fait, mais il écarte la main de madame Loiseau qui met du baume sur sa blessure. Avec moi, au contraire, il la rouvre, il la creuse, il la fouille.

Pourquoi ?

Et que viennent faire dans tout cela Juliette et sa maman ?

Le silence du bureau, épais, s'infiltrait dans la tête de Jonas et il sursautait au simple bruit du journal qui tombe sur le sol, il l'avait mal remis. Les boîtes en carton sont là, rangées par ordre alphabétique. L'idée qu'un dossier concernant Sybille y soit rangé l'effleure. Il la repousse, elle revient, insistante, et il a les mains moites, lorsqu'accroupi devant la bibliothèque, il retire un carton.

Tout ceci est ridicule.

Rangé ces documents, Jonas, ils ne te regardent pas. Remets ces dossiers à leur place et sors de ce bureau où tu n'as rien à faire, rien à chercher, rien à trouver. Paul Vincent, après des années de dévouement à la cause de l'enfance, s'offre l'élégance de rendre hommage à celle qui lui a ouvert le chemin. Veuf à présent, il attend de la rejoindre en évoquant des images lointaines. Il n'y a rien d'autre à comprendre.

Jonas se redresse.

Un regard furtif sur le bureau de Paul dont le tiroir est entrouvert.

Jonas y jette un œil, juste pour voir qu'il ne recèle qu'un bric-à-brac innocent, des enveloppes, des stylos, une agrafeuse et des trombones, des factures EDF. Une pochette transparente révèle la couverture d'un passeport.

Tu n'as pas honte, Jonas ?

Arrête ça, quitte cet endroit, va dehors, va marcher. L'air froid te remettra d'équerre, tu en as grand besoin.

Mais le jardin est plongé dans la brume et les questions reviennent au rythme du crissement feutré des pas dans la neige. Paul a fini par l'épouser, la petite fille. Quelle a été leur vie ensuite ? Jonas n'en connaît pas grand-chose, finalement. Il y a la belle carrière du professeur Vincent, la jolie maison, et, sur une photo, le visage d'une femme qui sourit devant des fleurs blanches. Mais elle est quand même morte noyée, Sybille, dans ce lac parfaitement immobile, miroitant d'un éclat gris très doux.

Les pointes des roseaux émergent du brouillard, un léger souffle en fait ployer les palmes. On est dans le nuage. Jonas en sent sur sa peau la caresse humide et il s'imprègne de son haleine blanche. Il s'oublie dans ce silence ouaté jusqu'à ce que le cri d'un corbeau le rappelle de cet entre-deux mondes.

Et pendant ce temps, Martine conduisait. La route était pénible à cause du brouillard. Elle était concentrée comme toujours, mais là plus encore que d'habitude. Pauvre Martine. Elle pourrait être heureuse si, sous les apparences, il n'y avait le passé. Et le futur qui couve. Les apparences, c'est ça : à deux dans une voiture et le coffre est plein, on est passé dans le centre pour récupérer Kiki au toilettage, on s'est arrêté pour prendre deux forêts noires dans un salon de thé. On aurait pu dire « ce week-end Juliette vient, on l'emmènera patiner. »

Mais ce week-end, Juliette ne viendra pas.

Et lui-même, Paul, depuis l'arrivée de Jonas n'est plus tout à fait là. Il a déserté le présent.

Le brouillard s'épaissit – il se remet à neiger – et Martine redouble de prudence.

Paul mesure ce dévouement discret qui depuis si longtemps borde son existence ; qu'aurait-il fait sans elle ? Ses mains sur le volant, des mains simples, usées. Magali a les mêmes en plus osseuses. En règle générale, Magali est plus charpentée que sa mère. Au physique comme au moral. Mais Magali n'a pas cette capacité d'accepter et d'attendre.

Martine est douée pour ça, à croire que c'est presque normal de la voir souffrir, de la faire souffrir comme une chienne fidèle qu'on maltraite un peu et ça procure un plaisir inavouable. Elle voudrait que Jonas s'en aille. Elle l'a redit tout à l'heure : pourquoi remuer les choses, ce qui est mort est mort. Il n'a même pas répondu.

Ce qui est mort est vivant.

Les fantômes existent.

Il n'a pas le choix, il faut qu'il plante un pieu dans le cœur d'un souvenir qui s'appelle Sybille – son amour, son tourment. Martine passe après, comme toujours. Comment supporte-t-il de faire tant de mal à cette malheureuse ? Il lui jette un regard en biais ; elle est agrippée au volant et il sourit malgré lui : combien de fois lui a-t-il dit que c'était idiot de se coller au pare-brise, que ça ne changerait pas la météo. Combien de fois sont-ils allés ainsi, ensemble, faire les courses ? Même du temps de Sybille. Tant d'années que Martine est la compagne de son quotidien. C'est une relation sans nom, un peu comme celle qui, autrefois, unissait le curé à sa bonne, et tout le monde savait, et personne ne disait rien, car ça ne comptait pas. Seul comptait le service du culte.

Les Dieux sont immortels.

Ils arrivent. La valse à trois va reprendre.

Jonas aide à décharger les énormes sacs Migro que Martine dresse sur la table de cuisine comme un barrage. Elle fait surgir un mur de légumes, une armée de poireaux, un rempart de navets et son regard noir signifie qu'elle se battra jusqu'à la dernière pomme de terre.

Paul préfère quitter la pièce pour ranger la voiture et laisser Jonas seul face à cette furie ménagère.

Jonas ne se démonte pas. Il demande ce qu'il y aura de bon à dîner. Elle le fixe et parce qu'elle tient un oignon à la main, il voit le moment où elle va le lui lancer à la figure. C'est si franc, cette colère, ce désespoir, qu'il en est désolé pour elle. Mais il n'y est pour rien. Il le lui dit : « Madame Loiseau, le livre n'est pas terminé, mais si je dois passer encore quelque temps ici, allez-vous résister à l'envie de m'empoisonner ou bien est-il prudent que j'aie pris mes repas dehors ? »

Ça la désarme et, de fait, elle pose son oignon. Il y a beaucoup de découragement dans ce geste. Elle soupire – un gros soupir –, et elle murmure : « Vous ne comprenez rien, vous ne savez rien. »

Que devrait-il savoir ?

Du bruit dans l'entrée. Paul, qui essuie ses chaussures sur le paillason, pose les clés de la voiture sur la commode et on l'entend qui ouvre la penderie et retire sa veste. Madame Loiseau regarde Jonas, ouvre la bouche puis la referme, se ressaisit et lui tourne le dos pour sortir. Il la retient par le bras, elle fait non de la tête, se dégage et quitte la pièce.

Les voici tous les trois au pied de l'escalier, figés dans une situation fausse que Paul dénoue par un subterfuge facile – il est fatigué, il va se reposer un peu – et les deux autres le regardent qui monte l'escalier, le pas lent, le dos voûté.

Partie remise.

Martine retourne dans la cuisine en prenant soin d'en refermer la porte.

Mais l'affrontement recommencera. Tous, ils mâcheront leur gêne entre deux propos convenus : il va neiger, le rôti est excellent, qui voudra du café ?

Madame Loiseau va et vient autour d'eux et les regards qu'elle jette à Paul n'échappent pas à Jonas. Des regards appuyés, qui n'ont rien à faire dans des rapports employé-employeur et qui signifient qu'elle n'en peut plus, qu'elle va bientôt craquer.

Paul feint d'ignorer le message.

« Madame Loiseau est un ange, dit-il à Jonas, lorsqu'ils sont seuls dans le bureau. Elle veille sur moi comme si j'étais un grand malade. Elle craint que nos entretiens ne me fassent du mal.

- Ce n'est pas toujours facile, répond Jonas, de se souvenir.
- Ce serait merveilleux de pouvoir penser je suis né, j'ai vécu heureux, me suis arrangé des choses, les bonnes et les mauvaises, et à la fin de pouvoir se retourner et se dire : c'était bien. Mais c'est plein de nœuds, le passé. Si on tire dessus, ça se déchire, comme s'il avait des trous dans des endroits cachés, au revers des apparences.

Silence.

Ils sont assis l'un face à l'autre. De l'extérieur de la pièce, leur parviennent des bruits d'aspirateurs furieux. Paul se lève et va fermer la porte. Les portes en disent long sur ce que les bouches taisent et là, mieux vaut éviter de parler du présent, car il semble chargé d'explosifs.

Et comme si le passé ne l'était pas aussi, comme s'il pouvait se permettre avec lui une certaine légèreté, Paul ajoute : « Vous tricotez la laine de ma mémoire, voyons voir où en est le tricot. »

Jonas lui tend les derniers feuillets imprimés. Paul pose les yeux dessus mais Jonas voit bien qu'il ne lit pas, il est ailleurs. En fait, il écoute. Quoi ? L'aspirateur s'est tu.

Elle est derrière la porte.

Paul fixe le battant fermé et soudain il se lève, d'un pas souple il traverse la pièce et lorsqu'il ouvre, en effet, elle est là. C'est à peine si elle a eu le temps de se redresser : elle regardait par la serrure. Paul affecte de ne pas l'avoir vu et lui demande simplement ce qu'elle veut, si elle a besoin de quelque chose. Que peut-elle dire, la pauvre ? Elle fait non de la tête tandis que d'une main ferme Paul la raccompagne vers cuisine tout en la remerciant. De quoi ? De bien vouloir disparaître sans doute.

Il revient se rasseoir, mais a laissé la porte grande ouverte pour l'empêcher de se tenir derrière.

Il regarde le texte un instant, lit quelques lignes et compte les pages : « Mon Dieu ! C'est moi qui vous ai raconté tout ça ! »

Il était une fois une adolescente suicidaire dans un lit d'hôpital. Il y avait à ses côtés un jeune interne qui ne savait pas bien quoi faire de la situation.

Paul finit par sortir de la chambre et chercha des yeux un soignant, peut-être pour dire ce qu'il savait de cette patiente. Mais la première silhouette qu'il vit fut celle d'un homme qui s'avavançait dans sa direction.

Et c'était le père.

« C'était le père. Je le reconnus aussitôt et, curieusement, lui aussi. Nous nous saluâmes, moi gêné, lui très calme. Il me prit par le bras pour m'attirer quelques mètres plus loin, comme s'il eût craint qu'à travers la porte, sa fille puisse nous entendre. Nous nous assîmes dans un recoin qui pouvait vaguement être une salle d'attente. Pour meubler un silence pénible, j'expliquai que j'étais interne, tombé par hasard sur sa fille... Il ne répondit rien. Du moins pas tout de suite, mais les premiers mots qu'il prononça lorsqu'il ouvrit enfin la bouche, je les entends encore : " Vous n'avez pas à vous sentir coupable."

Coupable !

J'eus un haut-le-corps, mais pas le temps de protester car il continuait en évoquant des élucubrations de petite fille, c'étaient ses termes.

Je croyais qu'il parlait de l'appel au secours, de la lettre.

Pas du tout.

Il parlait d'un journal.

La petite fille était tellement bizarre que je ne lui avais jamais prêté des manies d'adolescente normale comme ces épanchements d'encre sur des carnets roses avec des cœurs. J'aurais pourtant dû me douter qu'elle tenait un journal intime, ce n'était pas faute d'avoir lu ceux de mes sœurs.

Mais mes sœurs, elles écrivaient des choses du genre " hihihi, j'aime les chatons, je hais mes frères, ma mère ne me comprend pas. "

Les mots de la petite fille, en revanche, étaient d'un tout autre ordre.

Ils ne parlaient pas d'elle. Ils ne parlaient que de moi, du temps des cours particuliers. Tout était consigné, me disait le père, après chacune de vos rencontres.

Je disais " mais nous ne faisons que des maths, je vous jure..." Il me regardait en souriant avec tristesse : " Je sais, je sais... Elle n'a jamais écrit le contraire. Elle notait juste comment vous étiez habillé, coiffé, si vous aviez l'air content ou soucieux, combien de fois vous lui aviez souri. Pas d'émotion, seulement des faits : il a mangé mes gâteaux, il a oublié son pull, il s'est fait couper les cheveux, il est allé dans le salon. On s'est aperçus après qu'elle gardait toutes les reliques de votre ancienne présence, il y avait une boîte avec des choses à vous, des stylos, des bouts de papier, des Kleenex et même des rognures d'ongles. "

Je baissais le front, il poursuivait : " Sa mère et moi n'avions rien vu, nous n'avions rien compris. L'année suivante, on la trouvait toujours un peu triste, de plus en plus effacée, de plus en plus solitaire, trop rêveuse. Et puis un jour on l'a retrouvée inerte dans sa chambre, c'était sa première tentative. Celle-ci est la troisième."

Une main sur mon épaule, la sienne, je sursautais. Je vous jure, me répétait-il, vous n'avez pas à vous sentir coupable. Et son regard était très insistant.

Il m'a parlé de lui.

Son premier mariage n'avait pas fonctionné. Il était parti vivre à Bruxelles, mais revenait pour voir sa fille le plus souvent possible. L'idée des cours, c'était lui, parce qu'elle était déjà très renfermée. Quelqu'un de l'extérieur pouvait lui faire du bien, un jeune... Elle avait dit d'accord, des cours de maths.

" Cela avait l'air de marcher, continuait-il, elle était contente. Quand je venais la voir, elle parlait de vous. Mais lorsqu'ensuite on a cherché un remplaçant, elle les a tous refusés. Non, pas lui, non pas elle.

Alors on a laissé tomber.

Ces derniers temps, j'avais l'impression qu'elle vous oubliait, qu'elle allait mieux. J'avais tellement besoin qu'elle aille mieux. Le plus terrible, c'est qu'il y a des moments où je lui en voulais, de sa souffrance. Je me raccrochais au moindre progrès, je voulais tellement y croire : on s'en sort, on va s'en sortir. Elle est bien, tu ne trouves pas ? On a passé un cap, elle prend un bon tournant... Et ce n'est hélas pas avec sa mère que je partageais ces espoirs, faux espoirs, c'était avec la femme de ma vie, la bonne. J'ai été moins régulier dans mes visites. Je croyais voir le bout du tunnel, bientôt c'est elle qui viendrait nous voir à Bruxelles...

Et puis voilà, elle a recommencé.

Ma petite fille, ma petite puce, qui aimait tant faire des maths avec vous."

Sur ces paroles – bonnes paroles – il m'a laissé pour aller dans la chambre. Je le revois encore se levant, me donnant une petite tape sur l'épaule. Juste avant d'entrer, il s'est retourné et m'a souri. Il avait une drôle d'expression. Sur le moment, j'ai cru y voir une grande tristesse et je me suis senti honteux de mes anciens soupçons. Après, je ne savais plus. Et je ne sais toujours pas ce que cachait ce sourire. »

Huitième jour

Le matin, lorsqu'il descendit de sa chambre, Jonas trouva Paul dans la cuisine en train d'examiner le contenu du frigidaire : madame Loiseau ne venait pas aujourd'hui, il leur faudrait se débrouiller tout seuls, à la guerre, comme à la guerre !

Jonas ne posa pas de questions.

Il était fatigué ; il avait mal dormi car dans sa tête, toute la nuit, n'avaient cessé de passer un étudiant en médecine, un père triste, une enfant muette, une infirmière à domicile, un veuf malheureux, une noyée, une hôtelière en noir et blanc avec sa petite Juliette. Et un chien fou.

Tandis qu'il buvait son café, Jonas nota la nervosité chez son hôte, d'autant plus flagrante qu'il la cachait mal par un enjouement forcé que contredisaient le teint plombé, les cernes sous les yeux, le tremblement des mains.

Le temps était splendide.

Dans le bureau de Paul, la lumière matinale rentrait à flots et les rayons d'un soleil clair jouaient sur les boiseries de la bibliothèque. D'un geste pressé, Paul abaissa les stores. C'est alors que Jonas avisa, sur la console entre les deux fenêtres, la flasque de whisky, vide, et le verre à côté.

Paul avait bu. La veille au soir, il avait bu ; il buvait. Bien sûr qu'il buvait. Comment ne l'avoir pas compris plus tôt, se demandait Jonas en repensant à la bouteille de vin sur la table que madame Loiseau, discrètement, éloignait ; à la petite Williamine, ou la prune de d'après dîner que Paul proposait toujours, et ensuite il lavait les verres, les essuyait et les rangeait, peut-être pour que madame Loiseau ne les trouve pas le lendemain.

Il buvait. Depuis la mort de sa femme, il buvait. Et madame Loiseau l'en empêchait. Cette découverte devait se lire si clairement sur le visage de Jonas que Paul sourit tristement. Comme on capitule sans avoir combattu, il avoua que oui, il buvait trop. « Il n'y a que ça qui me soulage, dit-il, et si Martine n'était pas là, je serais complètement alcoolique. Puis, ne sachant plus quoi dire – Jonas se taisait – il ajouta à moitié en riant : sans Martine, je serais déjà mort. »

La séance de travail commença mal, par un dysfonctionnement du dictaphone. Ce n'était pas un problème de pile ni de carte mémoire, mais un mauvais contact que Jonas finit par réparer en tapant sur l'appareil, lequel se mit immédiatement en marche.

Paul ne se souvenait plus où en était le récit.

« Au sourire énigmatique du père, dit Jonas.

- Ah ! oui, le sourire énigmatique du père, reprit Paul en soupirant et son air abattu n'avait, lui, rien d'énigmatique. »

Cette séance lui pesait. Il demanda à Jonas de relire les dernières pages, pour retrouver l'élan. Mais l'élan ne vint pas et tout restait lointain : L'hôpital, la salle d'attente, les deux personnages, l'un jeune et l'autre moins, qui s'y tenaient. Lointaine aussi peut-être, la jeune fille à la mort. Ce matin-là, Paul n'était pas avec elle.

Il se levait, hésitant, rouvrait les stores, clignait des yeux, les refermait, faisait quelques pas dans la pièce jusqu'au seuil, jetait un coup d'œil dans l'entrée, croyait avoir entendu une voiture, attendait, non, il n'y avait personne. Il revenait s'asseoir, l'air sombre.

C'était à Martine, bien sûr, qu'il pensait.

Martine qui, exceptionnellement, n'était pas là. Et Paul était comme un enfant perdu.

Jonas proposa d'arrêter : ils reprendraient plus tard, l'après-midi peut-être, en attendant pourquoi ne pas marcher un peu avant le déjeuner ? À cette évocation du repas, Paul écarquilla les yeux. Il n'y avait rien de préparé. Il disait ça, qu'il n'y avait rien de préparé, en se levant pour aller d'un pas rapide vers la cuisine, comme si c'était tout à coup une urgence de faire à manger. Jonas le retrouva à nouveau devant le frigidaire ouvert. Il était plein, le frigidaire, mais Paul en regardait le contenu avec une expression hagarde, n'ayant aucune idée de ce qu'on pouvait faire avec de la viande crue et des légumes.

« On va aller au restaurant, dit-il en refermant la porte.

- Je peux cuisiner, dit Jonas.

- Non, non, on va aller au restaurant. Je connais un endroit bien, je vous invite. »

Jonas n'insista pas.

Jonas prit le volant, car Paul ne se sentait pas de conduire, d'ailleurs il s'assoupit très vite. Jonas pouvait voir son profil renversé sur la têtère ; il dormait la bouche entrouverte et l'on eut dit le visage d'un mort. Les fils étaient relâchés, plus rien ne tenait, tout tombait, la peau, la bouche, les paupières, les larmes aussi qui n'étaient pas très loin, car l'une d'entre elles glissait du coin extérieur de l'œil vers la peau fripée du cou. Une autre larme, un autre œil, une autre peau.

Ils allaient à Lausanne.

Jonas réfléchissait : autrefois, Paul avait aidé la fille de Martine qui, grâce à lui, avait pu faire de belles études. Les années passent, les liens se tissent et, aujourd'hui que Sybille n'est plus là, c'est Martine qui fait tourner la maison. Magali a eu une petite fille, Juliette, qui vient parfois avec sa grand-mère chez « papi Paul ».

Jusque-là, tout semble clair.

Mais voilà que Paul écrit un livre de souvenirs dangereux ; voilà que madame Loiseau ne vient plus et que Paul s'enivre tout seul le soir ; voilà que Magali refuse que sa fille aille dans la maison aux dahlias.

Et d'abord, qui est le père de Juliette ? Aussi qui est celui de Magali ?

Deux filles sans père d'un côté et de l'autre, un père sans fille, mari d'une femme-enfant dont le père n'est peut-être pas que le père. Tout ce mélange dans cette histoire ; tout sonne faux, personne n'est à sa place. Il faut croire que sous la neige

immaculée, la matière qui stagne est suspecte. Claquement liquide d'une bulle qui remonte – en dessous, ça infuse – rien n'est limpide.

La salle du restaurant était vaste et lumineuse. Peu de tables étaient prises et on leur proposa une place près de la baie. Le lac, les montagnes, les vignobles qui s'étagaient entre leurs murets de pierres sèches, la composition graphique des plantations recouvertes de neige, la blancheur lointaine des cimes et l'étendue miroitante, horizontale, de l'eau : tout appelait l'âme à s'envoler. Mais Paul restait fermé. Il s'était réveillé peu de temps avant leur arrivée, n'avait pas dit un mot, si ce n'est pour indiquer la route.

Le patron arriva, il semblait bien connaître le professeur Vincent : attitudes débonnaires, gestes ronds de part et d'autre, la carte, le plat du jour, je vous conseille mes filets de perche meunière et qu'est-ce que vous nous servez avec ça ? Un blanc sec et léger, un côtes-de-toul, ou bien un beaujolais.

Excellents, les filets de perches, sec et léger, le vin blanc – finalement un canton de Vaud – mais Paul reste absent. Il regarde le lac, il flotte dans ses pensées. Jonas n'a face à lui qu'une ombre dans un brouillard, même si parfois, entre deux ailleurs, perce un regard désolé. Mais soudain il s'anime, pose sa fourchette et désigne du doigt sur le lac un point précis proche de la roselière : « regardez !

- C'est un canard, dit Jonas.
- Pas du tout. C'est un grèbe, un grèbe huppé. Savez-vous que ce sont des oiseaux passionnants ? Ils ont des mœurs nuptiales très instructives ; illustration de la plus parfaite égalité des sexes : on ne distingue pas le mâle de la femelle ni dans l'allure ni dans le comportement. Leur parade amoureuse est un modèle du genre. D'abord ils se repèrent, mais font semblant de s'ignorer. Ils accomplissent diverses performances, exactement les mêmes, chacun leur tour. Ils plongent, réapparaissent en torpille, se tiennent à la verticale et se balancent comme des culbuto, déploient leurs ailes en W, s'ébouriffent, recommencent leur manège jusqu'au moment où ils se lancent dans la danse finale, qui doit être parfaitement synchrone, cette fois. Elle consiste à disparaître sous l'eau en même temps, puis remonter avec un bouquet d'herbes dégoulinantes. Alors là, c'est l'enthousiasme ! On se met debout, poitrine contre poitrine et on pédale furieusement des palmes pour se maintenir le plus droit possible hors de l'eau. On balance la tête de droite et de gauche pour faire valser les algues en cadence et, au fur et à mesure qu'elles glissent, on se laisse retomber. Mine de rien, ce n'est pas simple, il faut de l'entraînement et tous les partenaires ne peuvent se convenir. S'ils ne s'accordent pas sur la danse des herbes, ils en restent là. En revanche, s'ils se sentent compatibles, ils claquent du bec, clac, clac et concluent par un drôle de cri – gueng ! – qui correspond si vous voulez à notre oui. »

C'est tout, plus un mot.

Jonas cherche à rembrayer, mais l'ornithologie n'est pas son fort. Il pourrait parler de chiens, à la limite, mais pas d'oiseaux. Alors le silence s'éternise.

Non loin d'eux, un couple est arrivé avec un tout petit garçon ; il ne doit pas avoir plus de deux ans. On l'a installé sur une chaise haute à côté de sa mère qui a sorti pour lui une assiette toute prête dont elle a retiré l'opercule. D'un mouvement mécanique et las, avec une cuillère en plastique, elle donne à son enfant des bouchées de ce qui semble être une purée verte. Lui, il tient un biberon en plastique qu'il porte de temps en temps à sa bouche. C'est presque le geste d'un adulte qui sirote sans y penser une bière. Regard morne de l'enfant, regards haineux des parents qui manifestement ne s'aiment plus. Ils mangent en se taisant jusqu'à ce qu'éclate une dispute au sujet de leur fils. Paul tourne la tête vers eux et Jonas se demande s'il ne va pas intervenir, mais non, il revient à son assiette.

L'enfant se met à pleurer.

Paul soupire et, sans lever les yeux, murmure : « Une de plus...

- Une de plus ?
- Il y en a tant, des existences comme ça. Des petits yeux qui s'ouvrent sur la vie, et la vie c'est tout noir. Une lutte pour rien, juste pour souffrir, encore un jour, puis un autre. À quoi bon ? Est-ce qu'ils ont une marque au front, ces enfants-là ? C'est quoi ? Des gènes pas les bons, un truc qui s'est mis de travers dans la tête, ou juste le manque de chance, mauvais endroit, mauvais parents ? Allez savoir ! Ils sont si petits, parfois des bébés, et devant eux, une vie entière de misère inutile. Et moi, qu'est-ce que je pouvais faire, il y en avait tant, j'en ai aidé si peu. Vous savez, parfois, ils sourient. Et c'est pire. »

Jonas, ému, cherchait quoi répondre, mais déjà Paul levait la main pour demander l'addition.

Le patron l'apporta lui-même et se lança dans des propos commerciaux sur le plaisir qu'il avait de revoir le professeur à sa table. Paul retrouva pour l'occasion sa faconde, si convaincante que l'hôtelier crut bon de l'en féliciter : on s'inquiétait pour lui, dans le coin, on avait peur qu'il ne parvienne jamais à se remettre. Paul prenait l'air qui convenait, ni trop gai ni trop triste, rassurant, philosophe ; il faut bien que la vie continue, disait-il tout en tapant le code de sa carte bleue. Il laissa un généreux pourboire, se leva et Jonas, attentif, ramassa son écharpe qu'il avait fait tomber en mettant son manteau.

De l'autre côté de la vitre, le soleil était comme un œil qui observe le monde avec indifférence.

Ailleurs, derrière une autre fenêtre, deux femmes se disputaient. Assise dans un canapé, la plus âgée pleurait tandis que l'autre marchait de long en large et, au-dessus de leurs têtes, dans une chambre d'enfant, une petite fille jouait avec ses *Playmobil*.

Paul a voulu conduire au retour. Il roule un peu vite sur la route qui longe les rives. Jonas, à la place du mort, s'agrippe à la poignée de la portière. Il n'a aucune envie de rejoindre Sybille dans l'eau glacée du lac.

Paul, au contraire, une fois encore y songe et s'il n'y avait un passager à ses côtés, peut-être ferait-il plus que d'y songer. Un coup de volant – c'est si simple – pour mourir vite en ne souffrant qu'un peu.

Il ne faut pas.

Mais aura-t-il longtemps l'autre courage, celui de la mort lente et de la peine qui dure ?

Des pensées vagues... Autrefois un chirurgien soviétique coincé dans un camp, en Antarctique, s'est opéré tout seul. Pas d'anesthésie, écarteurs, scalpel... arracher la tumeur. C'est ce qu'il doit faire, n'est-ce pas ? Et en crever aussi, mais mourir lentement, lucide et ravagé plutôt que d'un seul coup, en aveugle et en sourd.

Paul sent Jonas qui se crispe ; il ralentit et le soulagement est sensible.

Martine pleure toujours, mais sa fille n'est plus en colère. Magali s'est assise dans le canapé, tout à côté, elle lui tend un mouchoir en papier. Martine le prend et se mouche.

Là-haut, Juliette ne joue plus aux Playmobil.

Elle s'est levée pour aller à sa fenêtre et là, depuis un long moment déjà, elle regarde le lac. Un drôle d'oiseau flotte sur l'eau. On dirait un petit bateau.

Elle ne comprend pas, Magali.

Elle le dit et même elle le hurle. Tous ces mystères. Et ces secrets sous les secrets, sous les secrets. « Un an ! dit-elle. Un an, j'aurais admis. Ne pas se remarier trop vite, ça peut se concevoir. Et encore, pourquoi, pour qui ? La peur de choquer les voisins ? Mais aujourd'hui, personne n'aurait rien à redire. Au contraire. En fait, tout le monde s'en fiche, alors quoi ? Elle est morte, bon sang. Morte ! La vérité, c'est qu'il ne veut pas de toi, c'est tout. Tu peux bien être sa bonniche, mais pas sa femme. Imprévisible, pas assez élégante, pas assez cultivée, pas comme l'autre. Nous sommes des gens qu'on paye, ou qu'on dédommage, pas des femmes qu'on épouse ni des filles qu'on reconnaît. Guiliguili avec Juliette, mais attention, ce n'est que la gamine de la fille de la bonne... »

Et Martine répétait « Tu ne peux pas comprendre, tu ne peux pas comprendre... »

- Alors, explique-moi ! Et comme Martine faisait non de la tête, Magali se relevait, exaspérée : dans ces conditions, il ne reverra plus Juliette. Je refuse qu'elle aille là-bas tant que tu n'y es pas chez toi.
- Mais je suis chez moi !
- Peut-être lorsque vous êtes seuls, mais que survienne un étranger et Martine redevient madame Loiseau, la femme de ménage. »

C'était un dialogue de sourdes qui durait depuis des mois.

La mort de Sybille avait été pour Magali un merveilleux coup de tonnerre. Depuis, elle attendait la suite logique de cet événement salvateur comme la terre sèche attend la pluie, mais la pluie ne venait pas. Rien ne se passait, comme si Sybille était toujours là. Pareil qu'autrefois : discrétion, il ne faut pas déranger la dame de la maison. Pourquoi ? Parce que. Elle est malade. Ah ! bon, elle a quoi ? Elle est fragile des nerfs. Alors pas de bruit, bonjour Monsieur Vincent, au revoir Monsieur Vincent, merci Monsieur Vincent. Bien sûr, je vous dois tant ! Un plus un égal deux, b a ba, p a pa, papa, oh ! la jolie poupée. Oh ! le joli foulard ! Ah ! les belles études... Mais chut ! Surtout tais-toi, ne te montre pas, reste transparente, tu es inexistante. Et on repart sur la pointe des pieds, par la porte de service, clandestine.

Martine s'était levée, avait rejoint sa fille qui, debout devant la fenêtre, regardait le lac. Sans un mot, elle lui avait pris la main et Magali l'avait serrée. Juste au-dessus d'elles deux, Juliette dessinait avec son doigt, sur la vitre embuée, une fleur, une maison, une princesse. Un peu plus tard, par la même fenêtre, elle vit sa maman qui montait dans la voiture pour retourner à l'hôtel. C'était mercredi, sa grand-mère la gardait. Elle entendit son nom dans l'escalier : Juliette ma chérie, tu veux venir qu'on aille se promener avec Kiki ?

On efface le dessin sur la vitre, on donne un coup de pied dans la maison des Playmobil, on ne veut pas sortir, il fait froid, on veut goûter tout de suite, du chocolat, on ne veut pas descendre, on ne veut pas faire ses devoirs, on ne veut pas que Mamine monte, on ne veut plus de chocolat, on veut rien, on veut pleurer, on veut être bête, Kiki est moche et on lui crache dessus, on ferme la porte et on se bouche les oreilles, on ferme les yeux pour ne pas voir Mamine, consternée, qui demande, mais qu'est-ce que tu as, qu'est-ce que tu as, ma puce ?

Lorsqu'elle était petite, Magali ne faisait jamais de caprices : sage comme une image, une image trop sage de petite fille parfaite. Comme si elle voulait se faire pardonner de n'avoir pas un papa comme les autres. Juliette non plus n'a pas de père, mais la moitié de ses petites amies sont plus ou moins comme elle, familles recomposées, mères isolées, où est le problème ? Elle est vivante, Juliette, délurée, fatigante mais tellement épanouie que c'est un bonheur d'être fatigué par elle.

Qu'est-ce qu'elle a aujourd'hui ?

C'est de ma faute, pense Martine, tout est de ma faute. Je les entraîne avec moi derrière Paul, qui roule vers l'abîme. Magali a raison, c'est un fou. Il est fou. Et moi je suis folle de croire qu'il peut aller mieux, guérir de Sybille. Il lui appartiendra jusqu'au bout. Je ne ferai jamais le poids. Ni moi, ni Magali, ni Juliette. À côté d'elle nous ne sommes rien, nous n'avons jamais rien été, nous ne serons jamais rien. À quoi bon lutter, si morte elle est encore plus puissante que vivante ?

Elle a eu Magali et elle aura Juliette.

Parce qu'est-ce qu'elle peut comprendre à tout ça, pauvre petite ? Sa maman en colère, sa mamine qui pleure et on ne peut plus aller chez Papi Paul. Elle aimait tant aller chez Papi Paul.

Pauvre papi Paul. Tout seul dans sa grande maison. Qui va lui faire à manger aujourd'hui ? Jonas ? Il n'a pas l'air très doué. Il y a du gigot et des haricots verts, j'aurais dû les faire cuire. Et demain, et ensuite lorsque Jonas sera parti ? Paul n'est même pas capable de se faire cuire des nouilles. Qui va s'occuper de lui, de son linge, de son thé le matin ? Qui va l'empêcher de trop boire ? Qui va lui préparer sa tisane et regarder le soir, avec lui, un bon film. Qui va s'occuper du chauffage, de la voiture, de son pull gris qui est troué et les coudières neuves sont posées à côté, je n'ai pas encore eu le temps de les coudre. Sa montre sera prête chez l'horloger la semaine prochaine, il faudra aussi qu'il pense à prendre rendez-

vous chez le dentiste pour sa couronne. La neige va revenir et il sera tout seul au coin du feu, en fera-t-il seulement, du feu ? Avec qui ira-t-il se promener dans les vignes, qui sera là pour lui dire de mettre son écharpe et veiller à ce qu'il ne la laisse pas pendre sans la croiser sur sa poitrine. Il ne ferme jamais son manteau, c'est tout juste s'il pense à nouer ses lacets. Lorsqu'il s'enrhume il râle et moi toujours je lui dis qu'il n'a qu'à mieux se couvrir. Il déteste avoir le nez bouché. Qui alors lui préparera l'inhalateur avec l'eucalyptus ? Qui lui achètera des pastilles s'il tousse et du spray pour la gorge, ouvre plus grand la bouche et ne fais pas cette tête, on dirait un canard avec une brosse à dents. Qui posera sa main sur son épaule, le soir, juste pour lui dire je suis là, je t'aime, ne t'en fais pas ?

Paul conduisait toujours, perdu dans des pensées qui l'avaient ramené à Martine.

La veille au soir, elle lui avait téléphoné – ce qu'elle ne faisait jamais –, il avait pris l'appel dans son bureau. Il était tard. Lorsqu'il avait raccroché, il s'était dit c'est mieux comme ça, pour elle, pour Magali, pour Juliette.

C'est mieux comme ça.

Martine avait parlé d'une traite : elle n'en pouvait plus de le voir se détruire, elle préférerait s'éloigner. Et il avait dit je comprends, c'est mieux comme ça.

Elle s'était tue.

Peut-être espérait-elle qu'il la supplie de rester – et sans doute serait-elle revenue. Mais il n'avait rien dit, ou plutôt si, il avait dit je comprends, c'est mieux comme ça.

Elle avait raccroché.

Au moins, elle ne serait plus là pour lui plonger ses yeux dans le cœur.

Le matin, lorsque Paul s'était réveillé, la pensée d'une journée normale avait flotté dans son esprit comme un papillon familial et puis c'était revenu revint d'un coup – coup de pilon : Martine ne venait plus. Il eut beau se répéter que c'était mieux comme ça, il se sentait dépossédé, perdu.

Il se rassura, elle n'avait parlé que de s'éloigner, pas de s'en aller pour toujours, il n'y avait rien de définitif, elle reviendrait un jour.

Mais si elle ne revenait jamais ?

Martine, elle devait être là ! Même au bout du voyage, surtout au bout du voyage.

L'avenir sans elle était impensable, au même titre que l'était le passé sans Sybille. Longtemps, Paul était parvenu à faire cohabiter ces deux femmes et, maintenant que l'une était morte, l'autre s'en allait : c'était absurde.

Tout n'était qu'absurdité dans cette longue erreur qu'était sa vie, une farce qu'il s'était peut-être jouée à lui-même, par ignorance, par entêtement, par bêtise. Et toujours cette même rengaine, cette impression d'impasse, une mouche dans un bocal, qui se heurte à la paroi de verre, un navire qui tourne en rond dans un brouillard sans fin.

Le silence régnait, à quoi Jonas pouvait-il bien penser ?

« Vos oiseaux sur le lac, demanda subitement ce dernier – il pensait donc aux grèbes –, ils s'appellent comment déjà ?

- Des grèbes huppés. »

Et ils parlèrent des grèbes huppés jusqu'à la fin du trajet.

Paul rentra le premier dans la maison. Le bruit de ses clés posées sur la commode résonna dans le silence du hall. Il faisait froid. Ils se tenaient tous les deux sur le seuil du salon, le feu était éteint. Jonas proposa de faire du thé et, lorsqu'il revint de la cuisine avec le plateau chargé de la théière et des tasses, Paul était immobile devant la glace de la cheminée, perdu dans son reflet. C'était un miroir ancien au mercure, parsemé de tâches grises et sur la peau de Paul aussi il y avait ces tâches de vieillesse ; ils allaient bien ensemble, le miroir et l'homme, dans l'absence de lumière.

Jonas alluma les lampes et, tandis que Paul s'installait, il entreprit de faire du feu. Il balaya devant l'âtre, étala les cendres sur les côtés, posa deux bûches l'une sur l'autre et enflamma du papier journal en dessous. Paul le regardait faire en silence et, à la troisième tentative avortée, il finit par s'animer, sourit : « vous n'êtes pas un gars d'ici !

- J'ai grandi en Haïti.

- Ça se voit. Il faut laisser les cendres au milieu et mettre du petit bois. »

Paul apprit à Jonas à allumer un feu. Bientôt, une flamme claire s'éleva sous la caresse régulière du soufflet que Paul avait donné à Jonas, allez-y, doucement, sur les braises, comme ceci. Il y eut une joyeuse gerbe d'étincelles, le bois sec s'embrasa, le feu se mit à ronfler, dispensant une chaleur délicieuse. À côté des pinces, il y avait un petit panier rempli de châtaignes ; Paul, en se redressant en avait pris une dans sa main. Il la contemplait. À son air, cela devait évoquer quelque chose d'heureux et, de fait, c'était un souvenir de Juliette ; ils les avaient cueillies ensemble, elle adorait les faire griller sous les braises. « La petite-fille de madame Loiseau, dit Jonas.

- Oui, la petite fille de madame Loiseau, répondit Paul. Et il jeta la châtaigne dans les flammes.

Le feu crépite, les coussins sont moelleux, la chaleur du thé se diffuse dans les corps. Paul s'est mis à parler. Il parle d'une autre petite fille dont il évoque l'image : « ... penchée sur ses cahiers de maths, assise à son bureau dans une chambre triste. Il y a des endroits, comme ça, qui sont des trous où la vie s'engluie puis se fige. Était-ce en avalant des somnifères qu'elle voulait s'échapper, c'était sa seule issue ? Ma petite fille, ma petite puce : c'est ainsi que son père l'appelait, dans le couloir de l'hôpital.

Elle en était à sa troisième tentative.

Elle est sortie quinze jours plus tard pour faire un long séjour dans un établissement adapté. Je suis allé la voir, sans doute pour me convaincre que je n'étais pas responsable – et encore moins coupable – de son état. Parce qu'au fond je me sentais les deux : responsable de son amour d'enfant et coupable de ma désertion. Sans le vouloir, il avait su où me frapper, le père.

Mais était-ce involontaire, ou bien parfaitement calculé, au contraire ?

Je voulais la retrouver debout – et non couchée –, pour lui laisser le choix de ne pas tout me dire, dans un contexte qui, s'il n'était pas tout à fait neutre, avait le mérite d'offrir aux résidents et à leurs visiteurs d'autres sujets de conversation que la maladie.

Il y avait un parc, des fleurs, des arbres, on était en juillet, il faisait beau, très chaud.

Autrefois, il y avait un photographe célèbre qui prenait pour sujet de très jeunes filles diaphanes. Poses alanguies, suggestives, décors flous, images ambiguës qui ornaient pourtant les chambres des adolescentes sans que les parents ne s'en émeuvent. Les pères, si, peut-être.

Ma petite fille, à presque dix-huit ans n'en paraissait pas plus de treize tellement elle était frêle. Je l'avais attendue dehors sur le perron, elle était arrivée enfin, un peu flottante, toujours aussi étrange. Elle ne montra aucune surprise en me voyant, en fait elle ne montra rien du tout, ni joie ni tristesse, même pas de l'ennui. Elle était là, sans être là.

Je lui proposais une promenade dans le parc. Sans me répondre, elle se dirigea vers une balancelle où elle prit place. Je me trouvais une chaise. Je la vois encore : elle s'était installée, à moitié allongée, une jambe repliée, l'autre pendant dans le vide. Difficile pour moi de savoir si ce qu'elle portait était une robe ou une chemise de nuit, c'était très léger en tout cas. Le tissu glissa sur sa cuisse. Elle ne portait rien en dessous. Un vertige me prit.

Ses yeux bleus étaient toujours aussi absents.

Elle avait laissé pousser ses cheveux, ils étaient relevés sur sa nuque. Jamais je n'avais remarqué la délicatesse de son cou qui semblait ployer sous un poids invisible. Elle était très belle, presque transparente et ses mouvements, lents, hésitants, s'accordaient avec l'impression d'évanescence qui émanait d'elle, comme si d'un instant à l'autre elle allait se dissoudre dans l'air. Je déplaçai ma chaise pour ne plus deviner la toison blonde entre ses cuisses, la même qu'elle révéla en levant son bras pour l'enrouler sur la barre du siège.

Elle se balançait doucement.

Impossible de savoir si elle m'avait reconnu. Je lui rappelai nos leçons de sixième, elle posa sur moi un regard neutre puis baissa les paupières en basculant la tête en arrière, en entrouvrant les lèvres. Lorsque je compris ce qu'elle allait faire – sa main libre descendait lentement sur sa cuisse –, je me levai comme une quille.

J'étais, de par mon métier, préparé à ce genre d'incident. Pourtant je m'affolai. Il faut dire que je n'étais pas venu en médecin, j'étais là en ami. En tant qu'ami, je fis n'importe quoi, c'est-à-dire que je détalai comme un lapin vers la maison pour aller chercher une infirmière. Je mis quelques minutes à trouver quelqu'un, ce qui me permit de me reprendre et de parler normalement, en professionnel, de la situation.

Deux femmes en blanc et elle au milieu, en blanc aussi.

Elles gravissent le perron, doucement. Je suis dans ma voiture, sur le parking, et c'est la dernière image que j'ai d'elle avant qu'elle ne disparaisse dans le hall.

Je mets le contact, marche arrière, marche avant, l'allée du parc, la grille d'entrée, une route dans un bois, la plaine, très vite les premières banlieues, l'autoroute, le périphérique, Paris.

Dans ma vie, il y a une autre femme.

Brigitte.

Nous étions ensemble depuis l'internat, nous allions nous marier. Elle était pédiatre. Nous partagions la même passion des enfants. »

Une bûche consumée s'effondra dans une gerbe d'étincelles et Paul se leva pour remettre dans l'âtre un brandon. Il resta quelques instants ainsi, muet, penché sur le feu, appuyé d'une main au manteau de la cheminée et de l'autre farfouillant les braises avec la pince. Jonas évaluait le poids des souvenirs sur son dos maigre et voûté. Lourd fardeau du passé, ou bien était-ce l'avenir qui l'écrasait, à moins que ce ne soit ce qu'il avait à dire ? L'accouchement d'une mémoire... beau rôle en vérité que d'y aider, sauf si Paul donnait le jour à un monstre.

Paul qui restait debout, face au feu, silencieux.

« Je vais chercher ma pipe là-haut, dit-il enfin. »

Jonas entend le bruit de ses pas dans l'escalier et puis plus rien. Le silence, le souffle sourd du feu et, peut-être, le grincement régulier d'une balancelle. Mais ça, c'est dans sa tête.

Tout un monde.

Qui était ce photographe auquel Paul avait fait allusion ?

Jonas n'en retrouve plus le nom. Mais son univers lui est familier. Un univers flou, pureté trouble, vierges romantiques, ambiance nature et Liberty, chapeau de paille, confidences entre filles à peine formées, premiers émois. Des cuisses toutes minces s'entrouvrent sur de petites culottes qui bâillent, des seins minuscules se devinent au travers des tissus légers, on se caresse, on s'excite.

L'érotisme innocence de l'enfance, se dit Jonas, il fut un temps où ça ne gênait personne qu'elle s'affiche, et même on s'en servait pour vendre des parfums. Mais il y a eu récemment une plainte pour viol – le photographe, coupable, s'est suicidé. Comme quoi la société est inconsciente des pièges qu'elle fabrique : sur le moment, personne ne se méfie. On approuve, les médias s'extasient, on crie même au génie et c'est beaucoup plus tard – trop tard – que les mêmes journaux crient toujours, mais au scandale cette fois. À juste titre, on cloue au pilori le malade qui s'est fait prendre, mais personne ne songe à se demander ce qui a fabriqué sa maladie, ou dans quel climat elle est née. Et il y aura d'autres ambiances qui créeront d'autres crimes qu'on ne découvrira qu'après coup. Un jour on sera éberlué de telle ou telle aberration qui aujourd'hui nous paraît anodine, ou amusante, ou admirable – on dit que c'est tendance ! C'est comme ça, il n'y a pas vraiment de coupable, car on l'est tous un peu. C'est long à éduquer, l'humanité, et moi, Jonas, qui ai rêvé cette nuit d'un corps évanescence sur une balancelle, qui suis-je pour juger mes semblables, mes frères ? Une très jeune fille, sa main glisse sur sa cuisse, elle renverse la tête, entrouvre les lèvres, ferme les yeux ; je m'approche...

Si un demi-siècle plus tard, à cette simple évocation, je me sens troublé, combien Paul, sur le moment, a dû en être bouleversé. Envoûté. À quoi pense-t-il en quittant la maison de repos, dans sa voiture, sur le chemin du retour ? À quoi pense-t-il lorsqu'il se gare en bas chez lui, pousse la porte de son immeuble, à quoi pense-t-il dans l'ascenseur et lorsqu'il sort sa clé, rentre, sa compagne l'accueille – comment s'appelle-t-elle ? Brigitte. Elle l'embrasse, ça s'est passé comment ? Lui : oh ! pas grand-chose à dire, un mystère de amour. Et la nuit, en lui faisant l'amour, peut-être, c'est à l'autre qu'il pense.

Bien sûr, comment pourrait-il en être autrement ?

Paul est debout dans la pénombre de sa chambre ; par la fenêtre il regarde le lac qui s'estompe. Il a les mains croisées dans le dos et dans l'une d'elles, il tient sa pipe et sa blague à tabac. Il pourrait mentir, redescendre avec une jolie petite queue de poisson, dans le genre Sybille a guéri, nous sommes tombés amoureux et avons vécu ensemble toutes ces longues années de bonheur et maintenant elle est morte et je dois faire mon deuil.

Quel soulagement pour Martine, que je dise ça.

Mais Martine n'est pas là.

Jonas attend – Paul est bien long –, il se lève pour regarder dehors. Le soir tombe. On ne distingue presque plus les montagnes et le lac se perd dans un fondu de brumes épaisses, seule la masse de quelques sapins se découpe encore avec netteté. Bientôt, il fera nuit.

L'eau du lac est devenue de l'encre et deux grèbes flottent côte à côte près de la roselière. La façade de la maison aux dahlias est plongée dans le noir. Seule la silhouette de Jonas se découpe sur le rectangle de la baie, doucement éclairée par les reflets du feu. Au premier étage, une lueur intermittente – c'est Paul qui allume sa pipe – puis la fenêtre redevient invisible.

« Il n'y a des questions qui n'ont pas de réponse, elles ne font qu'ouvrir sur d'autres questions et c'est sans fin. »

Paul était redescendu, avec sa pipe allumée, il avait repris place dans son fauteuil et regardait le feu auquel il semblait plus s'adresser qu'à Jonas.

« Devais-je croire le père et son histoire de journal, ou devais-je m'en méfier au contraire ? De quoi souffrait Sybille ? Étais-je pour quelque chose dans sa maladie ? Les seules pathologies qu'on pouvait déceler étaient un désordre alimentaire et une tendance suicidaire, liés peut-être à un traumatisme. Mais le reste n'était qu'un marécage de suppositions. Elle semblait irréductible à un diagnostic univoque. Comorbidité, le terme revenait souvent – guère éclairant – mais de toute façon les étiquettes ne sont jamais des pansements. Sybille était déjà un mystère. Toute sa vie, elle l'est restée.

J'ai contacté sa psychiatre. Je voulais juste lui faire part des souvenirs que j'avais de ma petite élève.

Nous eûmes une longue et très professionnelle conversation. Pour en conclure quoi ? Pas grand-chose. De son côté, que pouvait-elle dire du mutisme résolu d'une patiente qui ne prononce au fil des séances que deux mots, bonjour et au revoir – pas un de plus. " Elle vient, disait ma consœur, elle s'assied ou se couche – c'est selon – et elle se tait. Quand l'heure est écoulée, elle s'en va. J'ai tout essayé. C'est une huître. "

Je souriais, je savais.

La coquille s'était renforcée au fil des ans et peut-être qu'à l'intérieur la perle avait grossi, s'il y en avait une. Cela valait la peine de chercher. " Ce n'est pas très protocolaire, avait dit ma consœur, mais si vous veniez à l'une de nos séances, il pourrait se passer quelque chose. "

C'était en automne, je me souviens.

Elle était sortie de son établissement depuis plusieurs semaines et, à ma connaissance, était retournée chez sa mère. Je l'attendais dans le cabinet, avec sa psychiatre. Elle ignorait ma venue.

C'était un risque calculé, l'objectif étant de la faire sortir de son silence par l'effet de surprise. Ma consœur alla ouvrir la porte, l'appela, elle entra, je me levai, elle s'assied sans plus remarquer ma présence que si j'avais été une plante en pot. Il fallut que sa psychiatre lui dise que j'étais là pour qu'elle daigne poser sur moi un regard neutre qui ne dura pas plus d'une seconde. Silence. Vous vous souvenez de Paul Vincent ? Il vous donnait des cours de maths... Non ? Il est aussi venu vous voir à la campagne.

Haussement d'épaules.

Elle disparaissait dans une étole enroulée et un pull troué aux coudes beaucoup trop grand pour elle, il lui descendait jusqu'aux genoux. C'était manifestement un pull d'homme. Je lui en fis la remarque. Coup d'œil de la psychiatre qui prend le relais : à qui appartient donc ce grand chandail ?

Réponse : à mon père.

Il y a des moments, comme ça, dans notre métier, où pour un mot extorqué on sablerait le champagne : le coup d'œil que nous nous échangeâmes entre professionnels, au-dessus du bureau, s'il n'était pas encore triomphant, avait des reflets d'espoir. Je savais que jusqu'à présent Sybille n'avait jamais parlé de son père, pour la bonne raison qu'elle n'avait jamais parlé du tout. On pouvait donc dire que c'était une avancée considérable.

Je vis – littéralement : je vis –, ma consœur poser un orteil sur un tapis d'œufs : " Votre père ? Il habite à l'étranger, n'est-ce pas ? "

Soupir, puis : pas ce père-là ! L'autre.

Flottement.

Nous perdons pied. Je lis dans le regard effaré que me lance ma consœur qu'elle n'avait jamais entendu parler d'un beau-père, bien qu'elle ait souvent rencontré les parents.

Nouvelles perspectives.

Quel est cet inconnu dont la silhouette apparaît dans l'appartement sombre ?

Une question avancée par moi, comme une plume, et c'est qui ce monsieur ? L'ami de ma mère. Mais encore ? Silence. Il vit avec vous ? Non, il vient de temps en temps. Depuis longtemps ?

Depuis que je suis au collège.

Mon Dieu, on met le doigt sur quelque chose, peut-être.

Pourquoi mettez-vous le pull de votre autre père, demande la psychiatre. Réponse : je n'ai jamais dit que c'était mon père...

Et puis plus rien.

Elle se referme, s'enfonce dans le pashmina autour de son cou, au moins trois tours de défense, des créneaux en poils de chèvre. Laines beige, crème, écru, cheveux de lin, peau de lait, lèvres pâles, les deux tâches bleu-clair de ses yeux ressortent de ce camaïeu de pastels tendres. Si j'étais un peintre, je ne m'en lasserais pas. Un peintre, un photographe, un beau-père.

Je la revois petite fille, penchée sur son cahier de maths. Il y avait donc un autre homme, à l'époque, dans l'appartement sombre.

Bien sûr : l'amant de la mère.

Était-ce la pièce manquante du puzzle ? Si tel était le cas, l'image changeait. Ce n'était plus seulement celle d'une petite fille amoureuse de son répétiteur. C'était infiniment plus grave. Et parce qu'elle n'avait cessé de m'appeler au secours, je me sentais encore plus coupable qu'avant : comment avais-je pu être aussi aveugle ? »

La cuisine, sans la présence de madame Loiseau, était triste. Jonas ouvrit le frigidaire. Il restait de la soupe qu'il entreprit de se faire réchauffer. Gestes mécaniques, son esprit était ailleurs, dans un appartement parisien où l'ombre d'un prédateur tournait autour d'une enfant sans défense.

Après cette dernière avancée dans l'histoire de la petite fille, Paul s'était tu et il avait fermé les paupières. Au bout d'un moment, Jonas se demanda s'il ne s'était pas endormi, mais il l'entendit qui murmurait, peut-être pour lui-même : « Je m'enfonce, je m'enfonce, qui va me remonter ? » Puis il rouvrit les yeux, des yeux pleins de fatigue mais de douceur aussi, des yeux qui s'excusaient de n'être pas plus gais. « J'ai beaucoup trop déjeuné, dit-il, je me fais vieux ma place est au lit en attendant la tombe... » Toujours cet humour triste, courtoisie cache-misère : une de ses dernières élégances. En prétextant une indisposition légère, il était monté se coucher sans dîner.

Jonas se sert un verre de vin. Il pense aux images de ce passé qui hante Paul : la chambre d'enfant, l'hôpital, la balancelle. Aujourd'hui il y a cette villa sur le lac, les canapés de chintz, les armoires bien rangées, linge plié, meubles cirés – une bonne maison comme on dit –, et partout dans des cadres les souvenirs souriants d'un bonheur bourgeois : Sybille et ses dahlias blancs.

Mais Jonas le sait : quelque part il manque un maillon et l'on tourne de plus en plus vite autour de cette absence, un trou au centre de l'histoire, un vortex qui s'enroule sur du vide.

Trouver quelque chose.

N'importe quoi de concret où prendre pied, pour que cesse cette impression de chute et c'est sans doute ça que ressent Paul. Il tombe, cet homme, il tombe.

Jonas a été chercher son ordinateur. En même temps qu'il mange, il pianote. Il n'écrit pas, il enquête. Il tape le nom de la mère de Sybille : rien n'apparaît. En revanche, son père est bien présent. Quoique mort. Diverses entrées concernent son travail au sein de la Commission Européenne, mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est sa rubrique nécrologique. Aucune mention n'y est faite de sa première épouse ni de Sybille. Seule sa seconde femme apparaît, entourée de leurs enfants – deux filles et un garçon – et petits-enfants.

Ailleurs, nulle trace de Sybille, alors que Paul, le célèbre Professeur Vincent, est partout sur la toile. Mais toujours en tant que Professeur Vincent, justement, et jamais accompagné de sa femme.

Une idée : taper « Vincent concours dahlias ».

À Morges, un premier prix est attribué à Madame Vincent pour un dahlia décoratif blanc, purissima, et il y a une photo... du dahlia. C'est énervant. Jonas tape « concours Morges dahlia images » et il reçoit à la figure une explosion de pétales multicolores. Les clichés défilent : des fleurs, encore des fleurs et parfois, dans les massifs, des gens. Est-ce Paul, là, cet homme entre deux âges assis sur une chaise ? Qui est la femme debout derrière lui qui a posé une main sur son épaule ? On ne voit pas sa tête. Elle tient un sac Migro. Serait-ce Sybille ? Non, Sybille ne porterait pas une robe aussi laide. Martine ? C'est possible, la silhouette correspond. Il y a d'autres images mais plus personne dessus, ou alors c'est pour d'autres concours : on est passé des dahlias aux tulipes et de Morges au Parc floral de Paris.

Tu perds ton temps, Jonas, tu perds ton temps et tu ne sais même pas ce que tu cherches.

Si, attends, tape hôtel Beaurivage canton de Vaud...

Sur les bords du lac, gningningnin, un véritable havre de paix niché dans son écrin de verdure – quelle originalité ! – vous accueille toute l'année, gningningnin, la magie des montagnes... gastronomie entre tradition et modernité – on devrait vraiment inventer une amende pour punir les auteurs de clichés.

Essaye plutôt Magali Loiseau...

Et là, Jonas en eut pour sa patience.

Il n'était pas très versé en droit des entreprises, mais en savait assez pour comprendre ce que signifiaient les mots de gérante, mais aussi d'actionnaire majoritaire. En fait, il lui appartenait, l'hôtel, à Magali. Et ce depuis sept ans, l'âge de Juliette.

Qui était le père de Juliette ? Un homme marié ? Un riche banquier de Genève, par exemple, qui n'aurait pas voulu reconnaître l'enfant et l'hôtel serait, en quelque sorte, un dédommagement. Ou le résultat d'un chantage. Cela expliquerait tout.

Un peu comme l'existence du beau-père de Sybille, autrefois.

On a besoin d'explications, fussent-elles inacceptables.

Mais certaines le sont moins que d'autres – il y a des degrés – et concernant l'ambitieuse Magali c'est même satisfaisant, cette hypothèse désuète de la réparation. On se croirait dans un roman d'avant-guerre.

Quant à l'histoire de la Petite Fille, c'est plus noir et plus actuel.

Jonas était remonté dans sa chambre, il était accoudé à la fenêtre grande ouverte. Il n'y avait pas un nuage, le paysage baignait dans la froideur de la pleine lune, la ligne nette des montagnes se découpait sur la nuit, la neige était lumineuse, la nappe d'eau, statique, luisait comme un miroir sombre.

Jonas frissonna, recula et ferma la fenêtre.

Paul avait raison de dire qu'il n'était pas d'ici. Ces paysages n'étaient pas les siens, cette histoire n'était pas la sienne. Et pourtant elle l'intrigue. Ce n'est pas un maillon qui manque, c'est une pellicule entière. Les rushs apparaissent : un hypothétique beau-père, une femme avec un sac Migro devant un homme assis – mais est-ce bien Paul ? – une mère célibataire carriériste et un hôtel au bord d'un lac, une femme noyée dans ce même lac qui semble vouloir engloutir tous les secrets de la villa.

Neuvième jour

« Pourquoi je peux plus aller chez papi Paul ? »

C'est le matin. Juliette est devant un œuf à la coque. Elle attend les mouillettes que sa mère coupe une à une, après avoir beurré une tartine de gros pain. « Bois ton lait, il va refroidir, dit-elle.

- Pourquoi je peux plus aller chez papi Paul ?
- Tiens, tes mouillettes.
- Je veux aller chez papi Paul avec Mamine.
- Ce n'est pas possible.
- Pourquoi ?
- Parce que. Mange. »

La maison de Magali est située sur les hauteurs du village. Elle est coquette, charmante comme la scène à la fenêtre éclairée de la cuisine : une maman, avec sa petite fille qui mange un œuf à la coque. Et voilà la petite fille qui se lève parce qu'elle a entendu une voiture arriver et elle s'élance vers la porte d'entrée qu'elle ouvre à sa grand-mère. Martine entre, couverte comme un Esquimaux.

« Mamine, pourquoi je peux plus aller chez papi Paul ? »

Magali avance dans l'ombre du couloir. Martine sort de son cabas une boîte de gâteaux et Juliette saute dessus, des bonnets de curé, des bonnets de curés ! Elle ne pense plus à papi Paul.

Magali regarde sa mère, il lui suffit de trois secondes : « Tu y retournes, c'est ça ?

- Oui. Je ne peux pas le laisser.
- Tu n'as même pas tenu vingt-quatre heures.
- J'ai tenu toute une vie au contraire. Ce n'est pas pour abdiquer maintenant. »

Magali ne répond pas. Elle hausse les épaules, ironique, et tend à sa mère le cartable de Juliette, car c'est Martine qui la conduit à l'école, comme chaque matin. Et comme chaque matin, Martine ira ensuite chez Paul pour y faire le ménage, la cuisine, la lessive et les courses. « Ce salaud a vraiment trouvé la bonne poire, dit Magali.

- N'oublie pas que c'est lui qui t'a acheté ton hôtel, répond Martine. »

Plus tard, sur le chemin de l'école, Juliette écoutait sa grand-mère qui lui expliquait la recette des bonnets de curé.

Jonas émergea de sa chambre.

Sur le palier, une forte odeur de pain grillé. Des voix lui parvinrent d'en bas, celle de Paul, celle de madame Loiseau. Elle était donc revenue. Lorsque Jonas entra dans la cuisine, il eut le sentiment d'interrompre un moment d'intimité. Martine se retourna aussitôt vers son évier, feignant de n'avoir pas vu le nouvel arrivant tandis que Paul souhaitait la bienvenue à son hôte, asseyez-vous, votre café est chaud. Paul était coiffé de frais et habillé de propre, tout guilleret, comme si la veille au soir il n'avait pas monté l'escalier courbé sous le poids de souvenirs trop lourds. Les parfums mêlés du petit déjeuner flottaient dans la pièce et Paul faisait tout pour que Jonas ne sente pas l'hostilité de Martine. Il alla jusqu'à griller ses tartines et pour un peu, il les aurait beurrées. Il ne fallait pas qu'il s'en aille, ce garçon des îles, et tandis que Martine continuait sa vaisselle, Paul parlait de tout et du rien, du temps qu'il allait faire et de la confiture de quetsches.

Restée seule, Martine cessa de laver une casserole propre. Les deux mains sur le rebord de l'évier, elle fixa un moment l'eau mousseuse, puis elle se redressa, retira ses gants de caoutchouc et se servit une tasse de thé.

Magali avait raison, elle n'avait pas tenu vingt-quatre heures.

Elle n'avait pas dormi de la nuit. À l'aube, elle avait écrit à Paul un texto pour lui dire qu'elle revenait. Juste ça, je reviens. En arrivant, elle l'avait trouvé dans la cuisine en train de préparer du thé. Il n'avait pas eu besoin de parler pour qu'elle comprenne combien son retour le soulageait. Il lui avait souri, ça suffisait. Elle était habituée à se satisfaire de peu. Elle aurait voulu lui dire des choses profondes, sur eux, sur l'avenir possible, mais comme toujours les mots ne venaient pas – ou lorsqu'ils venaient ils étaient maladroits, excessifs – alors elle ouvrait le congélateur, sortait du veau, elle avait apporté des champignons, des carottes, un citron et il restait du riz dans le placard. Elle allait faire de la blanquette.

Pendant que Martine épluchait en pleurant les oignons, Jonas, dans le bureau de Paul, remettait en route le dictaphone. On était sorti du cabinet de la psychiatre où la petite fille, à propos d'un pull trop grand, venait de révéler l'existence d'un beau-père.

Il fallait à présent retrouver la mère.

« J'ai retrouvé la mère, tout simplement en lui téléphonant. J'avais encore son numéro et la même voix impersonnelle m'a répondu que oui, elle voulait bien me voir. Elle proposa que nous nous retrouvions ce soir-là, chez elle.

Elle habitait toujours l'appartement des quais.

C'était émouvant d'y retourner, même si je ne passais plus par l'entrée de service, mais quand même, le salon, le long couloir, la cuisine chirurgicale, me firent l'effet d'un retour en arrière parce que rien, absolument rien, n'avait changé. Si. La mère avait changé. Je la reconnus à peine lorsqu'elle m'ouvrit la porte. Ce n'était plus la professionnelle acérée dont je me souvenais vaguement, mais une femme terne, vêtue comme lorsqu'on reste trop chez soi, qu'on ne voit pas grand monde.

Elle m'expliqua qu'elle s'était mise en disponibilité pour sa fille.

Elle semblait très disponible en effet, mais pas plus bavarder pour autant, car la conversation s'arrêta là. Nous étions dans le salon, elle m'avait fait prendre place sur le canapé et s'était assise en face de moi. Il n'y avait pas d'expression particulière sur son visage, même sa posture était neutre, ne marquant ni intérêt, ni indifférence, ni méfiance, ni colère, enfin rien du tout. Juste, elle attendait que je parle. J'évoquai dans quelles circonstances j'avais retrouvé sa fille, elle hocha la tête.

« C'est une bonne chose, finis-je par dire, que vous puissiez rester avec elle. »

Et là, elle me répondit. Mais pas du tout comme je m'y attendais. Elle entreprit de m'expliquer les avantages fiscaux lorsqu'on a un jeune adulte handicapé à charge, sachant que son ancienneté dans l'entreprise lui permettait de toucher un pourcentage subséquent de son salaire pendant les premiers mois de son absence et qu'ensuite, ne reprenant qu'à mi-temps, elle compenserait le manque à gagner par une déduction forfaitaire de sa prime de licenciement partiel, telle que prévue par la convention collective qui régissait son secteur d'activité, en cas de départ négocié à l'occasion d'une restructuration. Ou quelque chose d'approchant. Totalement hermétique aux signes d'impatience de moins en moins faibles que j'émettais, elle continuait à me donner les détails de son organisation. Enfin elle se tut.

Je lui posai une question précise. Elle me répondit sans hésiter : « Oui, chaque fois de la même façon, ingestion d'alcool avec des médicaments non listés : paracétamol, anti-inflammatoires non stéroïdiens et antihistaminiques bien sûr, Sybille est allergique aux acariens ainsi qu'aux poils de chat. D'ailleurs la nouvelle femme de son père en a un, siamois ou un angora, je ne sais plus. »

Et tandis qu'elle me parlait de races félines et d'anticorps IgE, je me demandais comment lui poser la seule question importante : qui était l'homme au pull ? Ce n'était pas facile à formuler, je cherchais le bon mot, ami, compagnon... Sybille avait dit " pas ce père-là, l'autre ". J'optais pour la formule beau-père : « Sybille s'entendait-elle bien avec son beau-père ?

Elle me regarda, interloquée : " Quel beau-père ? "

Beau-père n'était pas le bon choix. Je me rattrapai en parlant de son compagnon, enfin du compagnon qu'elle avait autrefois... lorsque Sybille était au collège...

Mais à l'époque elle n'avait personne dans sa vie.

Elle n'a toujours personne d'ailleurs. Elle me le dit avec une sincérité absolue : après son mari, elle a préféré rester seule. Et elle ajoute que s'il lui arrive d'avoir une aventure, c'est toujours en dehors de chez elle. À cause de Sybille.

Silence, un ange passe, je rougis, elle pas.

Mais alors, le pull, c'est à qui ?

Je lui fais part de l'épisode chez la psychiatre. Elle me regarde, étonnée : " Un grand pull gris plein de trous ?

- Oui !

- Vous ne l'avez pas reconnu ? "

Bon sang ! ce pull, c'était le mien.

Un vieux chandail que j'avais dû oublier après une leçon, à l'époque j'étais déjà distrait. La petite fille l'avait gardé, elle ne l'avait jamais jeté, elle le portait même, et la récente image de son corps réfugié dans la laine me revint comme boomerang en plein cœur. »

Dans le silence, Jonas observait Paul qui semblait s'enfoncer en lui-même. Des ombres passent, un chat siamois ou angora, un beau-père inexistant, une femme divorcée. Comme dans les films qui font peur, on entend quelque part le bruit léger d'un sanglot : un enfant pleure. Comme dans les cauchemars, une silhouette menaçante s'approche, s'approche, vous voyez enfin son visage. Et c'est le vôtre.

Jonas éteint le dictaphone, regarde Paul dans les yeux :

« Que cherchez-vous ? »

C'était venu comme ça, cette question, comme un fruit mûr qui tombe, même si, et Jonas le savait, elle était inutile.

En effet, Paul répondit : « Je ne sais pas ».

Chute libre.

C'est ça, pensa Jonas, un corps qui s'abîme dans un trou de mémoire. Tombez si vous voulez, Paul, mais pourquoi vouloir m'entraîner avec vous ? Je ne suis pas votre Virgile, descendez-y tout seul, dans votre enfer.

Mais Jonas s'était contenté de reformuler sa question : « À quoi jouez-vous ?

- Ce n'est pas un jeu, avait dit Paul. Ou si c'en est un, j'en ignore les règles et je n'y suis qu'un pion. C'est quelqu'un d'autre qui joue, le diable peut-être. Il doit bien s'amuser.
- Si vous n'êtes qu'un pion, alors moi, je suis quoi ?
- La main qui jette les dés. Mais n'ayez crainte, vous n'avez rien à perdre.
- Et vous ?
- J'ai déjà tout perdu. Alors, au point où j'en suis, autant en finir au plus vite. »

Et Paul ralluma sa pipe éteinte, puis, se calant dans son fauteuil, il fit signe à Jonas de remettre le dictaphone en route.

En bas, madame Loiseau était en train de mettre la table lorsque son téléphone portable, dans la poche de son gilet, émit le tintement d'un message. De Magali. Le texte était long et madame Loiseau alla chercher ses lunettes dans son sac. Elle s'assit pour lire ce qu'elle ne voulait pas lire, mais elle s'y attendait, c'était inévitable. Sa fille lui disait Maman, si ce n'est pas toi qui parle, c'est moi qui le ferais. Cette situation ne peut plus durer et je te donne une dernière chance de remettre les choses en ordre. Sa femme est morte depuis deux ans, il n'y a plus AUCUNE raison de se taire.

Elle avait dû taper cela à toute vitesse, Magali, comme le font les jeunes, avec leurs deux pouces. Madame Loiseau posa son téléphone sur la table et, laborieusement, de son index droit chercha une à une les lettres : je t'en supplie, attends encore un peu.

Paul avait repris son récit d'une voix ferme et ça sentait le non-retour.

Se pouvait-il que le dénouement soit proche et que ce soit là toute l'affaire ? L'histoire d'une enfant maladivement introvertie, amoureuse de son répétiteur de maths, passant sa vie lovée dans un vieux pull entre deux tentatives de suicide ? Et son père, remarié, a un chat. Plus tard, elle retrouve son professeur qui tombe enfin sous son charme et l'épouse.

Fin de l'histoire.

Mais Paul avait d'abord décidé de ne plus revoir la petite fille. Elle allait continuer sa vie de plante souffrante, sur le fil de la normalité. Et dans un premier temps, en effet, c'est ce qui arriva.

Et Paul réintégra le cours habituel de sa vie.

Son quotidien avait alors un autre visage, un nom : Brigitte. Ils vivaient déjà ensemble, envisageaient de se marier ; ils s'aimaient, du moins le croyaient-ils. Une union stable, à l'image de cette femme pragmatique et gaie, positive, intelligente, d'un caractère bien trempé, pas très sensible, mais d'une grande gentillesse. Physiquement, l'opposé de la petite fille : une Méditerranéenne girondaise à la chaire drue, généreuse, un peu épaisse.

C'est cette chaire, précisément, qui fit la différence.

Paul avait de moins en moins envie d'elle. Pour se motiver, il fit appel à des images et celles qui vinrent n'étaient pas celles qu'il aurait voulu voir venir. « Quelqu'un ou quelque chose était entré en moi, dans la salle des machines, là où sont des tableaux de commande, et il avait changé le programme.

Le curseur n'était plus sur belle brune, mais sur blonde éthérée.

Voilà.

C'est étrange, la force d'une obsession. Le chemin qu'elle creuse en vous. Au début cela vous chatouille agréablement, c'est léger, on ne se méfie pas et même, cette nouveauté est plaisante. Elle enjôle le réel, alors on joue avec, on s'excite. Cela dure aussi longtemps que les fantasmes ne deviennent pas plus exigeants que les corps, car alors la machine s'inverse, et c'est trop tard. Ainsi, le désir simple, trop simple, de Brigitte – pas besoin de préliminaires avec elle – me devint tout à coup insupportable. Je trouvais sa beauté ordinaire, ses rondeurs vulgaires. J'éprouvais du dégoût pour ce que je n'avais même pas remarqué jusque-là : un peu de cellulite, les premières vergetures.

J'en venais à me demander comment j'avais pu tomber amoureux d'elle. D'ailleurs, ce n'était pas tant que je ne l'aimais plus, c'était que je n'étais plus le même homme. L'amant de Brigitte était mort – il me semblait n'avoir jamais existé –, et à la place il y avait l'adorateur de filles pâles se balançant, dans des jardins, en été.

Je me souviens de ce magasin dans notre quartier – une grande enseigne de vêtements pour femmes. Il n'était pas sur le chemin du métro, mais je faisais exprès un détour pour passer devant. À cause d'une photographie, dans la vitrine. Des lèvres sensuelles et enfantines, entrouvertes, un regard direct, innocent et pourtant tellement impudique, car la chemise défaits laissait voir un sein tout petit. Ce sein m'hypnotisait. Blondeur d'ange, appel au viol. Désir incontrôlable, déferlant, de plaquer la main sur ce sein, d'en sentir le mamelon se durcir dans le creux de la paume, les paupières qui se ferment sur un dernier regard étonné, mais consentant, la taille ploie, les jambes s'entrouvrent, possession.

Sybille sur la balancelle.

Sa longue robe blanche, l'angle que fait sa jambe repliée, le tissu qui flotte sur son ventre, un vent léger, quelques poils blonds entraperçus, sa main... Cette main, ce jour-là, a fait basculer ma vie, je crois.

Je me retournais sur les filles blondes et minces, jeunes, très jeunes...

J'étais paumé.

Je me suis posé tout un tas de questions, et pas seulement sur mon couple. Sur ma sexualité. J'ai même envisagé de changer de profession parce que je me suspectais d'avoir des motivations inavouables. Sale période. On croit que c'est solide et puis un minuscule coup de marteau, et apparaît la fêlure ; elle s'étend, tout se fendille et l'image tombe en morceaux : ce n'était qu'une image de porcelaine. À la place, un monstre peut-être.

C'est un matin.

Je me regarde dans la glace de la salle de bains. Je vois un homme jeune, un médecin qui débute une carrière prometteuse. Derrière mon reflet, apparaît la silhouette de Brigitte. Elle s'encadre dans la porte, et, appuyée au chambranle, cherche dans le miroir mes yeux qui fuient les siens. Cache-cache des âmes. Nous jouons sans plaisir, moi dans la crainte d'être trouvé, elle dans celle de me perdre.

Je ne t'aime plus.

Comment avouer que je ne rêve plus que de créatures éthérées, à peine pubères. Je ne maîtrise rien.

Brigitte est sortie du miroir. Je l'entends qui trafique dans la chambre, elle fait le lit. Elle renifle, je sais qu'elle pleure. Je vais rester dans la salle de bain aussi longtemps qu'il le faudra pour ne pas lui faire face, elle va finir par s'en aller. Sa voix, en effet, qui me dit je pars, bonne journée, à ce soir, bruit de pas sur le plancher, la porte de l'appartement se referme.

Moi, en blouse blanche. Je suis attaché à un service de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent. Heureusement, mon activité de l'époque est consacrée aux tous petits, de zéro à trois ans et je ne crois pas être pervers à ce point. Mais quelques bâtiments plus loin, l'unité des troubles du comportement alimentaires me terrorise. Je l'évite.

J'évite également la sortie du lycée au coin de la rue, les adolescentes y pullulent et j'en ai déjà, malgré moi, repéré une ou deux.

Ma vie, ce n'est plus que cela, de l'évitement.

Je me fuis, mais qui fuis-je ?

L'explication avec Brigitte eut enfin lieu, à son initiative. Non, non, je ne lui parlais pas de Sybille qui d'ailleurs à ce stade n'était pour moi qu'un pur fantasme. Je ne lui parlai de rien, en fait. Qu'aurais-je pu dire ? Quelle force elle a eue, Brigitte, quand j'y repense. Car dans cette histoire, c'est elle qui souffrait et c'est moi qu'elle finissait par plaindre, mais tu n'es pas bien, dis-moi ce qui ne va pas ?

Ce qui ne va pas : je suis tombé dans un poster pour chambre d'adolescente.

Au secours ! Je regarde sur internet des photos floues de filles qui se caressent dans paille. J'ai même visionné des films aux titres évocateurs, *Tendres Cousines*, *Premiers Émois*, et ça m'a rendu dingue. Des petites culottes en coton blanc qui baillent sur des cuisses comme des bâtons, voilà, c'est ça mon truc. Tu comprends ? Remballe ton 95 D, je préfère les brassières...

Abject.

J'inventais n'importe quoi, l'éternelle autre femme.

Brigitte m'a regardé d'un air infiniment triste – je voyais bien qu'elle ne me croyait pas –, elle s'est levée et c'était fini entre nous. Une semaine plus tard, je louais un studio tout près de l'hôpital, mais de l'autre côté du lycée.

J'ai passé mon clinicat.

J'ai écrit un nombre conséquent d'articles sur la dépression du bébé, puis sur les troubles d'apprentissage du langage, je me suis intéressé à la détection de l'autisme et, de fil en aiguille, à force de m'abrutir de travail, je me suis senti mieux. Trois ans plus tard, je pouvais recevoir une adolescente dans mon bureau sans me poser de questions, même si je préférais qu'elle ne fût pas trop jolie ni trop blonde.

Je considérais mon épisode déviant comme un passage à vide, je n'en parlai à personne. C'était fini.

Je suis devenu chef de service dans un autre hôpital.

Et dans cet autre hôpital, un jour, dans le bâtiment des adultes, il y a eu une entrée pour TS...

J'aurais très bien pu ne jamais le savoir – le bâtiment était de l'autre côté d'une pelouse –, mais voilà, je l'ai su.

Toujours pareil, absorption de médicaments. Elle mélangeait ce qu'elle pouvait trouver avec une bouteille de vodka, de whisky. C'était radical sans être directement létal. »

Il neige. Le monde s'est mis au rythme des flocons qui tombent. Le bus roule lentement sur la route détrempée. Juliette, à l'intérieur, regarde le paysage qui disparaît dans un halo grisâtre. Son amie Pauline, assise à côté d'elle, est silencieuse aussi. Leurs pieds ne touchent pas terre ; les après-ski, roses pour l'une et rouges pour l'autre, se balancent dans le vide. Couleurs pastel des anoraks, des bonnets, des cartables avec des fleurs dessus, ou des princesses ; les deux petites filles, comme des bonbons acidulés, engoncées dans des matières synthétiques qui crissent à chaque mouvement, semblent perdues dans leurs pensées. Les autres enfants aussi sont calmes ; c'est le soir, ils sont fatigués.

Ils sont huit à descendre au village et Juliette voit déjà la silhouette de sa mère qui attend sous l'abribus. Quand ce n'est pas sa mère c'est sa grand-mère, et quand ce n'est pas sa grand-mère, c'est Mélodie de l'hôtel. Pauline, elle, rentre toute seule. Elle n'a que cinq minutes à marcher car sa maison est juste à côté de la poste. Mais en cinq minutes, tout peut arriver ; c'est ce que dit Mamine et Juliette trouve que les parents de Pauline sont méchants de la laisser ainsi, à la merci de tout peut arriver. Surtout en hiver, quand il fait nuit.

Juliette serre la main de sa maman au travers de sa moufle. Aujourd'hui, Juliette ne parle pas, elle ne sautille pas sur le trottoir, elle ne ramasse pas la neige pour en faire une boule, ni ne renverse la tête pour l'attraper avec sa langue. Elle marche et sous les lampadaires des milliers de points blancs tombent. On les voit aussi dans les phares des voitures, juste le temps qu'elles passent dans un bruit mouillé, car par terre tout a fondu. Quand Mamine n'est pas là pour la garder à la maison, on va un peu à l'hôtel. Mais ce soir, on va directement à la maison, donc Mamine ne va pas tarder. Maman n'a pas demandé comment s'était passée la journée à l'école, elle n'a presque pas parlé pendant le trajet et en arrivant, elle continue à se taire. D'habitude, il y a tout plein de questions ; d'habitude Maman dit viens ici que je t'épluche – la doudoune, les gants, le bonnet, l'écharpe, les bottes, d'habitude on court en chaussettes vers le salon, Maman suit avec les chaussons, c'est l'heure d'Helvéticus à la télé.

Mamine est arrivée, Kiki est venu faire la fête à Juliette et il a sauté sur le canapé pour regarder Helvéticus avec elle. D'habitude, il se met tout à côté, assis sur son derrière et tout droit sur ses pattes de devant, il fixe l'écran. « On dirait vraiment qu'il comprend », disent Maman et Mamine en riant. Mais bien sûr qu'il comprend, c'est elles qui ne comprennent rien, et Juliette ne daigne pas leur expliquer cette élémentaire réalité. Parce qu'elle est partie dans son monde où les chiens et les enfants regardent Helvéticus.

Ce soir, Juliette n'est pas complètement concentrée et Kiki au lieu de regarder la télévision, a posé sa tête sur la cuisse de la petite fille. Allongé, il la surveille du coin de l'œil. Une oreille de Juliette écoute l'histoire, l'autre l'écho d'une conversation qui a lieu dans la cuisine. Elle n'entend pas les mots, mais c'est une conversation sérieuse entre sa mère et sa grand-mère. Elle pense qu'il s'agit d'elle. De quoi, sinon ? Elle ne regarde plus Helvéticus et, la tête tournée vers la porte fermée, elle fixe le verre dépoli, ça fait comme des petites vagues au travers desquelles on voit les deux silhouettes. L'une est assise à table, l'autre debout, qui bouge devant la cuisinière, c'est sa mère. Juliette se lève et s'approche sur la pointe de ses chaussettes. Kiki la regarde, il s'est redressé et hésite à sauter du canapé pour la suivre, s'avance puis se ravise, tout son petit corps est parcouru de frissons nerveux. Elle se retourne vers lui, il penche la tête, elle met un doigt sur sa bouche, il ne bouge plus.

À plusieurs reprises, elle a entendu son nom derrière la porte, et puis un mot qui revient, un mot qui lui a toujours fait un drôle d'effet. Père. Pauline, elle dit mon père, et c'est gentil. Encore plus gentil : papa. Elle, Juliette, elle ne peut pas dire mon devant père et encore moins papa. Il y a bien papi Paul, mais Maman ne veut pas qu'elle l'appelle comme ça, même si c'est joli, papipol, on dirait un mot de papillon.

Père, ça à des dents. Pèrrre, grrrr, gueule ouverte, loup noir. Vite, retourner dans le canapé avec Kiki qui lui saute dessus, ses petites pattes sur son épaule et un coup de langue sur la joue, je suis-là, ne t'en fais pas.

Derrière la porte, Mamine et Maman se disputent. Juliette sait que si elle n'a pas de monopère c'est de sa faute, elle est mauvaise. À la place il y a le père loup noir et c'est de ça qu'elles parlent toutes les deux : quand faudra-t-il donner Juliette au loup noir ?

En attendant c'est l'heure du bain. Manger sa soupe, de la purée avec du jambon, un yaourt, sauter en pyjama sur son lit et refuser de se laver les dents, pleurer, jeter le livre de princesses par terre et le piétiner, vouloir dormir avec Kiki, hurler, faire pitié à Mamine parce que Maman est trop sévère, sangloter, et terminer par un beau pipi au lit, qu'elle fera en pleine nuit. Il n'y a que Kiki qui comprenne le langage des enfants.

Il ne neige plus, Martine en conduisant réfléchit. Elle sent bien que Magali a raison : cette folie doit cesser. Mais que faire ? C'est tellement compliqué.

La route est glissante. Martine a des chaînes, mais elle roule si lentement que la voiture est presque à l'arrêt. Un bref coup de klaxon, derrière, la fait sursauter. Elle accélère pour se ranger sur le côté. L'autre la double. Elle coupe le moteur.

Tout est calme.

Le ciel s'est dégagé. La lune est là, qui éclaire une nappe de brouillard sur le lac, on dirait le voile d'une mariée dans la lumière bleue de la nuit et la neige au-dessous, serait sa robe blanche. C'est beau, quand même. On vit dans l'une des plus belles régions de la terre et on trouve le moyen de ne pas être heureux. On a tout, pourtant : l'amour, la santé, une belle maison, presque une famille. Il suffirait de si peu. Pourquoi n'est-ce pas possible ?

Pourquoi les choses sont-elles si embrouillées ? On dirait une pelote de fils emmêlés, on se débat au milieu, plus on se débat plus les nœuds se resserrent et plus on s'entortille, jusqu'à s'étrangler peut-être.

Parler ?

Pour dire quoi ? Pas tout, bien sûr – ce serait pire – mais parler un peu quand même.

Libérer la parole, comme on dit. On ouvre la cage, les mots s'envolent, et alors ? Quel intérêt si c'est pour qu'ils aillent s'enfermer dans d'autres têtes ? Ils vont en faire quoi, des mots, les gens ? Des conseils idiots, des ragots, de la bouillie dont il naîtra d'autres mensonges et de nouvelles souffrances. Tout ça pour faire grossir la pelote et c'est tout. Il ne faut pas se leurrer, personne ne comprendra et à trop vouloir s'expliquer on ne fait, bien souvent, qu'alimenter les médisances. Méfie-toi, méfie-toi, à chaque parole prononcée il y a des conséquences et on ne peut dédire ce qui a été dit. Même si sur le coup ça soulage, de parler, mieux vaut souvent se taire.

Martine soupire. Elle a toujours les deux mains posées sur le volant, une grosse larme coule sur sa joue. Toute cette histoire la dépasse et il n'y a personne, absolument personne qui puisse l'aider.

Le froid s'installe, Martine rallume le moteur et lentement redémarre pour reprendre la route. Elle a un petit appartement dans le village, elle y habite sans y vivre. Dedans, c'est fonctionnel.

À présent, Martine est assise dans sa cuisine. Elle s'est fait une tisane, elle a les deux mains autour de la tasse, elle reste là, elle cherche une solution.

Il n'y en a pas.

Dans sa chambre, Magali regarde sur sa table de nuit une photo de Juliette, sa petite fille, son bébé qui ne doit pas vivre ce qu'elle a vécu elle.

Dans la maison aux dahlias, Paul dort d'un sommeil artificiel mais au moins il ne pense plus, un peu de répit peut-être, avant que tout recommence.

C'est Jonas à présent qui veille. Toute l'après-midi, il a retranscrit l'enregistrement du matin et là, il se relit. Mais le récit se décolle du passé, se dédouble pour se mélanger au présent. Les images se superposent et se confondent. Paul jeune, Paul vieux, le père de Sybille et Sybille, Martine, Magali, Juliette et Jonas lui-même se croisent, s'entraperçoivent dans des couloirs où rôde, peut-être, un monstre, un lecteur, une petite fille, deux petites filles, trois petites filles qui tournent et puis s'en vont.

Jeux de miroirs : Paul est chef de service dans un hôpital parisien et de l'autre côté d'une pelouse, dans un bâtiment neuf, il y a une chambre toute blanche dans laquelle dort une jeune femme toute pâle. Il entre, elle se réveille, elle se redresse et sur sa chemise d'hôpital, elle porte son pull.

Ça le foudroie.

Dieu, qu'elle est belle. Un Greuze... Un Greuze malade, mais entourée de soins et d'amour, elle reprendrait du poids et des couleurs. Alors...

Alors, le corsage qui s'entrouvre, le tendre mamelon rose qui dépasse de la dentelle mousseuse, le sein gonflé de désir et sa main à lui qui se pose sur la peau palpitante pour en suivre le tendre contour.

Vertige...

Jonas tourne une page du manuscrit.

Avec la grâce d'un elfe, Sybille replie ses jambes contre elle et enserre ses genoux. Paul regarde ses pieds, les ongles de ses orteils sont comme des perles, ils le fascinent.

Image en palimpseste des petits pieds de Juliette que Paul retenait dans sa main quand, blottie sur ses genoux, elle l'écoutait lui lire Peau d'âne.

Une fille n'épouse pas son papa.

Sybille a des gestes d'une élégance infinie, ses mouvements sont ceux d'une danseuse fatiguée, elle ploie, elle soupire, du bout d'un doigt elle effleure l'oreiller et le tissu frémit sous la caresse. Paul voudrait la prendre dans ses bras pour l'emmener loin d'ici, il la porterait comme une princesse fragile et elle poserait sa tête dans le creux de son cou.

« C'était la seconde fois, disait Paul, que le destin me ramenait vers Sybille. Et là, j'étais libre : il n'y avait plus Brigitte entre moi et mon rêve.

Sybille n'était plus une enfant.

Même si elle resterait à jamais ma petite fille, ma petite puce comme l'appelait son père.

Son père...

Cet homme restait une énigme. Je savais juste qu'il vivait à Bruxelles, avait une nouvelle famille avec chat. C'était tout, c'était peu. Il y avait tant de questions que posaient l'image souffrante de Sybille, son mutisme, son regard lointain et les deux lettres – TS – encore et toujours répétées sur les registres d'entrée. Elle était retombée plusieurs fois depuis notre dernière rencontre.

Qui donc pouvait la tirer de cet enfer, qui d'autre sinon moi ?

Ce fut comme une révélation. Une évidence que je m'étonnais de n'avoir pas accepté plus tôt : tout me conduisait à elle, tout convergeait, et mon existence soudain prenait son véritable sens.

Cela me gonfla d'un bonheur ébloui, je me sentis investi d'une mission : j'étais l' élu et, cette fois-ci, je répondrais enfin présent.

Je me souviens que ce jour-là, je sortis de la chambre dans un état second. J'avais des ailes ; j'étais un chevalier en armure, un pourfendeur de démons et mon Graal c'était elle. J'étais Persée, elle Andromède, Roland, elle Angélique et dans mon élan je me voyais délivrer après elle tous les enfants du monde. Qu'elles étaient fades, à côté de la mienne, les vies de tous ceux qui n'aimaient pas Sybille – comment avais-je pu me contenter d'une Brigitte ? –, il me semblait qu'un Dieu clément venait de m'offrir l'avenir d'un héros.

Lorsqu'elle fût remise – cette fois-ci, j'évitais la maison de repos – j'allais la voir dans l'appartement sur les quais. Sa mère était là, toujours la même, tombée de la lune, maladroite mais attentive, pleine d'attentions décalées pour sa fille. Nous buvions du thé vert. Sybille buvait des quantités incroyables de thé vert, pelotonnée dans le vieux canapé. Bien souvent elle portait mon vieux pull sur une longue jupe. Bien souvent, sous mon vieux pull, elle n'avait rien. Je le devinais et cela me rendait fou.

Pas à pas, tasse après tasse, elle se détendait. Elle s'ouvrait doucement.

Au début, nous parlions de maths !

Nous nous retrouvions penchés sur des copies quadrillées, elle ramassait ses longs cheveux d'un côté de son cou et son profil se détachait sur l'écran de leur blondeur ; elle était concentrée sur une équation du second degré, se mordillait la lèvre, fronçait ses fins sourcils. Je respirais son odeur, un mélange de talc et de fleur, de primevère je crois. Un parfum d'enfance et, au fond, elle n'avait pas tellement changé depuis l'époque où elle était en sixième. J'étais d'une patience sans limites, je me contentai de la regarder, de me nourrir de son image, sans lui faire mal, sans la toucher. On ne touche pas les petites filles. »

Dixième jour

Lorsque Martine arriva ce matin-là, Paul vit tout de suite qu'elle avait retrouvé son air d'implosion imminente. L'accalmie touchait à sa fin, on était en sursis, l'ultimatum n'était pas loin. Martine s'approcha de Paul pour lui parler, mais le bruit d'une porte sur le palier la retint et déjà Jonas apparaissait en haut de l'escalier. Paul s'empressa de lui demander s'il était prêt à se mettre à l'ouvrage. Le ton était joyeux comme si l'ambiance était aux politesses, à la légèreté, et même Jonas semblait surpris par cet enthousiasme matinal.

Martine s'en retourna vers la cuisine.

Paul proposa à Jonas d'aller directement dans son bureau.

Commença une nouvelle séance de travail à l'ombre d'une jeune fille en fleurs. Paul se complaisait dans des souvenirs vaporeux : Sybille restait cloîtrée chez elle, on l'apprivoisait. C'était une biche. On lui parlait de choses et d'autres, elle aimait les dahlias, on lui en offrait.

Des dahlias, déjà...

Il l'amuse en racontant des histoires personnelles, des bêtises d'enfance et le temps passe, les heures s'ajoutent aux jours et les jours aux semaines. Paul erre sur la carte du tendre. Sybille ne parle jamais d'elle, mais elle adore qu'il évoque sa famille, elle ouvre de grands yeux lorsqu'il évoque ses sœurs, leurs amours, leurs chagrins, leurs succès. Elle veut tout savoir, elle pose des questions, sont-elles jolies, sont-elles mariées, ont-elles des enfants, sont-elles heureuses ?

Oui !

Elle se tait, elle les envie bien sûr.

Mais elle aussi, s'exclame Paul, elle aura des enfants, un mari et elle sera heureuse... Elle fait non de la tête et sourit tristement. Mais si, voyons ! Toujours non de la tête, le regard se voile, la nuque ploie, les épaules s'affaissent et elle se lève, légère, pour s'en aller.

« J'ai voulu la retenir : j'ai saisi son poignet, si fin, si froid ; elle s'est figée. Sans lâcher mon étreinte, je me suis dressé – j'étais assis sur le canapé –, et lui ai dit que je l'aimais, que je voulais la rendre heureuse. J'aurais dû voir la panique dans ses yeux, mais non, j'ai continué sur ma lancée : de vraies déclarations d'amour fou – la grande passion – et je l'ai prise dans mes bras. Elle s'est dégage d'un geste vif en me fixant avec désespoir – ou était-ce de l'horreur ? – et s'est enfuie du salon. J'ai entendu ses pas dans le couloir, elle courait, elle a claqué la porte de sa chambre et une montagne de cendre s'est déversée sur moi : le silence.

Anéanti.

J'aurais tout donné pour que s'effacent ces derniers instants, pour revenir à l'innocente complicité que j'avais si patiemment tissée, que je venais de déchirer. Comme un imbécile, comme une brute que j'étais.

Au bout du couloir, sa porte close.

Je n'étais pas rentré dans cette chambre depuis l'époque des leçons et je n'osai en approcher de crainte qu'en m'entendant elle ne me chasse pour toujours. Et ça, c'était la pire chose. Qu'elle me rejette, qu'elle ne veuille plus me voir, jamais : autant mourir.

Je réalisai à quel point ma vie s'était recentrée autour d'elle, dépendait d'elle, n'avait plus aucun sens hors d'elle, impression de ne pouvoir même exister sans elle. La fusion amoureuse, je n'étais pas le premier à en faire l'expérience et je ne serais pas le dernier à la décrire.

Alors je suis là, dans l'appartement vide – sa mère est sortie –, à fixer une porte fermée et tout mon avenir est en otage derrière. Si je m'en vais, je risque de tout perdre, mais si je reste, si j'entre dans cette chambre, je risque de savoir que j'ai déjà tout perdu. Jamais le couloir ne m'est apparu aussi long, aussi sombre, aussi nu, aussi hostile. J'avance, je suis devant la porte, je n'ai pas fait un bruit. Je frappe. Pas de réponse. Je recommence, une fois, deux fois, trois fois, puis j'ouvre doucement la porte.

Elle était debout dans le jour terne, elle regardait par la fenêtre. Je ne voyais d'elle que son dos, noyé dans mon vieux pull qu'elle portait justement ce jour-là.

Tant d'amour, tant d'amour.

Je n'osais ni bouger ni parler, j'attendais, je n'étais même pas certain qu'elle m'ait entendu.

Enfin, elle se retourna.

Elle pleurait.

Je me suis approché, elle m'a fait un geste de la main pour me tenir à distance. Un souffle à peine formé, des mots qui frissonnent, si bas qu'on les entend à peine mais c'est bien ça : elle ne mérite pas que je l'aime, elle ne mérite pas d'être aimée et elle murmure : « Je suis sale, je suis sale. »

Je fais encore un pas vers elle, elle s'écarte et se réfugie sur son lit.

Bien sûr que si, elle mérite d'être aimée, adorée même, mais elle fait non, non de la tête et pose son front sur ses genoux repliés, enserrés de ses bras. Je m'assieds – ou plutôt je pose une fesse – au pied du lit. Mon cœur bat trop vite. C'est peut-être une erreur mais tant pis, je parle : elle ne peut pas m'empêcher de l'aimer, je l'aimerais toujours, qu'elle le veuille ou non. Et même si elle me rejette, je serais là, derrière la porte, à attendre. Jusqu'à mon dernier jour.

Elle relève le front.

Son regard me bouleverse : un flot bleu d'espoir. Et puis à nouveau le voile de ses cheveux. Je m'approche. Je mets doucement ma main sur sa tête. Elle ne bouge pas. Je la caresse, je me rapproche encore, elle pleure toujours. Ma main s'enhardit, du dos de mes doigts j'effleure sa joue, je glisse sur sa nuque. Son épaule se loge dans ma paume.

Elle est dans mes bras.

Je la serre, je la serre fort contre moi, tout entière qui s'abandonne, un barrage se rompt, des sanglots mais aussi des mots balbutiés, je t'aime, je t'aime, ses lèvres gonflées de larmes, je voudrais l'absorber toute entière, mes mains s'affolent de rencontrer sa peau, les siennes se perdent dans mes cheveux, elle bascule la tête en arrière, une porte claque, celle de la cuisine, des pas dans couloir. Sa mère est rentrée.

Sybille se détache de moi et soudain elle est debout et s'enfuit à l'autre extrémité de la pièce, dans un angle. Ses deux mains en prière, elle me supplie de ne pas m'avancer et puis elle se retourne sur elle-même, dans le coin, comme une enfant punie. Sa voix étouffée me parvient, je l'entends : sale, sale.

L'air se fige autour de nous, il est épais, lourd, il rend les paroles impossibles, les mouvements impossibles, nous sommes englués dans un silence visqueux. Elle ne pleure plus, elle reste debout dans son coin, toute droite. Puis, lentement, elle commence à se cogner la tête contre le mur, un coup, deux coups, le troisième est très fort et je l'arrache à elle-même, je la force à cesser de se punir, ce n'est pas de sa faute si... Et elle hurle « tais-toi ! tais-toi ! »

Elle est toute raide, d'une pâleur extrême. Comme un automate elle retourne vers son lit, remonte sur elle l'édredon. « Je ne te ferai jamais de mal, lui dis-je. J'attendrai que tu sois prête, je prendrai tout mon temps, je donnerai tout mon temps. Je te le jure sur mon âme, je ne te ferai jamais de mal.

- Tu me le jures ?

- Je te le jure. C'est un serment, le seul que je ne ferai jamais. Je m'y tiendrai toujours. »

Je restai là, immobile comme elle, il n'y avait plus de mots, nous nous regardions en silence.

C'était très doux, cela a duré longtemps.

Sa mère a fini par frapper à la porte et l'entrouvrir. Elle a passé la tête, prudente, pour savoir si tout allait bien. Ah ! vous-êtes là, Paul, excusez-moi.

Puis elle refermé la porte. Mais Sybille n'a pas voulu rester là, elle m'a pris par la main et nous sommes sortis de sa chambre pour aller dans la cuisine. Nous nous sommes fait du thé, nous nous sommes installés au salon.

Dès lors nous prîmes des habitudes qui devinrent assez vite, une vie à trois.

La mère restait toujours aussi décalée, maladroite. Par exemple, elle arrivait avec de nouvelles boîtes de thé qu'elle allait chercher dans le quartier chinois ; elle s'asseyait et entreprenait de nous lire les notices – bien souvent mal traduites – pour nous informer de la provenance des feuilles, dates de cueillette, temps d'infusion, mode de dégustation. Sybille me jetait des regards impatients et amusés, nous étions encore plus complices qu'avant, c'était charmant. Ce qui était délicieux, c'était quand les soupirs, allusions, mimiques de la fille finissaient par atteindre le cerveau droit de la mère : alors, elle prenait vaguement conscience qu'elle était de trop, on pouvait deviner ses neurones paniqués chercher péniblement quoi dire ou faire, en l'occurrence elle se levait comme une quille et disait je vous laisse travailler. Comme si nous travaillions ! Puis elle partait. Puis elle revenait juste pour nous dire qu'elle partait et qu'elle ne rentrerait pas avant un certain temps. Sous-entendu, je vous laisse tranquilles. Elle s'en allait, revenait encore parce qu'un certain temps, c'était vague. Alors elle nous regardait avec des yeux ronds et nous demandais combien de temps il nous fallait. Sybille disait en riant, mais pour quoi faire, maman ? Une fois, c'était un jeudi soir – je m'en souviens très bien –, elle était partie sur cette phrase merveilleuse : bon, alors je reviendrai demain.

La pauvre, je me suis toujours demandé où elle allait, lorsqu'elle nous laissait ainsi seuls. Elle devait marcher dans Paris, attendre dans un café, aller au cinéma.

C'est dans ce contexte, à la condition que je n'aborde pas certains sujets et que je tiens mes distances, que je pus devenir... quoi ? L'amoureux de Sybille ? Son chevalier servant ? Son fiancé ? Son ami, son frère. Son sauveur, comme elle disait ? J'étais le transi, le grand patient et elle, elle était ma promise.

Je crois que ce furent les meilleurs moments de ma vie.»

Il y eut un silence, et puis sans préavis Paul éteignit le dictaphone, d'un geste sec, presque violent, comme s'il eût été en colère et sans doute l'était-il car c'est avec une ironie mordante qu'il répéta ces derniers mots : les meilleurs moments de ma vie.

Jonas restait en suspens.

Ça allait sortir peut-être – des reproches, des aveux – mais non, Paul restait muet. Les coudes sur son bureau, il prenait ses tempes entre ses paumes, les doigts dans la broussaille de ses cheveux blancs, comme pour contenir à l'intérieur de son crâne des pensées tumultueuses, les calmer dans un profond soupir. La mer pourtant restait agitée et le regard de Paul, sombre. Jonas était démuni devant cette souffrance dont il mesurait de plus en plus l'ampleur. Une torture intérieure enracinée profond dans le passé : un appartement sur les quais, une jeune femme fragile comme une porcelaine fêlée, un amoureux plein d'espoir et une ombre qui plane, insaisissable et menaçante, l'ombre du père.

« La mère, reprit soudain Paul et son ton était fiévreux, n'a jamais suspecté son ex-mari. Mais la détresse de Sybille, son refus d'être touchée, son silence obstiné, ses aveux en creux, ne laissait pas de place au doute. Pour moi, en tout cas, c'était devenu clair. Comme Sybille me l'avait ordonné et comme je lui avais promis, j'acceptai de n'en pas dire un mot. Mais je savais, ou du moins, croyais savoir.

J'attendais qu'elle soit prête. J'ai attendu longtemps.

Toute ma vie.

Et tandis que j'attendais, je me disais : je la maintiens, je l'aide, elle va mieux, elle va presque bien. Presque, mais jamais complètement. Impossible d'aborder le sujet – si j'essayais, elle rechutait immédiatement, la plaie était toujours à vif. Par ailleurs elle pouvait avoir l'air si heureuse, pour peu qu'aucune contrariété ne vienne la perturber. Il me suffisait pour cela de l'entourer d'un amour attentif, inconditionnel et surtout léger, terriblement léger.

Un amour qui ne devait pas s'incarner. »

Paul, sur cette dernière phrase, regarda Jonas – avait-il saisi ? – et Jonas regardait Paul – qu’avait-il voulu dire ? Sybille, bien sûr, était trop fragile pour devenir mère. Mais Paul parlait-il seulement de maternité ? Le dictaphone ne tournait plus, il n’était plus question d’écriture ; le livre n’était qu’un prétexte, jamais Jonas n’en avait eu autant la certitude. Alors c’était quoi, l’idée ?

Paul n’a jamais pu toucher sa femme, c’est ça ?

Tous ces efforts pour revenir sur la genèse d’une frustration, écrire des pages et des pages inutiles, mais quel est l’intérêt se demande Jonas, et pourquoi suis-je ici, je ne suis pas psychanalyste. Ni sorcier. Va-t-on rester coincé longtemps dans ce passé nauséux plein de mystères qui ne disent pas leurs noms ? Il parle, Paul, il parle, peut-être pour faire revivre cette femme qui lui a toujours échappée et à la fin c’est le lac qui l’a eue. Qu’espère-t-il ? Pouvoir lui faire l’amour entre les lignes, jouissance posthume : il fournit les souvenirs et je me charge d’en faire de la chaire à fantasmes, rédempteur supposé d’une vieille petite fille morte.

Jonas attendait. Paul avait baissé les yeux, il regardait ses mains dans une immobilité inquiétante. Tout à coup, d’un geste aussi imprévu que furieux, il balaya du revers de son bras une pile de livres, lesquels entraînèrent la lampe qui tomba à grand fracas sur le sol.

Jonas se leva de sa chaise. Madame Loiseau entra.

Écoutez-elle derrière la porte ? Toujours est-il qu’elle se tenait là, effarée. Paul pour sa part, la regardait comme si elle appartenait à un autre monde, ou à un autre temps et il y eut un blanc. Chacun, brutalement arrêté dans son élan se tenait suspendu dans un étonnement partagé, mais sans doute pas pour les mêmes raisons.

Tous se taisaient, tendus, jusqu’à ce que Paul s’affale sur sa chaise comme quelqu’un qui se rend. Mais à Martine qui s’approchait, il fit signe de rester loin et même de reculer, et même de s’en aller, Jonas aussi, allez-vous-en, laissez-moi seul, je vous en prie, laissez-moi seul.

Jonas hésitait. Ce fut Martine qui le prit par le coude et ils sortirent.

« Fermez la porte », dit Paul d’une voix sourde.

Dans l’entrée, Martine et Jonas se regardèrent. C’était un de ces moments étranges, en équilibre entre un avant et un après : ça tanguait, ça hésitait, et puis ça bascule. « Venez, dit Martine. »

Lorsqu’ils entrèrent dans la cuisine, elle lui fit signe de s’asseoir et alla chercher la cafetière et deux tasses.

C’est l’histoire d’une jeune infirmière parisienne qui, un jour, est contactée par un médecin dont l’épouse est dépressive. « À l’époque, disait Martine, ils habitaient Paris. Moi, j’étais infirmière. Je m’apprêtais à exercer en libéral. Nous nous connaissions de vue, Paul et moi, nous étions dans le même hôpital. Lorsqu’il m’a demandé de suivre son épouse pendant qu’il s’absentait pour un colloque, j’ai accepté. Il m’a fait venir dans un grand appartement sur les quais, c’était un peu sombre, mais très beau. Tout était refait à neuf. Dans une chambre, il y avait une femme dans un lit. En la voyant, allongée sur les draps blancs avec ses cheveux tout autour d’elle, j’ai pensé à une princesse endormie. Elle était très mince et très belle. Son mari a posé un doigt sur ses lèvres, chut, elle dort, et nous sommes sortis de la pièce. Je ne comprenais pas très bien ce qu’il attendait de moi, quels soins j’étais supposée lui donner.

En fait, il voulait que je la surveille.

Vous imaginez ?

Cet homme si séduisant, si gentil, cet appartement magnifique et une femme d’une beauté incroyable qui voulait mourir. Car il me l’avait dit, elle était suicidaire. De temps en temps, pas tout le temps. Au début, j’ai cru que c’était une histoire d’enfants, qu’elle en avait perdu un, mais j’ai très vite compris que non, ce n’était pas cela. Il n’y avait pas de place ni dans sa tête ni dans son corps pour un enfant.

L’enfant, c’était elle.

Une enfant qu’on ne devait pas contrarier.

Il craignait par exemple que Sybille ne se sente surveillée, qu’elle prenne mal ma présence. Alors il m’a demandé de me faire passer pour une nouvelle femme de ménage. Cela devait durer quinze jours, j’ai dit oui, à condition de ne pas vraiment faire le ménage. J’étais logée sur place, au sixième. Le soir, je devais vérifier qu’elle était endormie – assommée – avant de gagner mon studio.

Au moment de partir pour son colloque, il m’a pris les deux mains en me remerciant : il me faisait confiance, j’étais la bonne personne – il le sentait – j’étais formidable, j’étais une vraie professionnelle doublée d’une femme de cœur.

On n’attrape pas les mouches avec du vinaigre...

Lorsqu’il est revenu, il m’a demandé de rester encore un peu. Une semaine de plus, puis deux, puis trois... »

Martine était donc entrée dans la vie des Vincent bien avant leur arrivée en Suisse. Elle était parisienne, comme eux – et non pas de Genève comme le croyait l’aubergiste aux coucous. C’était il y a combien de temps, cette rencontre ? Trente ans, quarante ans ? Se pouvait-il que pendant tout ce temps elle soit restée à leur service ?

« J’ai accepté, reprenait-elle, pour lui. Il me payait très bien, extrêmement bien, mais je serais restée même pour le SMIC, même en dessous du SMIC, même pour rien. J’étais tombée amoureuse.

Je le suis toujours.

J’ai su me rendre indispensable, comme une sorte de gouvernante qui faisait tourner la maison. À l’origine je ne devais rester que quelques semaines et vous voyez, je suis toujours là. Fidèle au poste.

- Et Sybille, demanda Jonas, comment acceptait-elle votre présence ?

- Bien ! Je faisais tout le boulot à sa place, ça l’arrangeait ! Elle passait ses journées à traîner, à regarder la

télé, à faire des Sudoku ou à lire des magazines de déco. Elle était feignante. Mais surtout, elle était fausse. J'ai mis du temps à le comprendre car avec moi aussi, elle jouait sa comédie de femme blessée trop fragile pour affronter ce monde de brutes. Tu parles ! Quand il s'agissait de ses désirs, elle avait tout à fait les pieds sur terre, le sens pratique. Il lui fallait telle paire de chaussures, telle marque de lingerie – et pas des moins chères, je vous prie de le croire – telle crème, tel parfum, tel shampooing... Oh ! là là ! Ses cheveux, c'était quelque chose ! Elle faisait venir son coiffeur toutes les semaines.

Elle avait un véritable don pour instrumentaliser les autres.

Et surtout Paul

Lui, il l'adorait, elle était la prunelle de ses yeux. Je n'ai pas eu d'autre choix que de le seconder dans ses efforts pour la soigner, même si assez vite j'ai eu des doutes sur la réalité de sa maladie. Les tentatives de suicide étaient trop bien dosées pour être honnêtes. Et elle choisissait bien ses moments : toujours quand elle sentait qu'il respirait un peu trop bien en dehors d'elle. Elle supportait tout juste qu'il aille à l'hôpital dans la journée et lui faisait payer chacun de ses voyages à l'étranger. Elle lui menait une vie d'enfer. Pourtant, lorsqu'il la regardait, il voyait un ange. Ça me rendait folle. Mais je me taisais. Je le considérais comme un saint. Je me disais qu'un jour, peut-être, elle ne se raterait pas. Ou plus exactement raterait son ratage. Comme on dit : moins par moins, ça fait plus.

J'attendais.

Lorsqu'il a acheté la maison sur le lac, j'ai cru que j'allais tout lâcher. Madame était ravie, enchantée, enfin satisfaite, presque heureuse. Et lui, il rayonnait. Elle s'intéressait vraiment à la décoration. Le jardin, la cuisine, les tissus, les boiseries, les salles de bain, les meubles... rien n'était trop beau pour elle. S'il avait pu, il aurait mis le paradis à ses pieds. Moi, je le regardais qui dépensait son argent et son amour pour cette femme qui le manipulait, j'en étais sûre. Elle savait y faire, elle se montrait câline, toute douce, petit oiseau blessé blotti dans les coussins.

Et puis surtout elle l'aguichait.

Elle le rendait fou de désir. Pas difficile, elle était vraiment belle. C'était pitoyable. Il buvait ses caresses, et quelles caresses ! Pas des caresses qu'elle lui faisait à lui, des caresses qu'elle se faisait à elle ! Et il la dévorait des yeux.

Je ne sais pas jusqu'où ça allait, ce cirque, mais c'est comme ça que je suis devenue sa maîtresse.

Un soir, il s'est littéralement jeté sur moi en me suppliant de le laisser faire. Après, il a pleuré, il a pleuré. Il était sur moi, je lui caressais les cheveux. J'avais l'impression d'avoir un tout petit enfant entre mes bras.

Voilà, ajouta Martine après un long silence, il faut que vous sachiez cela aussi : elle s'est toujours refusée à lui, il n'a jamais fait l'amour avec elle. Jamais.

Comme il disait, cela aurait été un viol.

C'était un mariage blanc. »

Ainsi Jonas avait vu juste : Paul était resté jusqu'au bout l'amoureux transi, le grand prêtre d'une déesse intouchable. Mais ce qu'il n'avait pas deviné, c'était que Martine, à côté, faisant fonction de corps.

« Ça a été le début de notre relation, reprenait cette dernière. Nous étions tous doubles. Lui, qui continuait à vivre son enfer d'amour frustré mais couchait avec moi, moi qui devais faire semblant de m'attacher à elle comme à une grande malade, et elle qui jouait sa comédie érotico-suicidaire.

Et c'est devenu notre vie. J'étais à leur disposition, dans tous les sens du terme. Mais ma terreur, c'était qu'elle l'accepte enfin dans son lit. C'en aurait été fait de mon amour à moi et j'aurais pu aller me rhabiller.

Voilà.

Ça a duré des années.

Jusqu'à ce que je tombe enceinte.

J'en avais fait exprès. Ce n'était pas un accident. J'avais espéré que cet enfant allait faire basculer les choses, parce que de plus en plus nous étions proches, lui et moi, et elle, de moins en moins elle se souciait de lui. Elle passait le plus clair de son temps dans sa chambre, à roupiller. Je n'ai jamais vu une couleuvre pareille. Lorsqu'elle jugeait qu'il fallait retendre un peu la laisse, elle tirait un coup sur le collier, soit en lui faisant son numéro de charme, soit en se ratant une nouvelle fois : quelques comprimés, une bouteille de vin et le tour était joué.

Après de moi, il trouvait un peu de bonheur, et pas que dans mes bras.

Nous plantions des rhizomes, il m'appelait Martine, il me disait où est le sécateur, on finit ce massif et on va prendre un thé, des choses comme ça. C'est moi qui faisais les courses, on prévoyait ensemble les menus, il aimait cuisiner, moi aussi... S'il n'y avait pas eu cette goule au-dessus de nos têtes, nous aurions ressemblé à un vrai couple. Et moi, j'avais son enfant dans mon ventre, lui qui les aimait tant, les enfants.

Cela faisait beaucoup de cartes dans mon jeu.

Je le lui ai dit, que j'étais enceinte.

Nous venions de faire l'amour dans la remise, au fond du jardin, et vraiment, vraiment, vu comme ça c'était passé je pouvais croire qu'il commençait à m'aimer. Sinon quoi ? Qu'est-ce que ça voulait dire ?

Alors je lui ai dit : j'attends un bébé.

Il m'a regardé, je revois encore son regard, un regard... plat. Il m'a tout de suite parlé d'avortement. Il se relevait, il se rhabillait, son pantalon, sa chemise, ses chaussures – il portait des Sebago, je m'en souviens – il fermait sa ceinture et me parlait de clinique, de rendez-vous, de frais.

Moi, j'étais par terre, vraiment par terre. Toute nue.

Je lui ai dit, c'est trop tard et de toute façon je veux le garder, il m'a répondu il n'en est pas question.

Ce ton, qu'il a eu.

J'ai mesuré l'ampleur de mon erreur. Mais qu'étais-je moi, pauvre fille, par rapport à sa déesse, là-haut ? Une fille, précisément, tout juste bonne à soulager son bas-ventre lorsque l'autre lui mettait trop de pression, une commodité en somme.

Peut-être qu'elle m'a entendu crier, j'ai tout fait pour qu'elle m'entende. J'ai hurlé, et lui, lamentable, il me disait tais-toi, moins fort, moins fort, et il jetait des regards inquiets vers la maison. " Mais pauvre idiot, tu ne te rends pas compte qu'elle te manipule, c'est une folle, une perverse, ça l'amuse de t'exciter, et quand ce n'est pas à ce jeu-là qu'elle joue, c'est à l'autre, la grande scène de la mort qui ne tue pas. Ça ne t'a jamais étonné qu'elle se rate toujours ? Bien sûr ! La pauvre petite fille traumatisée, abusée, tu y crois vraiment, à ces mensonges ? Des mensonges, je te dis, des inventions de cinglée et toi le pédopsychiatre de mes deux, tu te fais balader ! Quand on dit que les cordonniers... "

Il m'a giflée.

Moi, moi qui l'aimais tant, moi qui portais son bébé dans mon ventre, moi qui lui sacrifiais ma vie, il m'a giflée. Il y avait de la panique dans ses yeux. Et pas seulement, il y avait aussi de la fureur.

J'étais debout, devant lui, toute nue. Lui, il se tenait en travers de la porte parce que j'avais menacé de sortir comme ça. Nous nous taisions. Je ne pleurai pas, j'étais au-delà des larmes. Lui, il était au-delà des mots. C'était comme un orgasme à l'envers. Puis je me suis mise à trembler. Il a eu des gestes, il m'a dit rhabille-toi, il ramassait ma robe, me tendait mes sous-vêtements, j'obéissais. La tension retombait. À la fin, nous étions redevenus deux adultes décents, mais la porte était toujours fermée.

Il y avait une sorte de coffre et un tabouret, il a pris le tabouret, m'a montré le coffre et m'a dit assieds-toi. Je me suis assise. J'étais vaincue. Ses paroles me parvenaient vaguement, il parlait d'elle, il parlait de lui, il parlait de moi. Je m'étais fait des illusions, c'était entièrement de sa faute. Il me demandait pardon, mais en revenait toujours à la même chose : l'avortement. Je faisais non de la tête.

Cet enfant, lui, ce n'était pas une illusion. '

Même si depuis le début je m'étais trompée sur tout, même si je savais à présent qu'il ne quitterait jamais sa femme, même s'il n'avait jamais eu pour moi le moindre amour et que nos étreintes n'étaient qu'un leurre. Au moins, cet enfant était réel.

Il m'a proposé de l'argent. J'ai refusé.

Mais pour en finir, j'ai menti. Je lui ai dit que j'allais retourner à Paris, retrouver mon métier, que j'allais prendre rendez-vous pour une IVG.

Voyez-vous, ça ne l'a même pas ébranlé. Tout ce que j'ai pu lire alors dans ses yeux, c'était du soulagement.

Du soulagement...

Parce que je n'allais pas perturber le fragile équilibre de sa femme. Moi, mon amour, mon enfant, notre enfant, on pesait zéro dans la balance, une plume. Même pas une poussière qu'on balaye d'un revers de main. Il n'y avait que l'autre qui comptait. Je ne pouvais rien contre elle. Cela nous dépassait, lui et moi.

Vous savez, il y a eu quelque chose, à la fin.

D'abord nous sommes ressortis de la remise, en bon ordre. Nous sommes allés directement dans son bureau pour mon salaire. Il m'a demandé si je voulais une lettre de recommandation... Après j'ai repris mes affaires et je suis allée directement vers ma voiture. Bien sûr, je n'allai pas là-haut faire mes adieux.

Juste avant de démarrer, j'ai levé les yeux vers sa fenêtre. Elle y était. Elle me regardait partir. J'étais trop loin pour voir son visage, mais encore aujourd'hui je suis certaine qu'elle souriait. »

« Souriait-elle ? »

La voix de Paul venait de l'entrée. Il apparut sur le seuil de la cuisine, il était pâle, semblait faible. Il vint s'asseoir à la table où Jonas et de Martine le regardaient sans rien dire.

Il y eut, comme on dit, un très long silence.

« Après le départ de Martine, dit enfin Paul, je suis monté dans la chambre de Sybille. Elle était absorbée dans un livre. Elle aimait rester dans son lit, elle y lisait, regardait beaucoup la télévision. Elle pouvait rester des jours entiers sans sortir. Lorsque je lui ai appris que Martine nous quittait, elle s'est montrée étonnée et peinée. Puis elle m'a dit qu'elle comprenait, qu'elle devait être une patronne insupportable, une plaie. Elle a dit ça, une plaie, en ajoutant que pour moi aussi, elle devait être une plaie. Qu'elle ferait mieux de disparaître.

J'avais l'habitude de ce genre de discours, mais ce jour-là elle est allée beaucoup plus loin.

C'est monté d'un coup. Elle a jeté son livre et s'est mise à se tordre les mains. On lit toujours ça, dans les romans : il ou elle se tordait les mains. C'est une expression, mais là, ce n'était pas une expression. Elle se tortait vraiment les mains, au point que j'ai eu peur qu'elle ne se casse un doigt. Je lui ai pris les poignets pour qu'elle se lâche, alors elle s'est mise à trembler en me suppliant. Elle disait je t'en supplie, je t'en supplie, aide-moi.

Elle voulait que je l'aide à mourir.

Toute seule, elle n'y arrivait pas, c'était trop dur.

J'étais désespéré. Je la prenais dans mes bras et elle continuait à me dire ça : tue-moi, par pitié, tue-moi qu'on en finisse. Elle délirait, elle s'accusait d'être folle, dangereuse...

C'étaient ses mots : folle, dangereuse. Et elle pleurait, elle pleurait en se blottissant contre moi, je la serrai, j'embrassai ses cheveux : je t'aime tant, tu es mon ange, ma toute petite, mon bébé.

Je prenais son pauvre visage entre mes mains. En cet instant, je me serai damné pour elle.

C'est alors que j'ai cru qu'elle riait.

Elle riait, ou bien était-ce une agonie de l'âme ? Mes mains étaient couvertes de ses larmes. Des larmes de quoi ? Qui peut analyser les larmes ? Je donnerais n'importe quoi pour savoir de quoi elles étaient faites, de sang, de sel ou bien d'acide. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elles me brûlent encore. »

Ainsi, Magali est la fille de Paul et donc Juliette sa petite-fille. Jonas regarde ce pauvre grand-père.

Le coin du feu, les histoires de fées, le chocolat chaud que Martine apporte sur un plateau avec un bon gâteau pour tous les deux. Mais derrière la douce image, une autre image, celle de Sybille, mouvante, troublante, équivoque comme ces photos en relief qui se modifient suivant l'angle de vue.

Paul a sacrifié Martine à Sybille, mais s'il s'était trompé ? Tout simplement trompé, mauvaise pioche, pas le bon choix et durant des années, il aurait persisté dans ce qui n'était, peut-être, qu'une erreur.

Difficile à admettre.

Avoir tout gâché, sa vie et celle de Martine, de Magali, de Juliette aussi peut-être, pour préserver une illusion : la petite fille, Sybille qui pleure ou bien qui rit.

Sybille, morte noyée dans le lac.

Parce que c'est ainsi qu'elle est morte, Sybille, noyée. Dans ce lac. Pas dans une mer déchaînée ni un torrent furieux, mais dans ce lac si calme où se mirent les montagnes, où les roseaux bercent leurs palmes et où des grèbes se font la cour. Est-ce là la fin, abrupte autant qu'absurde, d'une grande histoire d'amour ou bien est-ce autre chose ?

Tant de zones obscures.

Dans l'une d'entre elles – un trou d'ombre –, autrefois se logeaient une infirmière et sa fille. Bien cachées, ne sortez pas, vous existez à peine. Aujourd'hui, elles tentent de soulever le couvercle du silence.

Mais il est lourd et Paul, d'un pied encore, appuie dessus.

Il descend en lui-même pour retrouver un spectre flottant entre deux eaux, longs cheveux blancs et chair décomposée. Elle lui tend les bras, elle l'enserme, elle l'embrasse de ses lèvres putrides, des lambeaux de sa peau s'accrochent entre ses doigts amoureux et la vase au fond se referme sur eux deux.

Martine est repartie car elle doit s'occuper de Juliette, c'est mercredi.

Paul semble épuisé. Au point qu'après le déjeuner Jonas lui suggère de monter se reposer et il ajoute : « Je me demande si Martine n'a pas raison lorsqu'elle dit que cette histoire vous tue.

- Martine est mon ange gardien. Magali est ma fille, Juliette ma petite-fille... Mais ce que j'ignore, c'est qui était ma femme.
- Elle est morte, Paul.
- Justement, elle est morte et il faut que je sache *qui* est mort. C'est vital, vous comprenez, je ne peux pas continuer à vivre sans savoir. Je n'y arrive pas, même pour Martine, même pour Magali, même pour Juliette. J'ai essayé, mais je n'y arrive pas. Il faut que j'aille jusqu'au bout, Jonas, et vous allez m'aider. »

Ils sont dans le bureau, Jonas enclenche le dictaphone, c'est un calvaire qui continue. Onzième station, Paul est cloué sur la croix :

« Nous allions nous marier. Un matin, comme ça, sans prévenir, j'avais mis un genou à terre devant elle, en plein milieu de la rue, et la main sur le cœur je lui avais dit épouse-moi. Un vieux monsieur s'était arrêté : bravo jeune homme, c'est ainsi qu'il faut faire !

Elle avait ri, et elle avait dit oui.

Jours heureux, et dire que j'osais à peine l'effleurer.

Lorsque mes lèvres se posaient sur sa joue, dans son cou, parfois sur la douceur de ses lèvres, j'entrevois le paradis. Elle souriait lorsqu'une caresse timide s'attardait dans le creux de son bras, là où la peau est plus chaude ; je pouvais enserrer son poignet de mes doigts, l'attirer jusqu'à ma bouche, l'embrasser ; parfois sa taille ployait et je l'attirais à moi, son corps frémissait contre le mien puis elle se retirait, effarouchée, tremblante. Ce corps, je le devinais dans le secret des vêtements, seins menus, jambes qui se dessinaient dans le contre-jour, sous le voile léger d'une robe d'été.

Ses pieds nus posés sur ma cuisse et ma main dessus, nous lisions ensemble sur le canapé du salon.

J'ignorais jusqu'où mon désir d'elle pouvait aller, mais plus il grandissait et plus le retenir me semblait beau. L'attente devenait une jouissance inversée, volupté peut-être plus puissante, plus enivrante encore qu'une satisfaction triviale et immédiate. Douloureuses et addictives douceurs de l'anticipation.

Elle parlait de l'après, lorsque nous serions un couple.

Elle disait qu'elle voulait reprendre ses études, ce qu'elle n'a jamais fait.

Elle disait maman nous laisse l'appartement, elle veut partir dans le Sud, tu en penses quoi ? J'en pensais qu'il fallait faire des travaux, mais oui, pourquoi pas ?

Je n'osais pas y croire, à ce bonheur tout simple qui devenait tangible, à portée de main, évident. J'y aurais cru tout bonnement si, à chaque fois que je l'approchais, cherchais à l'embrasser, la prendre dans mes bras, elle ne se dérobaient d'un mouvement souple, une vraie anguille. Cela me rendait triste, quand même. Elle le voyait bien, revenait, et son regard me demandait pardon, me disait merci, me faisait tout oublier.

Nous allions nous marier...

Jamais je n'aurais pu imaginer quelle fête ce fut pour elle de préparer nos noces.

Pendant toute cette période, nous eûmes en apparence toutes les caractéristiques d'un jeune couple nageant dans le bonheur. Personne ne pouvait se douter des failles de la promesse. Ma famille, par exemple, savait juste que Sybille avait traversé une période difficile, fait une dépression peut-être, qu'elle était encore fragile... c'est tout. Elle avait fait la conquête de mes parents, mes frères et sœurs la trouvaient un peu évaporée, pas très causante. Mais très jolie, ça oui, très jolie. De la mère, ils disaient tous qu'elle était bizarre.

Et le père, il avait disparu ?

Oui, en quelque sorte.

Mais il réapparut.

Un caprice de Sybille. Jusque-là, elle avait dit qu'elle ne voulait pas le voir, ni de près ni de loin, qu'il ne serait pas invité, même pas prévenu. Et puis un mois avant, elle avait demandé qu'il vienne. Elle voulait entrer à l'église à son bras. Absolument. Sinon, ce n'était pas un vrai mariage.

On lui a téléphoné.

Il était surpris, semblait content, mais mitigé. Il a demandé si sa seconde épouse et ses enfants étaient invités eux aussi et Sybille a dit oui, bien sûr !

J'étais estomaqué, était-elle en train de guérir au point d'avoir tout pardonné ?

Une semaine avant le jour J, elle m'écrivit.

Lorsque je vis l'enveloppe, mon cœur s'arrêta de battre un instant – et je peux dire que ce n'est pas qu'une expression –, j'imaginais le pire. J'ouvris la lettre en tremblant.

C'était une lettre d'amour.

La plus belle lettre d'amour qu'un homme puisse recevoir : ses mots à elle, pour moi. Elle me disait me devoir tout, que l'idée de devenir ma femme la rendait folle de bonheur, mais que ce bonheur lui faisait encore peur. Elle me demandait de la laisser se préparer sans chercher à la voir : elle avait besoin de solitude, pendant quelques jours, les derniers de son passé.

C'était comme une mue, écrivait-elle, après, ce serait l'avenir.

Une semaine. Huit jours sans la contempler, l'entendre, la respirer, cela me parut interminable. C'était des dizaines d'heures, des centaines de minutes, des milliers de secondes dont chacune allait être éternelle.

Délicieux supplice que cette attente forcée, avec au bout le paradis. Plus le martyre était long, plus la récompense serait grande : une semaine, ce n'était presque pas assez. Le soir, j'allais rôder près de chez elle, je me mettais sous sa fenêtre pour voir la lumière qui s'allume puis s'éteint. Je l'imaginais qui essayait sa robe de mariée, elle portait des dessous blancs, des bas peut-être. Puis elle s'enveloppait de dentelles ou de tulle transparent, elle ajustait un corsage et en fermant les yeux je pouvais voir le renflement de ses seins nus dans l'échancrure.

Ses cheveux, seraient-ils attachés ? Le soir, qu'en ferais-je ? Devrais-je retirer une à une des épingles ? Devrais-je défaire un à un des boutons dans son dos, faire glisser la soie le long de ses épaules, et poser mon doigt, enfin, sur la peau palpitante de son ventre ? Et plus bas, plus bas, là où autrefois sa main avait guidé mon cœur, mon âme et tout mon avenir. »

Ça enregistre.

Les mots de Paul s'enchaînent : sonnent les cloches joyeuses, mais Jonas sait que ce mariage n'a pas été heureux. Pour que Martine s'y soit glissée, il fallait bien qu'il y eût une faille.

Quoi qu'il en soit, ding dong, la famille de Paul est sur son trente-et-un, ses sœurs surexcitées et la mère de Sybille, qui ne ressemble à rien avec une soucoupe volante sur la tête, s'agite inutilement.

Le père n'est pas encore arrivé.

Paul est en jaquette et Jonas n'a aucune peine à l'imaginer, nerveux, élégant, frétilant, un peu ridicule. Il est à l'aube de son rêve – ou sera-ce un cauchemar ? – et devant lui s'ouvre l'avenir, la belle carrière, l'épouse adorée qu'il conduira un jour dans la villa aux dahlias, avec ses canapés de chintz anglais. Ils s'y installent tous les deux et Sybille est heureuse. Paul l'a guérie de son passé. Elle va et vient dans les pièces claires, l'été avec des brassées de fleurs et l'hiver elle tire les rideaux sur leur intimité du soir. Elle lit au coin du feu, elle lui parle, elle sourit, elle coud peut-être. Il la regarde avec amour, elle est toujours si belle. Autour de ses yeux bleus, quelques rides sont apparues et la rendent encore plus touchante, surtout lorsqu'elle rit et maintenant elle rit souvent. Ils sont assis l'un à côté de l'autre, ils regardent les flammes. Il a passé son bras autour de ses épaules, elle se blottit contre lui et ils parlent de leur dernière sortie en ville. Ils sont allés au cinéma. La semaine prochaine, ils vont choisir un bijou pour fêter leurs trente ans de mariage.

Trente ans plus tôt, devant une église, on attendait la mariée.

Le père est arrivé !

Il a grossi, mais c'est bien le même homme, cet air à la fois bonasse et sûr de lui. Il est accompagné d'une femme courte sur pattes, boudinée dans un tailleur turquoise, provinciale. Deux filles trop grosses sont avec eux.

Et c'est cet homme, cet homme-là pense Jonas, qui va conduire Sybille à l'autel. Pour que ce soit un vrai mariage, n'est-ce pas, il faut que le papa remonte la nef au bras de sa fille toute en blanc. Et peu importe ce qu'il a fait, le papa, c'est du passé, fini, pardonné, oublié.

Car elle veut y croire, Sybille, qu'elle est sauvée et qu'elle sera heureuse. Elle s'abandonne à sa confiance en Paul qui sera pour elle l'inébranlable champion de l'amour inconditionnel, de la loyauté, de la patience – car elle est encore si fragile –, de la fidélité.

« Le père s'était approché de moi, disait Paul.

Nous étions dans un jardin, cocktail, petits-fours et champagne, les talons des dames s'enfonçaient dans l'herbe des pelouses. Sybille était accaparée par mes sœurs qui, traînant les deux Bruxelloises, avaient imaginé de faire des photos de filles.

Des serveurs passent entre les groupes avec les plateaux, il y a beaucoup de rires, beaucoup de joie. Des petits enfants courent entre les grandes personnes, les cousins se retrouvent, comment ça va, tu ne trouves pas que la mère de la mariée est bizarre ?

Le père m'a pris par le bras pour m'écarter de la foule – juste quelques pas – et je me suis laissé faire, bien que réticent, prêt à mordre.

Conversation apparemment normale entre un beau-père et son gendre, verres à la main. Juste quelques mots échangés peut-être ?

En fait, non. Pas d'échange, et rien de normal.

Parce que seul le père a parlé, et ce n'est pas normal, un père qui dit à son gendre, ce jour-là, précisément ce jour-là : "Vous êtes psychiatre, je suppose que vous savez *qui* vous épousez."

Il n'a rien ajouté, il m'a regardé droit dans les yeux, et il est parti.

Réellement, il est parti.

Le moment de sidération passé, j'ai voulu le retrouver mais il avait disparu. Volatilisé. J'ai fini par mettre la main sur ses filles belges qui m'ont confirmé qu'il n'était plus là, que leur mère avait une migraine et qu'il était rentré avec elle. Mais qu'elles, elles pouvaient rester.

.....

Je suppose que vous savez *qui* vous épousez.

Cette façon qu'il a eu d'appuyer sur le *qui*, comme si c'était un défi et je l'ai pris comme tel. Un défi, presque une provocation ; il ne m'est pas alors venu à l'esprit que c'était peut-être – peut-être – une mise en garde.

.....

Je tiens Sybille par la taille, elle est fatiguée, elle veut s'asseoir. Mes deux sœurs, hystériques comme toujours, ont fait des sketches. Il y a eu le dîner, nous avons dansé ensuite. Sybille a tenu aussi longtemps qu'elle a pu, comme un brave petit soldat. Je lui disais tu es épuisée, si tu veux, on s'en va. Et elle faisait non de la tête, ne voulait pas les décevoir. Qui ? Eux, les autres.

Et moi... j'attendais.

J'avais attendu si longtemps déjà.

Comment ne pas comprendre son état, lorsque le soir elle s'est écroulée sur le lit, presque évanouie et que j'ai eu peur un instant qu'elle ne le soit vraiment. C'était notre première nuit, j'en avais tant d'autres devant moi.

Mais savais-je avec *qui* ?

Savez-vous *qui* vous épousez ? »

Paul se leva d'un coup avec tant de violence qu'il en renversa son fauteuil : « Bien sûr que je savais qui j'épousais ! Un ange. Un ange blessé et je n'avais pas trop de toute mon existence pour soigner sa blessure. »

Plus rien, silence.

Paul se passe les mains dans les cheveux, il se calme, redresse sa chaise, se rassoit, s'excuse même.

« Est-ce justement cette blessure, reprend-il d'une voix sourde, qui a élevé entre elle et moi un mur ? Un rempart. À croire qu'elle se protégeait derrière et l'assaillant, c'était devenu moi. Parce que c'était bien moi qu'elle tenait au-dehors, interdiction d'entrer ; noli me tangere.

Qui habitait cette forteresse ?

Qui avais-je épousé... ?

Je le revois, le père. Un homme en apparence normal. La mère disait de lui qu'il était gentil – mais que pouvait-on attendre de cette femme aveugle et sourde à l'intériorité des êtres, à commencer par la sienne propre ? Un homme gentil, normal, divorcé de sa première épouse, remarié, père de nouveaux enfants. Sybille lui en veut et le rejette, quoi de plus naturel : elle est jalouse de l'autre famille, l'heureuse, celle où la mère n'est pas autiste et où les filles ne sont pas suicidaires.

D'ailleurs elles sont terriblement normales, elles aussi, les demi-sœurs.

Le père s'est reconstruit une nouvelle vie ailleurs. Sagesse ou lâcheté ? Avait-il fini par comprendre ce que je crains de deviner aujourd'hui, ou bien était-il le monstre que j'ai toujours cru qu'il était ?

Il faut que l'un des deux ait menti, ou bien le père ou bien la fille.

Si ce n'est pas le père, alors le monstre, c'est qui ? Qui n'a cessé d'alimenter d'hypothétiques soupçons, par des allusions, des attitudes, mais sans jamais rien formuler de précis ; qui m'a intoxiqué avec des non-dits encore plus accusateurs que des paroles, mais qui restaient, précisément, inexprimés ? Et moi, pédopsychiatre, je n'aurais rien vu, j'aurais tout gobé sans broncher ?

Non, ce n'est pas possible.

Le père, il faut que ce soit lui. Si ce n'est pas lui, c'est terrible, Jonas. Mais le pire, c'est que si c'est lui, c'est encore plus terrible...

J'ai tout donné à Sybille.

Tout à Sybille, rien à Martine et rien à Magali. Ou si peu. Martine, la seule qui ait vraiment été ma femme ; Magali, la seule qui certainement soit ma fille et qui m'a même donné une petite fille, une vraie. Et tout cela, je l'aurais sacrifié pour une femme qui était peut-être une folle, une manipulatrice, une perverse.

Ou pas.

C'est impossible de voir la vérité en face, quand on la voit trop tard. On peut tout juste la regarder de biais, et encore, quelques instants seulement et puis non, non, bien sûr que non. Ce n'est pas ça ! On ne peut pas s'être trompé à ce point, et surtout si longtemps ! Tellement longtemps qu'il n'y a presque plus rien à sauver. Tout est à jeter. Je n'ai fait que transmettre l'éternelle souffrance, à Martine, à Magali qui à son tour saccagera l'enfance de Juliette parce que j'ai massacré la sienne. Moi, le grand pédopsychiatre, quelle ironie !

Et dire qu'à l'origine, je voulais devenir ingénieur agronome...

Le premier de tous ces petits coquelicots bousillés, en fait, c'est moi. »

Il est tard, ils sont sortis du bureau.

Assis l'un en face de l'autre à la table de la cuisine – Martine leur a prévu un dîner froid –, ils mangent sans rien dire. Ce n'est pas un seul silence partagé, mais bien deux silences qui emplissent deux esprits de pensées différentes. Jonas n'est qu'attente, observation, tandis que Paul lutte contre ses émotions déferlantes. De la colère. Des doutes. Des regrets. De la honte et puis encore des doutes, et puis encore de la colère, et puis encore des regrets, de la honte...

Il se noie.

C'est Sybille qui avait choisi cette nappe en lin ciré. Les assiettes en faïence, les verres aussi, les couverts. Tout.

C'est beau.

Elle avait été si heureuse de décorer la maison. Elle lisait des catalogues, elle s'enthousiasmait de ses trouvailles qu'elle lui montrait, ravie, impatiente, confiante, tellement vulnérable.

Une petite fille à la merci des ogres.

Le lustre au plafond... Elle avait dit il faut quelque chose de très moderne pour atténuer l'ambiance campagnarde, et ils étaient allés ensemble à Bâle, dans des magasins de luminaires design.

« Pourquoi Bâle ? reprenait Paul après un instant de silence, je ne me souviens plus. Mais ce dont je me rappelle très bien, c'est d'une fontaine, place du théâtre. De drôles d'automates, dans un bassin, qui bougeaient dans tous les sens en répétant sans cesse les mêmes mouvements absurdes, arroser l'eau, reculer sur place... Image de l'acharnement à reproduire indéfiniment un geste grotesque, image de notre existence.

- Preuve que tout est cohérent, répondit Jonas.
- Cohérent ?
- Oui, vos automates marchent nécessairement selon les lois immuables de la mécanique.
- Mais ils démontrent que leur mouvement n'est motivé par rien, donc inepte.
- Ils démontrent très exactement l'inverse : leur mouvement est la conséquence directe de la volonté d'un artiste qui a voulu dénoncer l'absurdité du monde. Mais il n'a fait que nous prouver sa logique, au contraire. Car les croyances de cet artiste ont elles-mêmes été déterminées par son histoire, sa génétique, ses rencontres... et tout s'emboîte parfaitement, même si nous n'avons pas assez de hauteur de vue pour le voir.
- Vous le voyez, vous ?
- Lorsqu'il s'agit des autres, ça me semble parfois évident. Mais la plupart du temps quand il s'agit de moi, je ne comprends rien et j'agis aveuglément, comme tout le monde. »

Ils se turent.

Nous ne sommes que de petits bipèdes, errants dans l'enchaînement des causes et des effets, cette savane qui monte au-dessus de nos têtes. Il va falloir apprendre à sauter ou à marcher sur des échasses pour ne pas nous y perdre. Et si possible avant de périr dedans, pour y avoir mis le feu par ignorance et par bêtise.

Telles étaient les pensées silencieuses de Jonas.

Paul, lui, s'enfonçait dans les sables mouvants de sa propre culpabilité. À chaque pensée, à chaque souvenir il perdait pied davantage, soit qu'il songeât à Sybille qu'il trahissait par des soupçons insensés peut-être, soit qu'il songeât à Martine dont il avait, en tout état de cause, fait le malheur.

L'ambiance, autour de la table, devenait pesante.

Jonas finit par se lever en prenant les assiettes qu'il posa dans l'évier et se mit en devoir de les laver. Paul lui dit qu'il y avait une machine, Jonas répondit par une longue diatribe contre l'usage excessif des détergents et la surconsommation inutile d'électricité.

Bien sûr, cela n'avait rien à voir avec le drame de Paul.

Onzième jour

Magali s'était penchée au-dessus de la table, les deux mains à plat de chaque côté de son ordinateur. « Je n'accepte pas, disait-elle, je n'accepte pas cette situation. Il peut crever dans sa maudite maison : Juliette n'y mettra plus les pieds tant qu'elle n'y sera pas admise pour ce qu'elle est, c'est-à-dire sa petite-fille. »

Jonas était allé à l'hôtel Beaurivage.

C'était le lendemain matin et Paul n'ayant pas la force de travailler, Jonas, libre de son temps, était allé directement à l'hôtel. À la réception, il avait demandé Magali Loiseau ; elle était arrivée peu après, tout sourire, croyant avoir affaire à un client. Lorsqu'elle vit Jonas son sourire s'effaça, mais aucune trace de colère. Elle lui fit signe de la suivre.

« Je sais qui vous êtes, dit-elle en refermant la porte de son bureau, et si vous n'étiez pas venu c'est moi qui serais allée vous chercher : il faut qu'on en sorte, ça ne peut plus durer. Il nous fait attendre depuis trop longtemps et maintenant c'est cette histoire de livre. N'importe quoi ! Et d'abord de quoi ça parle ?

- De sa femme, de leur rencontre.
- Mais quand donc va-t-il enfin l'enterrer, cette folle. Même morte, elle parvient à nous nuire. À cause d'elle je n'ai pas eu le droit d'appeler mon père papa. Je t'aime bien, oui, oui, je t'aime bien, mais pour toi je suis Monsieur Vincent, le gentil docteur qui aide la fille de sa femme de ménage. »

Et c'est ainsi que Jonas découvrit la suite de l'histoire de Martine.

La Suisse est accueillante pour le personnel médical et elle retrouva son travail d'infirmière. Elle accoucha de Magali à Genève. Elle y serait peut-être restée si la petite n'avait montré, en grandissant, un grave problème de dyslexie. Poule cha te la peu dans une jaune petiteca dar guini : Poucet habite dans une petite maison pas plus grande qu'un nid.

D'où l'acte deux : ne t'en fais pas ma chérie, je connais un gentil monsieur qui va tout arranger. Et en effet, il fait des miracles, le bon docteur Vincent et pour faciliter les choses on s'installe à côté. Mieux encore, Martine recommence à travailler pour lui et le temps passe.

« Il me tapotait sur la tête, reprenait Magali, me regardait avec des yeux tristes. Je n'ai pas compris d'un seul coup : c'est venu petit à petit, au fil des jours. J'ai commencé sans doute à savoir sans savoir, et puis je me suis rendu compte à un moment que je savais que je savais... que c'était mon père.

Et nous nous sommes installés dans le non-dit.

C'était la règle entre nous trois. Parce qu'il y avait celle-là, au-dessus de nos têtes, que je considérais comme une sorte de divinité hostile qu'il ne fallait surtout pas énerver. »

Tout était en creux, implicite. Une espèce de danse du silence, les apparences devaient rester intactes : Monsieur Vincent et sa femme, d'un côté, madame Loiseau et sa fille de l'autre.

La fille, elle rasait les murs. La clandestinité lui était devenue une seconde nature. Une adolescente opalescente qu'on envoyait par la suite faire l'école hôtelière de Lausanne. Études payées par Monsieur Vincent, merci Monsieur Vincent.

Puis Magali est sortie de son école, diplômée, mûrie, et furieuse : c'était quoi, cette enfance qu'ils lui avaient faite, tous les deux ? Acte trois :

« J'ai dit à ma mère que j'allais tout raconter, intenter une action en recherche de paternité ; que je refusais de vivre plus longtemps dans ce mensonge. Elle était catastrophée, naturellement. Elle le défendait bec et ongles, mais en même temps elle me comprenait et pleurait toutes les larmes de son corps. Je la crucifiais, parce que lui et moi étions les deux grands amours de sa vie et qu'elle ne pouvait pas choisir entre nous, c'était impossible. Elle serait morte. Si je ne l'avais pas vue dans un tel état, folle de détresse, je crois que je n'aurais pas cédé.

J'ai cédé.

À la fois elle me remerciait et à la fois elle me demandait pardon, c'était pathétique, théâtral. Pourtant elle ne jouait absolument pas la comédie, nous étions bien dans une vraie tragédie, petite mais grande ; ce n'était pas Phèdre, ce n'était pas Anna Karénine, c'était juste Martine Loiseau qui avait dans la peau un bonhomme malheureux marié à une salope.

À salope, salope et demie : j'ai dit bon, d'accord, je me tais, mais il me paye un hôtel sur le lac.

Et il l'a fait !

Je n'ai jamais voulu le revoir, mais plus tard j'ai accepté que Juliette aille jouer, de temps en temps, dans la villa. Voilà, vous savez tout.

- Ou presque, et je vais être indiscret : qui est le père de Juliette ?
- Elle n'en a pas, je ne sais même pas qui c'est. J'ai tellement souffert de ne pas être reconnue par mon père, que j'ai préféré pour Juliette éradiquer le problème à la base : père inconnu. Au moins c'était clair pour tout le monde. Vous voyez, c'est à cause de mon père que ma fille n'en a pas.
- Vous devez le détester.

Curieusement, non. Au fond, c'est un brave homme. Un faible. S'il y a quelqu'un que j'ai haï – et que je hais encore – c'est sa femme. Avec ses airs d'ange, elle a fait de mon enfance un enfer. Comment est-ce qu'une seule personne peut être aussi nocive ? C'était comme grandir à côté d'un truc radioactif. Même si je ne la voyais pas, elle était là et ça suffisait à empoisonner l'air. Elle m'a pourri la vie pendant des années et des années, et ça sert à quoi qu'elle soit crevée ? À rien : ça continue. En fait, elle n'est pas morte : c'est un vampire. Il faudrait quoi ? De l'ail ? Rouvrir sa tombe et lui enfoncer un pieu

dans le cœur pour qu'elle lâche sa proie et que je puisse enfin avoir un père ? Mais non, elle continue de le sucer... à sa façon. Ne souriez pas, ce n'est pas drôle : rien de ce qui vient de cette sangsue n'est drôle. »

Le temps s'était radouci ; la neige avait fait place à une chose aqueuse qui tombait en gouttes sales. Jonas regardait par la fenêtre le spectacle désolant de l'eau partout, en rafales sur le lac, en longues traînées dégoulinantes sur les vitres. Flottement dans un interlude gris. Magali avait dû laisser Jonas pour recevoir les organisateurs d'un séminaire ; elle lui avait proposé de prendre quelque chose de chaud au salon avant de repartir. C'était gentil.

Il se tenait dans un petit canapé d'angle et on était venu lui servir un expresso fumant accompagné de viennoiseries.

Mais tandis qu'il buvait son café, une phrase de Magali creusait dans la tête de Jonas une galerie tordue : à quoi ça sert qu'elle soit crevée ?

... C'est une nuit de printemps ; il fait encore frais ; tout est calme.

Paul s'est endormi de bonne heure. Il n'entend pas Sybille qui trafique dans la salle de bains.

Elle maîtrise bien les dosages, Sybille, pour parvenir toujours se rater. Ses tentatives ne sont jamais mortelles.

Admettons.

Mais cette fois, le mélange avec l'alcool donne un résultat imprévu. C'est étrange, ça ne fait pas cet effet d'habitude : un sentiment bizarre de décalage, de déréalisation même. Sybille perd le contrôle, tout est mirage. Elle sort dans le jardin. Elle regarde ses mains : ses ongles lui parlent. L'herbe chante sous ses pieds, elle se met à danser. Elle tombe et reste ainsi, allongée sur le dos, les bras en croix. Elle regarde le ciel étoilé. Et puis, entre elle et l'infini, tout à coup, un visage : celui de Magali Loiseau.

Sybille sent qu'on la prend par les chevilles et qu'on la tire, ça la fait rire. Elle glisse sur l'herbe humide de rosée, tourne sa tête de droite et gauche, peut-être chantonne-t-elle. Le jardin est en pente. À un moment, on la lâche, on la pousse, elle roule sur le côté, se raccroche à quelque chose, c'est un arbre, non, une jambe qui se dégage, elle tombe et l'eau se referme sur elle. Peut-être cherche-t-elle à sortir, elle se redresse, mais un poids sur sa poitrine ou sur son dos appuie, appuie fort... elle est si faible.

Supposition.

Mais qui expliquerait bien des choses, à commencer par l'attitude ambivalente de Paul qui sait peut-être, ou bien il a des doutes. Que peut-il faire ?

Dénoncer Magali ?

Sa propre fille : impossible. Mais impossible aussi de faire comme si de rien était. Alors c'est l'enfer de l'impasse...

Ça se tient.

Mais ce n'est rien qu'une hypothèse.

Jonas a quitté l'hôtel et marche sous la pluie qui dégouline sur sa capuche, son dos, ses jambes. Le paysage est glauque et dilué et le fantôme d'un elfe blond erre dans les brumes du lac.

Paul est devant la roselière où l'on a retrouvé le corps de Sybille. Pluie grise, eaux grises, lumière grise, ambiance atone d'une heure entre chiens et loups et ils hurlent à la mort, les chiens, les loups, dans la tête de Paul.

L'herbe est mouillée, glissante, tentation de s'y laisser glisser, justement : une nouvelle noyade, ça distrairait les grèbes. Et ça éviterait d'autres explications.

Parce qu'il posera des questions, Jonas, et il va bien falloir lui répondre. Lui dire quoi ?

Qu'elle s'est suicidée ?

Vous voyez, finalement je ne suis pas arrivé à la sauver, ma petite fille : elle a fini par arriver à se tuer. Ne m'en veuillez pas si je vous ai un peu menti, ça m'a fait du bien. J'avais besoin de raconter à quelqu'un notre histoire, du début jusqu'à la fin, mais avec une fin que j'aurais inventée, une fin heureuse. Ils se marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup de dahlias.

Je n'ai même pas été capable de rêver jusqu'au bout. Il a fallu que tout déraile et que la boue remonte pour salir ce bonheur inventé que j'ai voulu lui offrir, comme un dernier bouquet. De fleurs artificielles.

Autant en finir.

C'est peut-être la seule façon honnête de conclure une vie qui ne l'a pas été. Une vie de mensonges qui ne s'avouent même pas. Conclure par la seule vérité à laquelle personne n'échappe, la mort, comme une sorte de rachat. Pratique, radical, rien à dire et surtout rien à ajouter. Il a rejoint sa bien-aimée, point final.

Mais Martine, et Magali, et Juliette ?

Ce serait lâche.

Hé ! oui, ce serait lâche : et alors ? Lâche, je l'ai toujours été de mon vivant, il y aurait une certaine logique à ce que je le sois en mourant.

Qu'elle semble froide.

Il faut être courageux pour être lâche ainsi. Peut-être y a-t-il des méthodes plus aisées : le suicide pour débutants. La noyade, c'est une performance de pro, surtout dans un lac glacial où il faut descendre pas à pas – il ne s'agit pas de se jeter d'un pont –, pour s'enfoncer dans l'eau vaseuse, les cuisses, la taille, le torse, le cou, ne pas nager. Laisser l'eau s'engouffrer dans la bouche, les narines, les poumons et avoir la force de ne pas remonter, alors qu'un coup de pied au fond et revient l'air, et puis le souffle, et les remords aussi.

Pauvre vieux, tu joues avec l'idée d'en finir, tu aimerais bien que ce soit terminé, mais regarde comme tu trembles. Ta vieille carcasse n'est pas d'accord, elle te tire en arrière. Elle pense au bon feu qui t'attend, à la soupe de Martine. Et si la nuit tu ne dors pas, au moins tes insomnies sont confortables. Draps de fil et couvertures de laine, Martine veille à ce que tu sois bien couché.

Mais non ! Je ne vais pas me tuer, je n'y songe qu'en rêve.

Inutile de faire cette tête, mon cher Jonas qui venez d'arriver et qui me regardez avec effroi. Rassurez-vous, je vais faire demi-tour et rentrer en votre compagnie. Vous me prenez le bras, ai-je l'air si mal en point ? Je n'avais jamais remarqué que la pente du jardin était si forte. La maison est loin et vous me soutenez, la pluie dégouline sur mon visage, mes cheveux sont trempés, je suis glacé. La porte d'entrée est ouverte, je vois le rectangle de lumière et Martine qui court vers nous, sans son manteau mais elle tient un parapluie qu'elle déploie au-dessus de ma tête tandis qu'elle me prend l'autre bras. Et j'avance entre eux deux. Sans leur force je n'y arriverais pas... Je me sens partir.

Le vieil homme dort.

Martine l'a bordé comme un enfant, Jonas a refermé les rideaux de la chambre, ils ont éteint les lumières, ils sont sortis. Sur le palier, ils n'ont rien dit. Elle est descendue en premier et Jonas, derrière elle, regardait le dos étroit de cette femme énigmatique, capable de tant d'abnégation, d'amour et de constance.

Ensemble, ils avaient ramené Paul à la maison, tremblant de froid et si faible que Jonas l'avait presque porté les derniers mètres. Pas un mot n'avait été prononcé ; il n'y avait eu que des gestes. Ceux de Martine, efficaces, professionnels, ceux de Jonas, quelque peu maladroits, qui avait fait du thé et préparé une bouillotte. En rentrant dans la chambre, il avait trouvé Paul déjà au lit, en pyjama, et Martine, très à son affaire, installait ses oreillers pour qu'il mange.

« Jonas, avait-elle dit, allez chercher une bouteille d'eau et un verre à la cuisine, mais d'abord du Doliprane dans l'armoire à pharmacie. » Elle savait être autoritaire, Martine.

La salle de bain. Son miroir, autrefois, reflétait le visage de Sybille – douce image.

Qui étiez-vous Madame ?

Des traces de votre passage ici-bas, il ne reste que des regards dévastés de haine ou de remords.

Quoi d'autre ?

Rien. Pas d'amis, pas d'enfants, pas de métier, il semble que vos jours aient été pleins d'ennui. Il y flotte une odeur de manque ; ça sent le vide. Auriez-vous, sans le vouloir, absorbé la vie de Paul tout entière, ou presque, ne lui laissant qu'en lisière une petite place clandestine, à l'ombre, où s'est caché l'amour de Martine, où ont poussé Magali puis Juliette ? Serait-ce cela, votre œuvre, votre contribution au monde : de la pure dévoration ?

À qui la faute ?

À votre père ? Il voudrait bien pouvoir le croire, ce pauvre Paul, et sauver ainsi un peu de sens. Car sans cela, sa vie entière en serait singulièrement dépourvue. Tant de choix, mauvais, depuis tant d'années perdues, et on insiste, et on s'enfonce, et on s'enferme et on se noie. Perseverare diabolicum...

Et toujours, Martine, la victime – sa victime – qui reste à ses côtés ; et là elle lui tend une tasse de thé, remonte son oreiller et glisse sous ses pieds la bouillotte bien chaude.

Deux femmes et Paul entre les deux, pris en tenaille, coincé dans cette existence de damné de l'amour. Parce que oui, pour lui, l'amour a bien été une damnation.

L'armoire à pharmacie est pleine. Les comprimés de Doliprane voisinent avec d'autres remèdes que Jonas ne connaît pas. Tout est propre, bien rangé : Martine règne. Jonas referme le placard dont le miroir fait justement apparaître cette dernière qui, debout dans l'encadrement de la porte, le fixe.

Quoi ?

Pourquoi ce regard étrange que Jonas a le temps de saisir avant qu'elle ne se reprenne et lui demande de remonter aussi de la cuisine, une serviette.

Glissement de terrain.

Les pensées de Jonas dérapent et, tandis qu'il descend l'escalier, songeur, le portrait de Martine en victime s'estompe pour laisser place à un autre visage, beaucoup moins fade, moins soumis, infiniment plus inquiétant. Cette expression qu'elle avait... comme si elle craignait qu'il n'ait compris, devant cette armoire pleine de médicaments, quelque chose.

Qu'aurait-il pu comprendre ?

Tout est possible, même ces idées auxquelles on ne veut pas croire, parce que non, quand même... pas ça ! Mais comment dit-on déjà ? La réalité souvent dépasse la fiction. Ce serait quoi alors ? Martine en patiente araignée qui dans l'ombre tisse sa toile, tend ses pièges, maîtresse du mari, maîtresse du temps, maîtresse des poisons.

Dans la cuisine Jonas pose sur un plateau une bouteille d'eau, un verre, une serviette : des gestes simples. Il remonte l'escalier. Martine va tendre à Paul le comprimé qu'il avalera d'un seul coup, puis elle va le laisser s'allonger et remonter sur lui les couvertures. Sollicitude ?

Sang-froid ?

Les yeux se fuient. Paul s'endort, Jonas referme les rideaux tandis que Martine éteint les lampes, reprend le plateau, le verre, la bouteille d'eau. Jonas regarde les objets qui sont muets : la vie est obscure, difficile à lire et nous sommes tous de grands dyslexiques, incapables d'en déchiffrer les signes qui s'accumulent sous nos yeux. On croit parfois comprendre, on saisit quelques bribes, une partie d'équation, mais il y a beaucoup trop d'inconnues pour nos pauvres cervelles apeurées et obtuses.

On ne sait plus quel moment de la journée c'est, le matin, l'après-midi, le soir. Il n'y a plus de repères dans ce temps mélangé.

Paul dort.

Jonas est dans sa chambre et il relit sans conviction les dernières pages du manuscrit : savez-vous qui vous épousez ?

On ne sait même pas qui on est, alors qui on épouse... Et cet homme – ce malheureux – se demande si sa femme n'était pas mythomane et perverse, alors qu'il se peut que sa maîtresse soit une pire encore.

Elle monte, Martine.

Jonas entend son pas dans l'escalier ; elle traverse le palier : elle va chez Paul. Il l'entend qui ouvre la porte ; il se lève, juste pour voir, et il attend.

La voilà qui ressort et passe devant Jonas sans un mot. Elle est dans l'escalier, il la suit. Ensemble ils se retrouvent dans la cuisine. Il n'a rien à y faire. Elle lui tourne le dos, se tient devant l'évier qu'elle remplit d'eau, pour quoi faire ? Une soupe : les légumes sont déjà sur la table. D'office, Jonas prend un épluche-légumes, il va aider, que peut-elle dire ? Rien, elle se tait et lave les carottes qu'il lui tend une à une, les pommes de terre, les poireaux. Ça dure longtemps.

Elle évite son regard. Il cherche le sien au contraire et finit par l'attraper au détour d'une casserole qu'il lui tend. Il ne lâche pas, ni la casserole ni les yeux de Martine qui s'écrouillent et c'est la même expression étrange qu'il a saisie tout à l'heure, dans la salle de bains.

Des yeux d'agonie. Il faut croire que le lac est partout et qu'ils sont tous en train d'y couler, Paul, Martine, Magali, Juliette aussi peut-être. Ils y tombent, les uns après les autres, comme des dominos.

Faux mouvement et la casserole atterrit sur le carrelage. Le vacarme remplit la pièce et Martine s'effondre en larmes. Elle pleure, elle pleure, elle pleure assise à table, la tête dans les bras. Jonas pose une main sur ses épaules toutes secouées de sanglots. Il s'assied à côté d'elle, mais que lui dire ?

Que leur dire à tous ces malheureux qui ont été s'enfermer dans des situations absurdes, intenable et il n'y a pas de porte de sortie. On les regarde et on les plaint, on les méprise un petit peu : c'est vrai, quoi, c'est quand même de leur faute – quelque part, comme on dit – s'ils n'ont pas su faire les bons choix. Nous on a su, nous on n'est pas si bête, et l'on se demande comment il a fait, le pauvre, la pauvre, pour être dans un tel pétrin. Mais – quelque part toujours – il l'a un peu mérité.

Quelque part, mais où ?

Nulle part. Personne ne mérite de souffrir : on souffre et puis c'est tout. Il n'y a pas de bons ou mauvais choix, il y a la vie qui est comme elle est et Jonas soupire parce qu'il sait bien que la sienne n'est ni pire qu'une autre, ni meilleure que celle de Paul ou de Martine.

Elle a cessé de pleurer, elle s'est redressée, elle regarde droit devant elle comme s'il y avait quelqu'un incrusté dans le mur – et peut-être est-ce le cas, qui ? Sybille ?

Jonas sursaute, il vient de comprendre.

L'armoire à pharmacie, le regard de Martine, Sybille qui s'est noyée dans le lac.

Martine a tourné la tête vers Jonas et ses yeux le supplient de parler en premier, juste pour libérer ses mots à elle, ceux qu'elle retient encore, qu'elle a au bord des lèvres et ça la brûle, elle n'en peut plus de les retenir.

« Ce n'était pas vraiment un accident, finit par dire Jonas, et doucement et elle fait non de la tête en répétant :

- Non, ce n'était pas vraiment un accident...
- Et ce n'était pas non plus un suicide, achève Jonas. »

Il fallut un long moment avant que Martine ne reprenne la parole, un murmure à peine audible, si faible que Jonas dût se pencher pour saisir une phrase qui menaçait de s'éteindre à tout instant, des mots tremblés, un souffle mourant : « À chaque fois nous étions un peu heureux, elle le sentait et elle préparait sa grande scène, l'alcool, les médicaments bien dosés et ensuite c'était l'hôpital, les fleurs, les chocolats, les excuses et les promesses, je ne le ferai plus, je t'aime Paul, je t'aime... tout le cinéma habituel et il s'y faisait toujours prendre.

- Mais la dernière fois a été différente, dit Jonas.
- J'avais bien compris, reprit Martine, qu'elle préparait son coup : elle avait caché du whisky dans sa chambre. J'ai rajouté des somnifères dedans. En principe, le mélange ne pouvait pas être mortel. Je voulais juste qu'elle se fasse un peu peur. Ce que je n'avais pas prévu, c'était la perte de contrôle. Elle est partie toute seule, en pleine nuit, vers le lac. Elle a glissé, elle s'est assommée en tombant et elle s'est noyée. Voilà. C'est de ma faute.
- Paul le sait
- Oui.
- Et Magali.
- Non. »

Martine est repartie. Il s'est passé cette chose étrange qu'elle et Jonas n'ont plus parlé, ensuite. Ils ont fini de préparer la soupe et Martine l'a laissée sur la table : il suffira de la réchauffer pour le dîner ; Paul en voudra certainement et il faudra lui apporter, c'est mieux qu'il reste au lit jusqu'à demain. Elle a préparé un plateau avec un bol, une cuillère, une serviette.

Avant de s'en aller, elle est montée voir Paul. Elle est restée avec lui une dizaine de minutes et puis elle est redescendue en silence. Jonas l'a entendue qui prenait ses affaires, ouvrait et refermait la porte d'entrée ; il y a eu vaguement le bruit de sa voiture et puis c'est tout.

Dehors, il neige à nouveau. La maison est silencieuse.

Jonas, dans le salon, pense ; l'homme pense. Il s'est fait du feu – c'est facile, finalement.

Qu'est-ce qu'ils se sont dit, là-haut ?

Sans doute ce qu'ils se disent, en boucle, depuis deux ans. Elle : je ne voulais pas qu'elle meure, lui : mais elle est morte à cause de toi ; elle : elle m'a volé ma vie, lui : tu n'avais pas le droit ; elle te manipulait ; tu l'as tuée ; tu dois me pardonner ; je ne peux pas ; fais-le pour Magali, pour Juliette ; je n'y arrive pas...

Des choses comme ça.

Ils sont piégés. L'un et l'autre, ils sont piégés dans cette histoire sans nom dont le centre, Sybille, est un trou noir. En fait, il avait raison, le père, de poser la question : savez-vous *qui* vous épousez ? Qui était-elle, la femme noyée dans le lac ? Qui était-elle, cette madame Vincent qui aimait décorer sa maison, choisissait des tissus de chintz et des luminaires design dans les magasins chics à Bâle. Qui était-elle, cette adolescente qui, sur une balancelle, se caressait la cuisse. Qui était-elle, la Petite Fille ?

Des pages et des pages, tout un livre, et à la fin, Paul ne sait toujours pas.

Toute une vie, et à la fin, il ne sait toujours pas.

Paul est dans son lit, il fixe l'ombre. Martine est venue le voir avant de partir, elle avait les yeux rouges. Elle venait de parler à Jonas.

Elle a avoué certaines choses, pas toutes. Pas toutes : elle sera donc loyale jusqu'au bout. Mais qu'a-t-il fait pour susciter un dévouement pareil, à part être égoïste et lâche ? À croire que c'est là le secret de certains attelages, l'un profite et l'autre se sacrifie. Un système solide, qui dure : depuis des siècles, c'est une affaire qui roule.

Pauvre Martine, elle voudrait tant voir le bout du tunnel. Mais ce n'est pas fini.

Peut-être même que tout cela n'est qu'un début.

Paul se lève et, pieds nus dans le noir, il se dirige vers la porte. Il sort. D'en haut il voit les reflets du feu dans le salon. Sans faire le moindre bruit, il traverse le palier et rentre dans la chambre de Jonas. Il se dirige à tâtons jusqu'au bureau : c'est là qu'il est, le dictaphone. Il le prend.

Jonas n'entend que le bruit régulier du feu qui crépite. La douce chaleur l'enveloppe.

C'est une histoire d'engrenage qui broie les gens et personne ne comprend rien. Pourtant, tout est assez logique, en fait. Sybille était tordue et elle a tordu Paul qui lui-même a tordu Martine et Martine a tordu Magali. Bientôt ce sera au tour de Juliette. Ils sont tous emboîtés les uns dans les autres, coincés dans le processus morbide de ces blessures en chaînes et d'ailleurs, il n'y a pas qu'eux. Ce n'est pas viral, c'est mécanique ; mais le résultat est le même, aussi dévastateur qu'une épidémie – quand ce n'est pas une pandémie – et ça fait des ravages. Mais on ne compte pas ces victimes-là. Bien souvent, on ne les voit même pas.

Pourquoi Sybille était-elle de travers ?

Il y a certainement une raison. On ne sait pas laquelle et d'ailleurs peu importe, car cette raison avait aussi une raison et ce n'est pas de remonter à l'infini qui peut aider. Alors c'est quoi ?

On devrait pourtant être capable, un jour, d'arrêter ces lignes de massacre avant que les petites filles ne se transforment en monstres.

Non ?

Cherche Jonas, cherche.

Autour de la cheminée, ça fait comme une poche de chaude lumière, le reste de la pièce est dans l'ombre. Légères, les flammes dansent au-dessus des braises. Il n'y a pas un bruit, que le souffle du feu et, de temps à autre, le claquement d'une étincelle. Jonas est bien. Peu à peu, allongé dans le canapé de Chintz anglais, il s'endort.

Martine regarde Kiki : il ne comprend rien à tout ça, lui. Il est en boule au pied du lit – c'est là qu'il se met quand elle se couche. La tête sur l'édredon, d'un œil, il la surveille. Il dresse une oreille parce qu'elle lui parle, qu'est-ce qu'elle dit ? Elle dit qu'il a de la chance d'être un petit chien, qu'elle voudrait bien être un petit chien comme lui. Tranquille, toujours content.

Il est toujours content, Kiki. Il ne comprend rien à tout ça.

Elle non plus, elle ne comprend rien, mais elle n'est pas contente. Elle n'est pas tranquille. Elle a mal, mal. Dieu qu'elle a mal et ça empire. Comme si elle ne pouvait presque plus respirer : là c'est dans sa tête qu'elle asphyxie, mais c'est pareil. Exactement pareil. Manque d'oxygène. En fait elle se noie dans quelque chose qui n'est pas de l'eau, mais c'est là, tout autour d'elle, dans l'air de ses pensées, des idées noires.

Kiki a rampé jusqu'à elle et a posé sa truffe sur sa main. Il ne fait jamais ça normalement, il sait qu'il n'a pas le droit de venir sur les draps. Là, Martine ne dit rien, elle le laisse faire. Il s'enhardit et s'approche encore, il se dresse et, ses pattes avant sur l'épaule de la maîtresse, il lui lèche la joue à petits coups de langue :

Ne t'en fais pas, je suis là, moi, je t'aime, moi, tu es ma maîtresse adorée, je t'aime, tu peux compter sur moi, je t'aime, je te remercie, je t'aime, je t'aime, je t'aime, ta peau a le goût du sel, je t'aime, il ne faut pas que tu pleures, je suis là, moi, regarde, je suis ton petit chien, ne pleures pas, je serai toujours là près de toi. Je t'aime tant.

L'amour d'un petit chien, ça compte, quand même. Parce que c'est grand.

Pourquoi est-ce que ça ne suffit pas ?

Le feu est éteint. Jonas s'est réveillé, quelle heure est-il ? La maison est plongée dans le noir et le silence. Dans la cuisine, il y a toujours le plateau avec le bol de soupe, la cuillère, la serviette.

Paul ?

Jonas se lève d'un bond et grimpe sans bruit l'escalier. Il entre tout doucement dans la chambre, s'approche du lit.

Paul dort. Son souffle est régulier. Sur la pointe des pieds, Jonas ressort et referme tout doucement la porte.

Dans sa chambre à lui, il y a de la lumière et c'est étrange car il éteint toujours avant de sortir. C'est une habitude qu'il tient de sa mère – ils n'étaient pas très riches – ne jamais partir en laissant une pièce allumée.

C'est là, posé en évidence sur l'oreiller.

Le dictaphone.

Jonas le prend, s'assied à son bureau, appuie sur le bouton et la voix de Paul s'élève dans le silence.

« C'est arrivé presque par hasard. La journée avait été normale, rien d'inquiétant. À un moment dans la nuit, j'ai entendu du bruit dans la salle de bains. On faisait couler de l'eau... et puis plus rien. Je me suis rendormi. Plus tard, il y a eu comme un éclat de rire. Cela venait de dehors, sous ma fenêtre, et je me suis levé.

Elle était là, sur la pelouse, dans la lumière pâle de l'aube. Il tombait une pluie fine.

Elle tournait sur elle-même en écartant les bras, la tête renversée vers le ciel.

J'ai enfilé à toute vitesse une veste et des chaussures. Le temps que je descende, elle n'était plus au même endroit. Elle courait vers le lac, ou plutôt elle titubait, tombait à genoux, se relevait, avec toujours ce même rire hystérique...

Je l'ai rattrapée à quelques mètres de l'eau.

Elle n'était plus elle-même, elle était folle.

Elle riait.

Elle riait en se tapant sur les cuisses et entre deux hoquets, elle me traitait de pauvre con, de pauvre mec, de marionnette, elle s'était bien amusée... elle disait ça, qu'elle s'était bien amusée avec moi. Depuis toujours, depuis qu'elle était petite. "... Et toi, abruti, tu gobais tout. Tu crois que je ne sais pas que tu couches avec l'autre ? Mais vas-y, baise là autant que tu veux, mais moi, tu ne m'auras jamais. Jamais. Je suis ta déesse immaculée, inculcée, je suis ta poupée de porcelaine, je suis ta petite fille. On ne touche pas à sa petite fille !

Un bon pédopsychiatre, ça ne touche pas aux petites filles.

Personne ne touche aux petites filles, et mon père, il ne touchait pas à sa petite fille, ce con. Pourtant, ce n'était pas faute de le tenter. Il n'a jamais craqué, mais il a fini par partir, par me lâcher, ce salaud.

Toi non, ah ! non, tu es resté. Jusqu'au bout..."

Et elle riait toujours, démente, ivrogne, méchante. Derrière elle, il y avait le lac.

Je l'ai poussée.

Je n'avais pas d'autre intention, à cet instant, que de la faire taire. Elle est tombée en arrière, dans l'eau. Non, elle ne s'est pas assommée, pas à ce moment-là. Au contraire, elle se redressait et moi je descendais déjà pour l'aider, j'avais les deux pieds dans la boue, je lui tendais la main. Elle avait des yeux incroyables. Je ne sais pas décrire leur expression. C'était entre l'incrédulité et la joie pure, comme si elle disait enfin, enfin tu oses !

Mais je n'attends que ça, vas-y, vas-y !

Et puis elle s'est mise à vomir et elle est retombée. En avant, cette fois.

C'est seulement à ce moment-là qu'elle s'est cognée.

Elle ne bougeait plus. Je me suis penché pour la tirer de là. En la retournant, j'ai vu qu'elle n'avait pas perdu conscience : elle me fixait, moqueuse, méprisante, tellement haineuse.

Je l'ai lâchée. Elle est retombée. Je me suis relevé. Elle s'enfonçait. J'ai reculé d'un pas. Elle gardait les yeux ouverts, je reculais toujours, sa tête était dans l'eau, sous l'eau, mais elle ne me quittait pas du regard. À un moment donné, il m'a semblé qu'elle me souriait, il m'a semblé que ses lèvres bougeaient. Il m'a semblé qu'elle me disait merci.

Ses cheveux flottaient comme des algues sales.

Je me souviens que la pluie faisait bruire les roseaux, je me souviens qu'il y avait un couple de grèbes qui me regardaient, paisibles, indifférents. C'est tout.

Je suis rentré.

J'étais vide. Un automate. Les derniers pas et je me suis assis sur une chaise, dans la cuisine.

C'est là qu'en arrivant Martine m'a trouvé. Assis sur une chaise dans la cuisine, en pyjama, avec ma veste et mes chaussures pleines de boue. Je lui ai dit elle est là-bas, dans l'eau, elle flotte. »

Et ensuite ?

Paul est assis dans la cuisine, les yeux ouverts et pourtant on dirait qu'il dort. Il ne bouge pas lorsque Martine entre et elle l'entend qui dit ça : elle est là-bas, dans l'eau, elle flotte.

Elle comprend qu'il s'est passé quelque chose avec Sybille – elle s'attendait à une hospitalisation – mais normalement Paul aurait dû lui parler d'urgences, de lavage d'estomac et là, il ne fait que répéter les mêmes mots : elle flotte, dans l'eau, elle flotte. Martine avise le pyjama humide, les chaussures boueuses : l'eau, c'est celle du lac.

Sybille, dans l'eau du lac.

Se pouvait-il qu'elle ait voulu se noyer ? Qu'elle se soit noyée, qu'elle soit morte.

Enfin !

Mais non, ce n'était pas possible, c'était trop beau et trop affreux. L'esprit de Martine s'emballait, elle s'asseyait près de Paul, lui prenait les mains – elles étaient glacées – elle les réchauffait entre les siennes en lui demandant quoi, qui est dans l'eau, où est Sybille ?

Il tourna la tête vers elle, comme s'il ne faisait que découvrir sa présence, et, écarquillant des yeux absents, presque étonnés, il répéta qu'elle était dans l'eau, qu'elle était morte, qu'il l'avait tuée.

Ses doigts entre ceux de Martine s'abandonnaient et tout son être exprimait l'attente de celui qui, démun, ne sait plus rien et s'en remet à l'autre. À Martine, en l'occurrence, qui se levait et il la suivait du regard tandis qu'elle faisait quelques pas dans la pièce, silencieuse et grave ; le bruit de ses talons sur le carrelage était assourdissant.

« Tu ne dis rien, demandait-il, inquiet. »

Et non, Martine ne disait rien. Alors il parlait, il racontait, le réveil, Sybille dehors en chemise de nuit, lui qui descendait dans le jardin, elle qui courait vers le lac, son rire de folle, ses paroles de haine, tant de fiel, tant de boue, la vase et les cheveux qui flottent, elle qui se noie et lui qui la regarde se noyer.

« C'est un meurtre. Il faut que j'aie me dénoncer. »

À ces mots, Martine se dressa comme un serpent : « Te dénoncer ? Mais tu es fou, tu n'as rien fait ! Regarde, il pleut, toutes les traces sont perdues. Que trouvera-t-on ? Le corps d'une suicidée. Qui ira penser autre chose ? Tu t'es dévoué à elle, ta vie entière. Que dira-t-on ? Qu'elle ne s'est pas ratée cette fois-ci. Et puis c'est tout. Je suis arrivée ce matin et j'ai trouvé la porte ouverte sur le jardin. Tu dormais encore, je suis montée te réveiller. Sybille n'était pas dans son lit et ensemble, nous l'avons cherchée. Dans la maison, dehors, jusqu'au lac où nous vu son corps qui flottait. Tu t'es évanoui. Moi, j'ai appelé les secours. Voilà ce qui s'est passé, exactement. Il n'y a pas d'autre version, il n'y en a jamais eu. »

Et Martine forçait Paul à se lever, elle lui couvrait les épaules d'un imper et, ensemble, ils sortaient sous la pluie. Elle répétait qu'elle venait d'arriver, que la porte sur le jardin était restée ouverte, qu'elle était montée le réveiller, que Sybille avait disparu et à présent ils la cherchaient partout l'appelaient, Sybille ! Sybille ! La pluie, toujours, Martine qui criait ce nom que le vent emportait, Paul aussi répétait derrière elle, tout bas d'abord, puis de plus en plus fort, jusqu'à hurler. Sybille !

Sybille !

Le corps avait dû dériver. Il n'était plus au même endroit et on ne voyait rien de la rive. Juste de l'eau, partout, celle qui tombe du ciel et celle du lac.

Tout est détrempé. Paul tremble de froid et de détresse. Martine le prend par le bras : « Rentrons, nous allons appeler la police. »

Il la suit comme un enfant.

Plus tard, elle lui jette des regards inquiets tandis que deux fonctionnaires le questionnent, mais il se tient à la bonne version. Ensuite il reste hébété, jusqu'à ce qu'enfin des gens reviennent parce qu'ils ont retrouvé le corps, dans la roselière. Alors il s'effondre.

C'est ce qu'il faut.

Le professeur Vincent vient de perdre sa femme.

Quelque part, dans un casier, il y a le cadavre blanc de Sybille avec une étiquette accrochée au gros orteil. Il attend. Quoi ? Qu'on vérifie les causes de la mort. Probablement un suicide ; ça reste à confirmer. On n'a relevé sur les lieux aucune trace de lutte, mais il faut dire que la rive est gorgée d'eau. Sur le corps non plus, pas de signe suspect, à part l'ecchymose sur le front qu'elle s'est faite en tombant.

Ailleurs, dans un dossier, des documents font état d'une dépression chronique et de tentatives répétées d'auto-empoisonnement par ingestion médicamenteuse. La noyade justifierait qu'on procède malgré tout à une autopsie, mais ça coûte cher. L'instruction suit son cours.

Devant la cheminée, Paul et Martine sont assis.

C'est elle qui a fait du feu, lui n'est capable de rien. Il est perdu dans son silence. Depuis qu'on a emporté Sybille sur un brancard, emballée dans une housse intégralement fermée, il n'a pas dit un mot.

C'est le soir à présent.

Magali est venue dans l'après-midi et il ne l'a même pas regardée. Il est resté prostré sur le canapé tout le temps, comme si rien ne pouvait l'atteindre dans cet ailleurs où il semble retranché et Martine sans cesse le surveille.

Au moins, il ne parle plus d'aller se dénoncer.

Tout va se jouer dans les heures qui viennent. Il faut passer ce cap, mais c'est faisable. Pourvu qu'il se taise. Au moins, l'autre goule n'est plus là pour leur nuire.

Ah ! Elle ne l'avait pas prévue, cette petite variante mortelle !

Ce qu'elle voulait, c'était le petit drame, le cinéma avec les pompiers, le brancard dans les couloirs, les soins, les fleurs et Paul qui est là : " Ma chérie qu'as-tu encore fait ? Tu sais bien que je t'aime, que je t'aimerai toujours."

Mais tu es morte, ma grande et c'est moi qu'il aime, maintenant !

Moi, Martine, sa femme, la seule. La mère de sa fille et bientôt notre petite fille jouera dans le jardin. Notre jardin.

Il faut juste que nous passions ce cap, le permis d'inhumer, les funérailles et ce sera la liberté.

Il n'y eut pas de poursuites, pas d'autopsie et l'affaire fut classée.

Sybille s'était suicidée et partout on plaignit beaucoup le pauvre Professeur Vincent qui, de fait, était dévasté. Il mit des mois à se remettre et on s'accorda à penser que madame Loiseau était pour beaucoup dans son retour à la santé.

Cela fit jaser.

Certains s'étonnaient qu'il ne l'épousât pas, qu'ils continuassent à vivre chacun de leur côté, mais d'autres prétendaient savoir que Paul voulait rester fidèle à son épouse décédée. Il fut même dit qu'il écrivait un livre à sa mémoire, qu'un grand auteur parisien était venu exprès pour l'y aider.

On dit de ces choses...

On souhaitait qu'il oublie le passé, ce bon docteur, on eût aimé le voir vieillir heureux et choyé par Martine, qui méritait bien ça, aussi, depuis le temps qu'elle lui était dévouée. Et d'aucuns d'ajouter qu'elle arrivait avec une famille toute faite ! Que demander de plus ? Qu'est-ce qu'il attendait donc, cet homme, pour tout le monde soit content, y compris lui ?

Deux ans qu'elle était morte, sa femme ! C'était une belle femme, on ne peut pas dire le contraire, mais il faut avouer qu'elle n'était pas très gaie. Ni sympathique d'ailleurs. Hautaine. Ne se mélangeait pas. Malade, au demeurant. Des nerfs, paraît-il. À ce qu'on dit, elle n'en était pas à première tentative. La pauvre...

Douzième jour

Le cimetière du village est au-dessus des vignes, la vue sur le lac est splendide. C'est là qu'elle est. Une tombe toute simple, un nom gravé, deux dates.

Ici prend fin l'histoire de la petite fille.

Le soleil a chauffé la pierre, la pluie l'a ravinée, les feuilles l'ont recouverte, aussi la neige et puis de temps à autre, Paul vient y poser des fleurs.

Des dahlias.

Il reste là longtemps, debout, silencieux. On pourrait croire qu'il se recueille, qu'il prie. Non, il interroge l'absence. Il ne sait toujours pas. Il aurait fallu écrire en épitaphe : à mon énigmatique épouse, souffrances éternelles.

« Car elle me tourmente encore, dit Paul, elle ne m'a pas lâché. Il n'est pas un instant où je ne pense à elle et où je me demande qui j'ai aimé et qui j'ai tué, car pour moi, je l'ai tuée. Tantôt je la revois souriante et lumineuse dans sa robe de mariée, tantôt ce sont ses derniers mots de haine, son rire de folle qui me reviennent à la mémoire et je me dis que oui, Martine m'a sauvé de ses griffes, que j'ai été manipulé par la pire des perverses. Moi, le grand psychiatre... quelle ironie. »

Ils marchaient tous les deux, Jonas et Paul, dans les allées enneigées du cimetière.

Le temps avait changé, le ciel était d'un bleu intense. Paul avait dit venez, allons sur sa tombe. Le lac scintillait, en contre bas, dans l'air limpide. Ils s'accoudèrent au muret de pierre pour regarder le paysage.

« Je ne saurais jamais la vérité, reprit Paul. En écrivant ce livre, j'espérais que le passé allait répondre à mes questions et il n'a fait qu'en poser d'autres.

- Je ne comprends pas, dit Jonas, vous connaissez la vérité puisqu'elle a tout avoué cette nuit-là, juste avant de mourir.
- Je ne sais rien. Elle n'était pas elle-même. Elle a pu dire n'importe quoi sous l'effet du mélange des somnifères et de l'alcool. Tout est équivoque, même sa mort. Son dernier sourire me poursuit. Lorsque je revois la scène – et c'est souvent croyez-moi – parfois ce sourire est cynique et parfois, au contraire il est reconnaissant.
- Dans un cas comme dans l'autre, sa mort était une solution.
- La mort n'est jamais, et ne doit jamais être, une solution. C'est une défaite.
- Comme si notre vie était un combat !
- Ce n'en est pas un ?
- Si, mais seulement contre notre ignorance.
- Sans ce cas aussi j'ai perdu : je ne sais toujours pas qui elle était.
- Qui ? Qui ? n'est peut-être pas la bonne question. Peut-être que la bonne question, la seule bonne question que vous avez le devoir de répondre, c'est pourquoi ? Pourquoi moi, un homme intelligent, formé à la psychiatrie de surcroît – pas un dentiste ou un informaticien : un psychiatre ! – je me suis épris d'une femme gravement dérangée et l'ai laissée consciencieusement me gâcher l'existence. Pourquoi est-ce que je me suis acharné à la guérir elle, alors que le malade, manifestement, c'est moi.
- Moi ?
- Oui, vous. Malade de curiosité, malade de culpabilité et le piège se referme : il y a d'un côté une obsession sexuelle et de l'autre, sans doute, cette vieille obligation d'être le sauveur, le Prince Charmant. Les hommes aussi subissent les injonctions sous-jacentes de la société judéo-chrétienne. Alors que passe une belle jeune fille en détresse avec juste ce qu'il faut de mystère, une touche d'érotisme, on plonge... Et on appelle amour ce qui n'est en fait qu'un mélange de masochisme, d'orgueil, d'entêtement et, pardonnez-moi, de bêtise. »

Paul ne répondait pas.

Accoudé au muret, il regardait les montagnes blanches découpées dans le ciel sans nuages, l'air était pur, le froid sec. Il resta ainsi plusieurs minutes – Jonas attendait –, puis il se redressa et retira ses gants pour sortir de la poche intérieure de son manteau, son portefeuille. Il en tira un papier plié en quatre qu'il tendit à Jonas.

C'était une lettre.

Elle avait dû être pliée, dépliée, repliée des dizaines de fois, car la feuille était fragile. Il y avait des traces de larmes sur les mots, une écriture de femme, celle de Sybille bien sûr.

C'était arrivé au courrier le lendemain du drame, disait Paul. Sybille l'avait posté juste avant. Bien calculé peut-être et, ironie du sort, c'est grâce à cette lettre qu'il n'y avait pas eu d'enquête, ni d'autopsie.

Jonas lisait :

« Mon amour...

Mon amour, je souffre trop de te gâcher la vie. Martine te mérite tellement plus que moi, elle est normale, elle, elle t'a même donné une fille. Tu vois, je le sais. Je l'ai toujours su, mais, égoïste que je suis, je me suis tue. J'avais si peur de te perdre, toi qui étais le seul à nous comprendre, moi et mon malheur. Alors j'ai caché mes larmes, ma jalousie, car je te t'excusais. Tout était de ma faute. C'était déjà un miracle que tu m'aies gardé avec toi. Aujourd'hui, j'ai trouvé la force de te libérer enfin de ton calvaire, je ne veux plus être ta croix.

Je ne te demande qu'une seule chose : essaye enfin d'être heureux, tu le mérites. Tu le mérites tant.

Peut-être me pardonneras-tu toutes ces années perdues – je te connais, tu me pardonneras –, mais moi, vois-tu, je ne me pardonne pas d'avoir été ta mauvaise chance. Même si je t'ai aimé, et que je t'aime encore, je t'aime tant, mon amour. Ne m'oublie pas...

Ta petite fille, Sybille. »

Jonas avait rendu la lettre. Paul la gardait entre ses doigts qui tremblaient un peu, l'âge, le froid, l'émotion, et le papier tremblait avec elles. En face d'eux, il y avait les montagnes et le lac. C'était immense, c'était calme. Les deux hommes se taisaient, les yeux perdus dans toute cette beauté blanche et bleue, petits hommes, petits hommes.

Juste un minuscule soupir, un embryon de rire, des mains – vieilles mains – qui bougent, gestes lents : la lettre se déchire. Une fois, deux fois, à la troisième des morceaux s'envolent, il ne reste entre les doigts de Paul qu'un bout de papier blanc avec quelques lettres : Ta petite fi...

Et Paul ouvre la main.

Épilogue

Paul mourut huit ans plus tard et la rubrique nécrologique du Figaro annonça que Madame Martine Vincent, son épouse, madame Magali Loiseau, sa fille et Juliette, sa petite-fille, avaient le regret d'annoncer le décès du Docteur Paul Vincent, chevalier de la Légion d'honneur, ancien interne des hôpitaux de Paris, professeur au CHU de ...

Il s'est éteint dans sa quatre-vingt-sixième année, entouré de l'affection des siens, dans sa maison au bord du lac Léman.

Jonas alla à l'enterrement.

Il retrouva madame Loiseau vieillie, Magali avait pris du poids et Juliette à présent était adolescente. Jonas s'attendait à plus d'émotion, pendant la messe.

Tout fut rondement mené, dans les règles. Il y avait beaucoup de monde, de la famille, des amis, d'anciens collègues et des gens de la région. Jonas se fondit dans la masse puis s'en écarta discrètement. Martine de loin lui fit un signe de la tête, il lui répondit de la même façon. Magali ne le vit pas, ou fit semblant de ne pas le voir.

Au cimetière également, Jonas resta à l'écart.

Personne ne remarqua cet homme qui s'accoudait au muret de pierre et qui, tandis que la bière descendait dans la fosse, regardait les montagnes, le lac. Surtout le lac.

C'était la même journée d'hiver, magnifique, qu'autrefois.

Un jour ils s'étaient tenus là, Paul et lui, côte à côte, face à la splendeur du paysage et la souffrance des hommes, comment peut-on être si malheureux devant tant de beauté ? On peut.

Des pas sur le gravier, dans son dos, Jonas se retourne.

C'est Juliette.

Elle sera très jolie, elle l'est déjà.

Elle tient un sac, elle s'approche : vous êtes Jonas, n'est-ce pas ? Il hoche la tête. « Grand-père m'a beaucoup parlé de vous, dit-elle.

- Vous alliez le voir souvent ?
- Presque tous les jours.
- C'est bien.
- Il va tellement me manquer, il m'a tellement appris. Il m'a appris à réfléchir. Il disait toujours ça : réfléchis, réfléchis bien. Dans la vie c'est ce qu'il y a de plus important, bien réfléchir et, si possible, pas trop tard. C'est ce qu'il a compris avec le livre. Je l'ai apporté, le voici. Il veut que vous le fassiez publier. »

Jonas prend le sac que Juliette lui tend, dedans il y a le manuscrit relié. Sur la couverture, un nom seulement, le sien, Jonas Jonassaint et le titre, qui a changé : *Une Passion*.

Jonas l'ouvre. Il se souvient des premières lignes, elles sont là : C'était une ruelle du vieux Paris entre deux murailles aveugles...

« Grand-père a écrit la fin, dit Juliette. »

Et en effet, les derniers chapitres n'étaient pas de Jonas. Ils disaient tout. Tout. Jusqu'au mot

FIN

Et en dessous, rajoutées à la main, d'une écriture fragile de vieillard, ces quelques lignes :

*Il est des rivières pourries qui creusent leurs sillons
Dans la terre des hommes
Et cavent dans leurs cœurs les réservoirs amers
D'où naissent d'autres fleuves, qui emplissent d'autres mers.
Si ne s'ouvrent nos yeux
Le monde deviendra
Un océan de fiel.*